

LES FEUX BLEUS

« Car l'adieu, c'est la nuit. »
Emily Dickinson

Camille Brune

UNE VIE ORDINAIRE

La pluie tombait sur le pare-brise, réconfortante, assidue, elle mettait de la magie dans les lumières de la ville. Eléonore regarda sa montre, minuit trente. En levant les yeux, juste après le passage des essuie-glaces, elle voyait la nuit bien noire puis un lampadaire filait, des façades, des fenêtres éteintes, d'autres comme des puits rectangulaires éclairés de flammes, elle soupira, puis s'avança un peu sur son siège pour resserrer sa queue de cheval.

- On commence par le parvis ?

Eléonore aurait dû conduire mais le commissariat venait d'être équipé des tous nouveaux monospaces Duster et Olivier pensait s'en acheter un. Elle se trouvait donc à l'avant, à la place du mort, habituellement dévolue au chef de groupe.

- C'est toi le chef, répondit-elle en souriant.

Ses lèvres étaient fines sur une grande bouche qui s'étirait alors jusqu'aux lobes de ses oreilles. Dans le même temps, ses yeux s'allumaient, comme suite au déclic d'un interrupteur intérieur et de minuscules étincelles y pétillaient, vous mettant soit mal à l'aise parce qu'elle était très belle, soit d'une humeur à sauter par-dessus les nuages pour croquer une tranche de soleil.

Olivier s'étonnait chaque fois de ce sourire ; comme s'il venait d'annoncer qu'il avait réservé une table à la Tour d'Argent.

Souvent, il l'avait interrogé :

- Rien ne t'inquiète, toi ?

- C'est notre boulot, disait-elle simplement.

Elle avait vingt-huit ans, une chevelure blonde cassée par une teinture châtain plantée en ligne sur un front bas, des yeux bleus comme les mots d'une chanson, une bouche pour passer à la télévision, la gorge élancée, nez et menton dressés, un profil d'aristocrate du Péloponnèse qu'elle tentait de faire taire. Bien dans son corps de runneuse avec ses jambes à la Marie-Jo Percec, malgré son un mètre soixante-neuf et des seins de têtard qui la complexaient. Au moins, le gilet pare-balle ne les écrasait pas.

Dans ce véhicule de Police Secours, ils étaient quatre fonctionnaires. Le brigadier-chef Olivier, quarante-cinq ans, marié, deux, presque trois enfants (ce qui expliquait d'envisager une nouvelle carriole pour la famille), une moustache blonde noisette et une tête presque chauve d'homme d'action. Venaient, ensuite, le gardien Eléonore aux cheveux châtaigne sur sa droite et, sur la banquette arrière, Béchir, brigadier, cinquante-deux ans, divorcé - il s'était remis en couple avec une femme plus jeune de vingt ans dont venait de surgir un petit dernier, s'ajoutant à ses trois grands enfants, l'un professeur de sport, l'autre gérant d'une franchise de sandwiches pour lycéens et, sa fierté Samira qui, à vingt-six ans, avait intégré l'Office Central des Courses et Jeux de Nanterre en tant que lieutenant. A ses côtés, se tenait le dernier membre de la patrouille, Philippe, trente-deux ans, un peu trop gros, un peu trop grand, les cheveux bruns touffus coupé court sur la nuque, mollement geek, Gardien de la Paix depuis quatre ans. Il disait qu'il ne ferait pas ça toute sa vie.

Le chef pivota vers les deux collègues. Béchir se concentrait sur les passants, les intérieurs des magasins, les coins d'ombres et mouillés qui défilaient derrière la buée du verre tandis que Philippe restait immobile, sa main droite accrochée sur son portable dans la poche de son pantalon d'uniforme.

- C'est bon pour vous ?

- Autant faire le plus dur en premier, concéda Béchir, ses yeux accrochés à la vitre comme s'il allait se produire un événement extraordinaire sur le trottoir au dehors.

Philippe soupira.

- Le plus chiant, tu veux dire ?

Eléonore se retourna et l'enveloppa de son regard bienveillant (comme on encourage un enfant qui voit les choses trop en noir).

- Hé ?

- Oh, pardon, « c'est notre boulot », la moqua-t-il.

- On est d'accord pour le parvis, trancha Olivier et il fit tourner le volant vers la droite, affichant un air appréciateur quant à la conduite du véhicule. Eléonore gardait ses yeux sur son collègue.

- T'en es où de ta mutation ?

Philippe haussa les épaules, sortit la main de sa poche et la reposa dessus, au cas où son téléphone se mettrait à vibrer.

- J'essaie une nouvelle stratégie, je ne demande plus à changer de service mais de ville. J'ai des amis à Saint-Malo, paraît qu'il y en a qui veulent rejoindre la capitale.

- Je pensais que c'était la PS qui t'allait plus ?

- Police Secours, à Paris, tout le monde te dira que c'est Jurassique Parc.

- N'importe quoi !

- On en reparle après le parvis ?

Le chef donna deux tapes sur le volant.

- S'il vous plaît ! Eléonore tu écoutes la radio et Philippe, tu couvres la gauche du véhicule.

Les deux gardiens échangèrent un clin d'œil avant d'obéir. Olivier était chef, il appliquait et faisait appliquer les consignes. Pas de portable pendant le service, ce qui minait Philippe, à un point qu'il se sentait amputé de quelque chose, et on évitait les discussions touchant au moral de l'institution. Consigne de plus en plus difficile à faire respecter dans les locaux du commissariat mais, en mission PS la sécurité publique exigeait une attention de tous les instants. Et puis, si un de ses hommes passait à l'interrogatoire sur sa gestion du groupe, il n'aurait rien à se reprocher.

La voiture glissait sur la pluie dans un son de velours mauve, les essuie glaces étaient neufs, faisant un bruit de ressac ensommeillé, l'équipage était bien dans l'habitacle, c'était toujours ainsi durant les vingt premières minutes, avant la première intervention. Olivier descendit la vitre et poussa un « Hoooooo » dont la tonalité finale sortait des tréfonds de sa jeunesse toulousaine.

- Mais c'est Jean ? Purée c'est Jean ! Jean, c'est moi Olivier, mais ouais, c'est moi ! Gastaud !

Un type en manteau noir et parapluie dégoulinant de flotte sur le trottoir, plissa des yeux dans sa direction, sa bouche tremblant d'un sourire incertain. C'était fou le nombre d'émotions qui se mélangeaient doucement sur son visage. Du froid à la mélancolie, de la crainte du gendarme à la fin de l'ennui d'une soirée terne. De la surprise, surtout, de voir débouler des images en culottes courtes aux doigts tachés d'encre bleue, des bon-points, toutes choses dont on n'imaginait même pas qu'ils étaient là, enfouis avec nous. Avec le recul, cela en faisait des cartes au trésor, cette rencontre inopportune dans le tombeau de la nuit. Et pas que des images ! Il entendait le bruit des billes de terre s'entrechoquant dans sa boîte de fer blanc, sentait l'odeur un peu vaseuse de la rivière sur la peau de Marine alors qu'il faisait miroiter une petite fleur jaune sous son menton, le cœur un peu pincé de chaparder des rires que convoitaient son copain Olivier, interdit de rivière ce jour-là, parce qu'il avait mis de la glue à pie sur la cuvette des toilettes de la salle de bain de sa sœur ainée (on avait dû ébouillanter le dos des cuisses de la pauvre adolescente).

Le visage placardé de joie, Olivier braqua et freina la voiture sans crier gare. Il était déjà dehors que sa phrase « bougez-pas » accompagnait le claquement de la portière. Eléonore se pencha pour remonter la vitre et faire taire les essuie-glaces. On n'entendait plus que les giclements d'eau des voitures passant près d'eux, le crachotement de la radio et le soudain picorement des doigts de Philippe sur le clavier de son portable. Béchir se tendit dans la banquette faisant crisser les scratches de son gilet pare-balle, plaqua la main sur la crosse de son arme, tordit son cou pour inspecter le boulevard derrière, puis jeta un œil dans la direction du chef en train de faire la discussion, collé sous le pépin d'un péquin au rire gêné avec, derrière, une grande affiche présentant une fatale brune, dessous de dentelle noire, demi allongée sur un sofa d'un orange flashy. Elle fixait le passant dans la position du félin - à la fois alanguie et dangereuse.

« Quels yeux magnifiques... », pensa-t-il, avant de marmonner ;

- Mais qu'est-ce qu'il fout ce type à cette heure ?

- Un voyageur de commerce, il doit revenir du cinéma, éluda Eléonore.

- T'es trop chou, la railla Philippe.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il leva vite fait les yeux de son portable, s'interrompant dans l'écriture d'un message, pour désigner l'homme du menton.

- Tu vois pas qu'il revient des putes. Il était mort de trouille quand Olive l'a interpellé.

T'es vraiment pas... Enfin.

Il replongea dans son écran.

- Pas quoi ?

Il répondit sans la regarder.

- A ta place.

Une bête la mordit à l'estomac. Elle le prit à la rigolade, interpellant leur collègue plus âgé.

- N'importe quoi ! Béchir, dis-lui.

- Démerdez-vous.

Puis, après un petit silence qui venait de refroidir la discussion, il ajouta :

- Il a raison, j'ai trente ans de boîte, tous les deux, vous n'êtes pas à votre place.

- C'est générationnel et puis voilà, se défendit la jeune fille.

- Lui, c'est générationnel. Toi, c'est différent, fit Béchir, implacable.

Philippe leva les yeux de son téléphone en souriant.

- Tu vois ?

- Ah d'accord, c'est ce que vous pensez, alors ? Je ne suis pas à ma place ?

- Laisse tomber, c'est pas grave.

Il l'avait dit avec tendresse, comme s'il finissait sa phrase par « On t'aime quand même ».

Mais, sur un ton plaintif, presque suppliant elle insista.

- Philippe, t'es plus ancien. Moi, ça ne fait qu'un an que je suis au 14 ém, je fais mal mon boulot ? Je ne me suis pas coltiné des OD, des psychos violents, des gosses maltraités sans sourciller ? Et les insultes, j'en bouffe aussi, des insultes et, comme vous, je digère. A ma manière, mais le soir, je suis là, prête à y retourner.

- Non, c'est pas ça. C'est pas dehors, c'est dedans.

Il avait l'air gêné de lui dire.

- Et puis, continua Philippe, t'es de la haute, on me l'a fait pas. Tu devrais être lieutenant, au moins.

Eléonore fit mine d'oublier sa dernière tirade.

- Quand tu dis, c'est pas dehors ? Tu parles de mon esprit d'équipe ? Je suis solidaire comme les autres, je fais tout pareil, tu le sais ?

- Il te manque un truc, pourtant. Que même moi, j'ai choppé au bout de deux mois.

- C'est quoi ?

- T'es pas une brute.

- Pardon ?

- Comment te dire... Au close combat, tu nous mets tous par terre, tu sais te battre, immobiliser un abruti. Mais tu relâches toujours un peu ta prise et tu... tu frappes pas assez fort. T'as peur de faire mal.

- Je ne vous mets pas en danger, Philippe, ne dis pas ça. Je ne suis pas assez méchante, c'est ce que tu me reproches ?

- Non, pas « méchante ». Tu nous connais, on n'est pas méchant mais, dans notre boulot, il faut parfois faire mal. Pas que dans notre boulot, d'ailleurs.

Elle resta silencieuse. Béchir ne bougeait plus d'un poil de moustache, on sentait, qu'à présent, il avait vraiment envie de sortir. Eléonore savait que Philippe disait vrai, mais qu'est-ce que cela changeait ? Si elle avait choisi ce job, c'était pour cette raison, justement ; montrer qu'on pouvait apporter autre chose. Elle le lui dit :

- Ca n'empêche pas d'être un bon flic.

- Un jour, tu tomberas de haut.

Elle secoua la tête pour dire non.

Philippe regrettait ses derniers mots. Il lui envoya un clin d'œil.

- Evidemment que t'es un bon flic. T'es même meilleure que moi. Pas vrai Béchir ?

Le Brigadier grogna quelque chose qui voulait dire oui.

Eléonore se mit enfin à sourire.

- C'est vrai que vous êtes pas des méchants.

La radio se mit à grésiller.

- Oscar Lima, feu de voiture rue Vaillant, au 18. La B14 est en route. Sécurisez la zone et interpelliez si suspect en vue. Confirmez.

Les trois fonctionnaires regardaient le poste sans oser y toucher. Eléonore souffla ;

- C'est pour nous.

Béchir ouvrit la portière.

- Je vais le chercher.

LE LION ET LE CHIOT

La pluie avait cessé. Les murs des façades s'éclaboussaient de rouge et de bleu (si tu passais là, âgé de onze piges, c'était Noël), la sirène hurlait dans l'aquarium rectangulaire à l'avant du camion, qui fonçait tête baissée dans les rues du quatorzième. L'homme côté passager s'accrochait à la poignée au-dessus de la portière comme dans un métro lancé à vive allure. Malgré cela, son visage braqué sur la rue était serein, celui, ouvert et fragile, d'un nourrisson qui fixe les mouvements d'un mobile au-dessus de son lit. Il cria :

- On est obligé de mettre la sirène ?

Le chauffeur avait tout juste trente ans, du coffre et des épaules avec des bras de duellistes de Mortal Kombat, le type jovial, la peau très noire, il accusait en revanche une taille assez petite qui lui donnait un air teigneux. Le pompier à sa droite (qui venait de crier), avait quatre ans de moins. Il ne s'était pas rasé depuis une semaine, ses cheveux noirs à raz sur son crâne de métis antillais, et mesurait un mètre soixante-dix-huit. D'allure sèche, ses grands iris noirs, flottant sur un blanc délavé, se nourrissaient des lumières colorées reflétées par les vitrines : lui procurant une sorte d'extase, grave, semblable à celle d'un vampire aspirant le sang de sa victime.

S'il n'y avait eu ce foutu boucan !

Ils n'étaient que deux sur cette intervention. Congé parental, maladie, droit de retrait, grève larvée, les effectifs de la B14 étaient à pleurer. Il y avait bien une demi-douzaine de volontaires mais le capitaine ne les voulait pas sur les feux et menaces d'explosion. La plupart des gamins étaient des filles et fils de connaissances, ils risquaient assez bien leur vie et leur âme en décrochant des pendus et en pénétrant dans des appartements ou régnaient la décomposition et les chats affamés. De garde, Gigot et Yanis cumulaient les missions à risques. Gigot, qui maniait le volant du Berliet et qu'on appelait ainsi après qu'il se soit dévoré à lui tout seul un gigot de porc au mariage de leur collègue Marianne, hurla à son tour :

- C'est mieux ! Quand y'a la sirène tu traverses la ville comme si t'étais Moïse dans la mer Noire, c'est la Batmobile notre camion, toutes les bagnoles s'écartent de droite et de gauche, y'en a même qui s'envoleraient si elles pouvaient.

- La mer Rouge.

- Hein ?

- Rien !, gueula Yanis pour se faire entendre, je disais qu'à cette heure y'a pas de bagnoles !

- Hein ?

D'un coup, Yanis se sentit flotter. Tout devint plus vaste, aéré, il y voyait nettement mieux et les secousses de la « Batmobile », à présent lancée à presque cent à l'heure sur les boulevards, étaient semblables au remuement d'un lit gonflé d'eau tiède sous ses fesses : Gigot venait d'éteindre la sirène. Yanis raccrocha la réalité en entendant une vitesse craquer et le moteur vrombir alors que son camarade faisait bondir le Berliet sur le dos d'un gendarme. Ses reins se plaquèrent au siège.

- La vache !

- T'es content ?, fit Gigot, ralentissant et envoyant un sourire.

Yanis le lui rendit en hochant la tête, le vampire s'était cassé la gueule dans ses rêves. Gigot plissa les yeux sur lui. Comme s'il savait, pensa Yanis. Il tendit le bras pour le distraire.

- C'est là, à gauche, rue Vaillant.

Gigot ralentit encore et braqua doucement pour se présenter au début de la ruelle bordée d'immeubles résidentiels construits dans la dernière décennie. La fumée gonflait et toussait au-dessus de la file de voitures garées sur la droite, pas encore de flammes.

- Qu'est-ce que je fais, demanda Gigot, je prends la contre allée ?

Il avait le corps penché sur le volant, ses yeux essayant de repérer le véhicule concerné, il ne se rendit pas compte de l'air soudain obsédé de Yanis. Cela devait provenir du saut sur le dos d'âne, son cœur semblait s'être coincé entre deux côtes et battait furieusement pour en sortir. Un peu comme un noyau dans la gorge. Bordel, c'était flippant. Il fit ses exercices, souffler longuement, complètement, rentrer le bide et ne plus bouger, cinq longues secondes, mais Gigot insista ;

- Oh ? Yan, t'es toujours là ?

Yanis attrapa le demi-litre de Coca entre ses jambes et en but à s'en faire déborder de la bouche. Cela décoïna le bazar dans son œsophage tout en lui pinçant douloureusement la poitrine.

- Non, lâcha-t-il précipitamment en revissant le bouchon sur la bouteille, gare-toi ici. Faut bloquer la rue.

- Les flics vont arriver, on sera trop loin pour utiliser la pompe.

- Je m'en occupe, gare-toi.

Tout en enfila sa grosse parka de plastique noire, Yanis rajouta ;

- Les flics ? Où tu vois des flics ?

Il bondit du camion et s'empara d'un extincteur sur l'extérieur, qu'il amorça et fit cracher tout en avançant vers la voiture cinquante mètres plus loin. La tige de l'extincteur projetait de longs cônes blanc qui se recroquevillaient et remontaient en frôlant le sol, formant des

accroche-cœurs parodiant le logo de *Nike*, avant de s'évanouir lentement comme les filets d'un feu d'artifice.

La lanterne bleue tournoyait sur le toit de la cabine du camion vide et rouge planté au beau milieu de la rue. Olivier n'avait pas mis la sirène ni le gyro pour arriver jusqu'aux lieux de l'intervention mais fut bien obligé d'enclencher le deuxième en se trouvant coincé derrière le Berliet. Ils sortirent tous les quatre du Duster.

- Béchir, tu restes ici et tu fais reculer les voitures, puis, se tournant vers ses deux autres collègues ; on y va les filles.

Gigot s'était emparé d'un deuxième extincteur pour rejoindre Yanis. Encore une fois, il fut impressionné par la maîtrise et la conscience professionnelle de son collègue pompier. Yanis avait tout de suite remarqué la vitre brisée côté volant et les flammes dévorant les assises des sièges avant. Il avait commencé par arroser la portière pour glisser sa main gantée, tirer le loquet et l'ouvrir, puis les jets de neige carbonique s'étaient concentrés sur le tableau de bord avant d'attaquer le feu proprement dit. Les flammes commençaient à ronger les dossiers de sièges. Quand il vit Gigot, son corps se pencha à l'intérieur afin d'ouvrir la porte arrière.

- Sécurise le dessous du réservoir, après tu fais l'arrière, dit-il en se reculant afin d'éviter un retour de fumée. Gigot l'interpella ;

- T'as pas mis ton masque.

- Ca me file des boutons.

Il remarqua un couple qui approchait prudemment, puis un quidam avec son chien et un autre en survêtement de confort puis aperçut les trois flics et leva la main vers eux. Olivier et Philippe faisaient déjà signe aux badauds de stopper toute progression, Eléonore alla droit sur Yanis.

- Hé, j'espérais que ce soit toi, tu vas bien ?

- Et toi ma belle ?

Ils se souriaient franchement, de cette manière soulagée de ceux qui arrivent au bout d'une course, sachant que le pire est derrière eux. Ils en profitèrent deux, peut-être trois longues secondes comme pour se remplir le cœur d'un oxygène aussi bleu et pur que celui du Mont Blanc, puis raccrochèrent le monde réel en même temps.

- Je suis passé voir Babe, lui dit Yanis en secouant son extincteur.

- C'est bien.

- Je sais.

Babe était une jeune femme de vingt-huit ans qui était tombée dans la Seine deux semaines plus tôt. Ivre morte. Elle vivait dans la rue depuis qu'elle avait perdu sa fille de deux ans lors d'un accident dans un parking souterrain de supermarché. Yanis avait plongé dans l'eau froide, sans attendre la brigade fluviale. L'équipe d'Eléonore était intervenue pour sécuriser les lieux, le temps que le SAMU arrive. Eléonore demanda :

- Elle était contente ?

- Oui, elle vit dans un meublé, elle a même un portable. C'est Monique qui m'a donné son numéro.

- De te voir, je voulais dire.

- Elle m'a offert un café.

- Merci. C'était important, pour elle, de rencontrer son sauveur.

- C'est toi qui l'as sauvée.

Eléonore sentit venir le truc, elle ferma son visage.

- Dis pas de conneries. J'ai pas plongé, j'ai même pas fait le bouche à bouche, t'as tout fait.

- La chambre, le téléphone, elle avait des tickets resto, elle voit un psy et elle picole plus. Babe m'a dit que tout venait de toi.

- Je lui ai trouvé les bonnes assocs, c'est tout, et c'est Monique qui m'a filé l'adresse du psy.

- Qui est-ce qui paye ?
- L'assoce, je te dis. Sinon, pour le feu, t'as vu quelque chose, je veux dire quelqu'un, en arrivant ? demanda Eléonore, jouant soudain son rôle de flic.
- Non, mais c'est criminel, la vitre était cassée. Pas un gros truc, on a dû verser de l'essence à briquet. Tu bosses ce week-end ?
- Je suis de repos jusqu'à dimanche, pourquoi ?
- J'ai le samedi, et les deux jours suivants. Je te dis ça parce que Monique aussi est off.
- Bien sûr, on pourrait se faire un truc, ça fait un bail, non ?
- Au moins deux mois. Je ne sais pas, une fondue ?
- Le samedi c'est théâtre, normalement.
- Encore tes trucs de bourges, et Monique ? Ça risque de lui faire trop.
- J'aurai les places, et après, on se fait la fondue. Tu connais un resto ?
- Si je t'en parle.

Une femme d'une quarantaine d'année, blonde décolorée en pétard, suivie de ses deux filles en pyjamas et sneakers, arriva précipitamment en geignant.

- Ma voiture, ma voiture, oh noooooon, c'est ma voiture !

Eléonore s'avança vers elle, aussitôt rejointe par Olivier qui s'interposa.

- Madame ? Madame ! N'approchez-pas avec vos enfants, cela peut être dangereux.

Malgré qu'elle soit sans aucun doute la victime, Olivier lui avait parlé sur ce ton sec et intransigeant qu'ont les flics en uniforme la nuit dans les rues. Certes autoritaire mais d'une tonalité à la limite de l'agressivité, ce qui pouvait équivaloir à de la provocation pour certaines personnes. Comme cherchant à tester les plus fragiles où les plus forts. Evidemment, ils le faisaient de façon inconsciente et afin de se prémunir, pour ne pas dire, se protéger. Parfois, Eléonore en doutait, elle avait cette sensibilité pour ces choses et c'était aussi pour cette raison qu'elle appréciait particulièrement Yanis, ils la partageaient. Elle n'eut pas besoin de le regarder pour sentir son agacement.

N'osant plus approcher, la femme s'était mise à pleurer, ses deux filles de dix et douze ans la ceinturant pour la réconforter. Eléonore aspira lentement afin de digérer l'émotion et la beauté que produisait le tableau de ces trois êtres où se mêlaient l'amour, le désespoir et la peur. Elle jeta un coup d'œil à son chef.

- Je vais m'en occuper.

Il opina du menton, ronchonna : « Que personne n'approche » et se tourna vers Yanis :

- Criminel alors ?

Yanis avait envie de répondre « à ton avis crétin ? », mais répéta ;

- La vitre était cassée quand je suis arrivé et ça sent l'essence à briquet. Je vais chercher un autre extincteur. Gigot, tu peux remettre une couche sur l'avant ? Ça fume encore un peu.

NOSTALGIE 80

Cinq heures du mat' j'ai des frissons,

Je claque des dents et je monte le son
Seul dans le lit dans mes draps bleus froissés,
C'est l'insomnie, sommeil cassé
Je perds la tête et mes cigarettes sont toutes fumées dans le cendrier
C'est plein de Kleenex et d'bouteilles vides
J'suis tout seul, tout seul, tout seul.

LA MALINE

Monique savait qu'elle aurait dû passer à la salle, tout du moins, faire le détour à pied jusqu'au Biocoop histoire de marcher et puis, son frigo était vide, ou plein de saloperies. Elle n'emprunta même pas les escaliers. Son service était terminé depuis plusieurs heures déjà, le temps lui avait échappé. Il y avait eu la conversation téléphonique avec cet homme qu'elle avait sauvé d'un AVC quelques semaines plus tôt. Il n'était pas méchant, mais aussi gluant qu'un papier de bonbon avec ses suppositions oiseuses ; « Vous avez les hanches des femmes du Piémont, larges et basses comme ses monts », autant dire ce qu'il en était, Monique était petite et grosse. Mais, quel homme, à part son père, pouvait parler des hanches d'une femme en les comparant à des montagnes ? Un type qui aurait pu être son père, justement. L'expatrié avait soixante-huit ans, quarante et un de plus qu'elle, sauf, qu'en dépit de ses problèmes de santé, il souhaitait la mettre dans son lit et non pas lui parler d'héritage.

Ensuite, il avait fallu aller boire un café avec Jocelyn-et-sa-séparation. Cela faisait quatre semaines maintenant qu'il ne parlait que de ça. Monique savait tout de son ancienne petite amie, Frédérique, jusqu'à l'heure à laquelle elle se levait la nuit pour aller pisser. Alors, qu'en deux années de travail avec son collègue Jocelyn, elle n'en avait jamais entendu parler. La première chose qui lui avait traversé l'esprit, à l'annonce du drame, cela fut : « mais, il était en couple ? ». Jocelyn était de ceux qui dépassait les douze heures de service au volant de la fourgonnette du SAMU, qui remplaçait à tout go, plus pour l'argent que pour dépanner. Il jouait au poker et au BJ en ligne, en vrai, et en service. Grand, costaud, vingt-quatre ans à peine, ses parents venaient du Mali et lui du sud d'Argenteuil. Frédérique était une cousine du pays, les jeunes gens devaient se marier depuis deux ans. La date sans cesse repoussée ; Jocelyn voulait faire une grosse fête et plus il gagnait d'argent, plus il perdait aux jeux.

Sans compter qu'à chaque fin de service, qu'il soit six heures ou bien dix-huit, il buvait des canons, comme il disait, avec des amis d'Afrique. Ils se retrouvaient dans le même petit bar associatif de la Porte d'Argenteuil. Monique savait que ces hommes travaillaient dur ; service du nettoyage, de la voirie, des égouts, hôtellerie-restauration et autres boulots ingrats et mal-payés. Elle avait accompagné Jocelyn, une fois ; pour le dépanner, elle s'était proposée de ramener le véhicule à sa place et l'avait déposé au « foyer ». Ces hommes avaient la fatigue en masque de peau avachie, le regard du père ou du fils inquiet, des épaules de super-héros qu'ils aient soixante-dix ou vingt ans et le blanc des yeux si rouges et étincelants qu'ils semblaient recouverts de vernis à ongles. Mais, quand Jocelyn arrivait, les bouches s'ouvraient et se dévoilaient les dents magnifiques d'ivoire, de drap de satin, de ce marbre de Carrare tapissant le tombeau de Constantin ou de ces os, jadis sanguinolents, léchés jusqu'à l'émail par de jeunes felins. Alors, les rires se répandaient en roulements de tambours dans la petite pièce enfumée, emplis de feux crépitants, d'odeurs d'encens et de safran. Ils détonaient et résonnaient de telle sorte qu'on ne pouvait s'empêcher de frissonner jusqu'à la nuque et d'avoir une bouffée de larmes.

En fait de café, Monique s'était emplie la vessie de thé, si bien qu'elle regretta ne pas avoir grimpé les quatre étages de son petit immeuble du Boulevard du Montparnasse par les escaliers. Tout en piétinant et grommelant, ses ongles grattaient les parois du vieil ascenseur tel un chat voulant sortir de sa boîte. Elle songea à préparer sa clé, la sortit de son sac et se précipita dès que la clochette tinta. Elle tira les deux portes à demi-vitrée, fit coulisser la grille, prit le temps de la rabattre en gémissant et se jeta sur sa porte, elle en était au stade du saut à la corde sans la corde, déboula dans son couloir jusqu'à son extrémité et d'un mouvement rodé, enleva pantalon d'infirmière et culotte tout en se laissant tomber sur la cuvette.

Le temps que les aiguilles trottent d'un multiple de cinq à un autre, elle avait refermé et verrouillé la porte d'entrée, laissé son pantalon bouchonné dans les toilettes et plongé ses fesses dans son canapé. Elle hésita avec la télécommande, jeta un œil sur son portable. Un appel en absence de Babe et un message de Yanis : « Tjrs libre samedi ? Eléonore nous invite au théâtre et je vous offre la fondue chez Felix à Charonne. » Elle sourit, sentant enfin son esprit se détendre, un peu comme un souffle dans les suspensions grises de son cerveau, les envoyant valdinguer plus loin, et répondit.

« Super de vous voir, fondue en plus, j'adore ça ! »

Elle se relut, effaça « fondue » qu'elle remplaça par « théâtre », et appuya sur envoi. Yanis enchaina : « t'es sûre que t'as pas confondu fondue et théâtre, LOL, Eléonore doit me filer l'heure et l'endroit, on s'appelle bises ». « Jamais de la vie MDR on s'appelle bises. »

Elle aurait voulu entretenir un peu la conversation, ils le faisaient parfois, cela pouvait durer jusqu'à minuit, pareil avec Eléonore. Pourtant, presque deux mois étaient passés depuis leur dernière sortie à tous les trois. Ils travaillaient aux mêmes horaires sur le même périmètre de Montparnasse et s'étaient rencontrés plus d'un an et demi plus tôt, suite à l'appel d'une adolescente enfermée dans son appartement dont le petit frère était sur le point de mourir.

Fin aout de l'année précédente, il avait fait trente-cinq toute la journée et, même à une heure du matin, tout le monde transpirait. C'est fou cette réminiscence qui venait l'envahir à chaque fois qu'elle pensait à l'un ou l'autre de ses amis. Monique pouvait à nouveau sentir les odeurs de goudron chaud dans la rue, elle entendait le bourdonnement des moustiques se mêler au moteur et aux grincements de la grande échelle. Elle se tenait dans l'ambulance garée, aux portes arrières grandes ouvertes, devant le vieil immeuble, les yeux scotchés sur le cinquième étage. L'adolescente de treize ans, qui s'appelait Dietrich, s'était mise à la fenêtre pour suivre la progression de la nacelle tout en parlant au téléphone. Elle avait expliqué que son frère avait le bras tout gonflé, sans doute cassé, et qu'il avait perdu connaissance. Leur père les avait enfermés à l'intérieur avant de partir. La porte était blindée et l'équipe de Police Secours, qui avait d'abord essayé de la forcer, était à présent à la recherche de l'homme dans les bars du quartier. Une policière était restée avec son chef pour bloquer la rue et intervenir, au cas-où. Un médecin du SAMU s'était déplacé et Monique pouvait l'entendre essayer d'avoir des symptômes plus précis. Il avait posé sa main sur le combiné :

- Je crois que c'est le père.

Elle avait demandé :

- Essaye de savoir avec quoi il l'a frappé.

Il avait repris la conversation, puis sa respiration s'était bloqué un instant, avant qu'il ne lui réponde :

- Une poêle. Elle a peur à présent, son père ne sait pas qu'elle a un téléphone. C'est une amie du collège qui le lui a donné.

- *Dites-lui qu'on va la protéger.*

Monique avait tourné la tête vers la voix qui venait de s'exprimer. Vêtue de son uniforme de gardien de la paix, Eléonore se tenait face à l'ouverture du camion. Le médecin avait acquiescé.

- Dietrich, la police est là, ils vont vous protéger ne vous inquiétez pas.

Ils levèrent tous les trois la tête vers les étages en entendant un cri de désespoir.

- Qu'est-ce qu'elle a dit ? s'était inquiétée Monique.

- Pas la police !, il ne fallait pas appeler la police.

L'échelle avait atteint la fenêtre, Yanis faisait partie des deux pompiers qui s'étaient avancés sur la rambarde pour pénétrer à l'intérieur. Il fallut attendre trois longues minutes avant que la nacelle ne commence à redescendre avec à son bord un seul pompier, Yanis, tenant un enfant de quatre ans dans les bras, accompagné de la jeune fille. Monique s'était précipitée avec Jocelyn et le brancard sur roulettes. Le médecin les suivait, une bouteille d'oxygène à la main. Il faisait si chaud, des effluves de pourriture montaient d'un entassement de poubelles déchirées, un chat, la peau pelée sur les côtes, les fixait de l'entrée d'un soupirail. Il avait le même regard apeuré que la jeune fille sur la nacelle. La même envie de s'échapper.

Ils avaient d'abord fait descendre Dietrich. Elle tremblait et pleurait, comme sortant d'un intense bombardement. Eléonore l'avait aussitôt prise par les mains pour l'amener vers la voiture de patrouille. Pendant ce temps, le pompier avait déposé le garçon sur le brancard. Avant même que le docteur ne lui prenne le pouls, il s'était mis à tousser du sang. Monique avait regardé Yanis, son visage abattu, ses étranges yeux qui fixaient un point précis dans son dos. Elle avait dégluti en entendant le médecin.

- C'est fini, le sang a noyé les poumons.

Son visage avait pivoté pour regarder dans la même direction que Yanis et elle était tombée sur les yeux bleus et denses d'Eléonore qui serrait l'adolescente dans ses bras. Il n'y avait pas, dans ces trois regards, la haine contre le père et l'envie d'en découdre des autres policiers, la sensation de gâchis du médecin qui les accompagnait ou l'empathie qui étouffait de pleurs les rares badauds ainsi que Jocelyn.

Non.

On y voyait cette fatalité compacte comme une chose vivante que tous trois semblaient parfaitement connaître, au point d'en avoir le poids sur l'estomac et le goût sur la langue à chaque seconde de leur existence. Ils passaient leur nuit à la combattre et leur journée à la fuir.

Elle balançait le portable sur la table basse comme s'il s'agissait de ce souvenir morbide. « Ça va être bon de se voir, tout de même. » A la fin de cette sale nuit, chacun avait repris le chemin de son existence, même si une petite balise venait de s'installer contre leur poumon gauche. Puis Eléonore l'avait appelée, elle s'était présentée comme étant la policière de la nuit « du petit garçon », Dieu sait comment elle avait obtenu son numéro, ainsi que celui de Yanis mais ils avaient convenu d'aller boire un coup quelque part. Ils s'étaient retrouvés, véritablement et simplement, face à la terrasse d'un café dans le quartier des Halles. Des sourires doux, de la chaleur, du plaisir simple d'être ensemble, encore, et vivant, encore.

Chacun avait tenté d'alimenter les discussions et blagues, quelques anecdotes du travail, de la fantaisie, un peu de politique, d'universalité, puis ils avaient parlé musique, série, cinéma, voyages, ils avaient partagé ce qu'ils aimaient, curieux l'un de l'autre, presque avide de s'en saisir. La braise s'était transformé en une flambée. Ils n'avaient pas les mêmes goûts, c'était certain, ni les mêmes origines ou habitudes, cependant, jamais une des deux filles ne regardaient Yanis d'un air soupçonneux ou intrusif, à nul moment l'un des deux autres ne posait des questions à Eléonore sur son air à la fois rêveur et désespérément enragé, quant à moi, pensa Monique, j'avais tout de suite vu qu'ils avaient saisi où se trouvaient les trous, les failles, et s'étaient empressés de tenter de les combler de divertissement et de chaleur, tout comme elle le faisait pour eux.

Oui, ils étaient devenus amis, de ce genre à pouvoir venir frapper chez vous à trois heures du matin en répondant à votre « qu'est-ce qu'il y a », d'un triste « rien, j'avais juste envie de te voir. » Cela suffisait, car chacun comprenait immédiatement qu'il s'agissait d'un de ces moments où l'on comble les trous, on enterme un moment les morts, on recouvre le tableau, on

ouvre les fenêtres pour faire entrer de l'air frais, où votre âme sœur vous enlève le plomb de l'estomac. Cela changeait la vie, et cette phrase est si forte, pensa-t-elle. Comme d'être sur une sorte de radeau dans des rapides en sachant qu'il y a une longue corde avec une boucle fermée à ses pieds et qu'à moins de trois ou quatre mètres, jaillissent des mats plantés profond dans la terre meuble sur lesquels, à tous moments, l'on peut lancer la boucle afin de stopper le radeau, l'immobiliser et souffler, tout en sentant sous les planches frapper et mugir le torrent de la vie qui va.

Ces nuits-là, où parfois les deux appelaient le troisième, comme pour s'assurer que la cordée tiendrait jusqu'au sommet, ils buvaient, fumaient de l'herbe et riaient, dansaient et allaient se balader dans la plus belle ville du monde, même si, passé minuit, toutes les villes changent les perspectives et les humeurs, mais jamais, même après être rentrés fatigués, tassés sur le canapé ou avachis à trois sur le grand lit, l'un d'eux n'avait pleuré. Non par honte ou manque de confiance, simplement par pudeur et empathie, de peur que ses propres larmes n'entraînent toutes les autres.

Monique se redressa en pensant : « Ce serait la fin du monde. »

Elle avait faim, sa Box affichait vingt-trois heures. Monique regarda son ordinateur portable sur la petite table au bout du canapé. Le couvercle d'argent envoyait un reflet en forme de sourcil réprobateur qui la renfrogna. Il y avait un livre tout contre. Elle se pencha, tendant le bras et l'attrapa. Puis se mit en quête d'une page qu'elle avait cornée – au grand dam de sa libraire. Il était d'un auteur Russe, mort, ses mots vivants. Elle retrouva le passage ainsi que son sourire.

« Il a une âme épouvantable, ce Vaska Soloviov, mais il danse avec légèreté, avec innocence, il tournoie comme un oiseau, il bondit, se répand en frissons, puis s'envole de nouveau sans toucher terre. »* Youri Andreev/Sacha Yogoulov

Le livre claqua, glissa sur la courtepoinette, Monique se leva jusqu'à la cuisine. D'un bout du doigt, elle alluma la petite radio sur le frigo pour libérer un air de musique classique dont les violons l'enchantèrent. Le son, comme toujours, était parfait, ni trop faible, ni trop fort, tel un thermostat bien réglé, un compagnon bien accordé, de ceux qui vous effleurent tout juste en passant, laissant le plat de leur main flotter sur vos hanches. Une vraie présence qui lui fit préparer ses nuggets à la poêle la tête en symphonie. Ce fut cuit, dans l'assiette, un plateau, paquet de chips dessus, liégeois chocolat, bouteille de bière Portugaise décapsulée, tube de ketchup inversé, elle remit le cap dans le salon. Laissant la musique bavarder dans la cuisine. Monique prenait du plaisir à manger, la bière était fraîche, tout était en équilibre, son humeur semblait ne jamais vouloir vaciller.

Sa cuillère racla le fond du Liégeois, elle retourna se préparer une infusion. Quelque chose venant de Maison du Monde qui mettait des fruits rouges dans les narines. Enfin, elle s'en revint son mug à la main, se cala confortablement et attrapa le PC. Il s'ouvrit, expira un bip et se couvrit de lumières colorées. Monique cliqua sur Google puis FB, elle n'avait aucune notification, quelques dizaines d'amis inconnus, des auteurs de romans, des personnalités et ne fit pas défiler son mur. Il n'y avait qu'une chose qui la faisait frémir, se bruler le palais de son infusion, la tenait éveillée même sous le plomb de la fatigue accumulée ; il se trouvait dans le cartouche « Rechercher ». Elle tapa le nom de son amoureux caché, la page s'ouvrit, ses yeux étaient déjà humides. Elle fit défiler les post, alla espionner quelques-uns de ses amis, retourna dans les photos, glissa sur Insta et assouvit sa boulimie. Son plaisir coupable.

Pas trop longtemps, elle le savait, pour ne pas devenir glauque, ou folle. Alors, elle ferma le clapet, resta songeuse comme à chaque fois, se répétant des questions, des choses qu'elle devrait faire, qui la faisait frémir d'angoisse et de bonheur, lui donnait un sentiment d'espoir, de solitude et de tristesse.

D'autres questions surgissaient. Pourquoi se sentait-elle si coupable ? Comment faire lorsqu'on ne sait pas ? Faut-il s'entraîner ?

De la cuisine, une voix intraitable distillait des informations, attentats, cours de la bourse, résultats sportifs, il y avait des morts dans le lot. Il y a toujours des morts, pensa Monique. Puis lui vint une idée. Si fragile et stupide qu'elle décida de s'en occuper immédiatement. Elle gratta son téléphone entre les coussins et composa le numéro d'Eléonore.

La policière venait de rentrer chez elle, la moitié d'un Kebab dans la main, l'autre presque dans la gorge.

- Momiche ? Excuse-moi, j'ai la bouche pleine, je rentre à peine. Tu vas bien ?

- Oui, j'ai eu Yanis, génial pour samedi.

Elle entendit Eléonore déglutir trop vite, même si elle avait eu la délicatesse d'éloigner le micro de son portable. Il y eut le pssshht d'un Coca que l'on décapsule, le glouglou discret entre les lèvres et la voix rafraîchie d'Eléonore reprit ;

- Tu es partante alors ?

- Eléonore, je pensais à un truc, la gamine, la grande sœur, tu te souviens, l'année dernière ?

Sur l'Île de la Cité, dans l'obscurité de son appartement du second étage d'un Hôtel particulier datant du quinzième siècle, la gardienne de la Paix s'arrêta au milieu de son petit couloir.

- Oui. Dietrich...

- Tu sais ce qu'elle est devenue ?

A l'autre bout des ondes, Eléonore ne comprenait pas. Ce souvenir l'avait serré de tristesse. Pourtant, il y avait de l'urgence dans la voix de Monique. Ce genre d'urgence qui leur importait avec Yanis. Elle songea « Comment a-t-on pu l'oublier ? » Elle répondit ;

- Je vais me renseigner.

- Merci.

Sans le savoir, les deux jeunes femmes regardaient dans la même direction ; une fenêtre et la nuit qui se pressait derrière. Elles aimaient cette nuit. Corruptible et dangereuse, traître et chaleureuse. Comme une amie éternellement étrangère.

LE PETIT PRINCE AUBURN

Dietrich, brune, yeux en forme de lune noire de Dark Vador, quinze ans de mauvaise vie.

On est tous relié à quelque chose de notre passé, c'est ce qui nous achève.

Dietrich a hérité d'une boîte à chaussures Repetto, ballerines de ville, fatras de cassettes audio, dont une compilation Nostalgie 80, d'un walkman, des photos. Il y a des cassettes vidéos aussi. Dietrich écoute et regarde ces cassettes, elles étaient à sa mère, Rita.

A vingt ans, Rita était tombée amoureuse d'un videur de boîte parisienne, ils étaient les rois de la nuit. Rita vécut deux années à haute intensité puis la lumière a baissé sans rien dire. Le jour s'est levé, les gens sont rentrés, accroché à la rambarde de leur avenir. Rita et Fred ne vivaient qu'au présent. Ils ont cru que ça allait démarrer lorsqu'un ami de Fred leur confia la gestion d'un bar Porte de Clignancourt avec un appartement au-dessus.

Un logement gratuit, des revenus réguliers, quelques trafics, des habitués, Rita aimait son bar. Clope au bec et fesses bandées dans sa jupe de cuir noir, derrière le comptoir, elle avait l'impression d'être sur le pont d'un navire, plus haute que ses buveurs du petit matin ou du grand soir. Ils s'accrochaient à la barre de cuivre dans le brouillard des cigarillos bon marché,

des Gitanes, des Gauloises et des roulées. Elle tirait de la vapeur et des mousses de ses machines, tartinaient de rillettes des baguettes croustillantes, vidait les cendriers et la caisse du flipper que les gamins en Perfecto secouaient tout en gardant en équilibre sur le rebord leur moitié de Marlboro allumée, c'était leur assurance contre le Tilt. Ils avaient des MBK décalaminées, les cheveux dans les yeux mais pas les yeux dans les poches quand les jambes de Rita émergeaient du bar. Elle souriait, demandait des chansons au Jukebox, se fendait de quelques chips ou olives et remplissait les verres de rouges de blanc de rosé de jaune de Limé de rhum de Cognac de Suze de Martini de Calva de Jibé de Momie de Perroquet de Tomate de Mauresque de Picon de Tango de Blanc-Cass de Cardinal de Bitter de Cacolac, voire, d'Orange pressée. Elle servait aussi des cafés, longs, américains, noisettes, souvent arrosés, exceptionnellement des verres d'eau pour les ouvriers du désert qui prenaient des sandwiches au camembert.

Elle alimentait la chaudière, comme elle disait, payait sa tournée et s'enquillait des doigts de Tequila en mordant dans un quart de citron vert. Cela faisait plisser ses yeux gris ciel quand les pépins craquaient et que l'alcool pétaradait dans son estomac. Parfois, ces doigts devenaient des mains et elle dégringolait la bouteille en deux-temps-trois-mouvements. Rita avait toujours eu l'eau de feu dans le sang, une descente de laboureur ou de seigneur. Ses clients bavardaient avec elle, la draguaient - avec tout le respect, Fred faisait la salle, jouait au patron et aux cartes. Il vendait aussi de la drogue dure dans les WC à des lapins effrayés qui sentaient mauvais. Leur odeur collait aux murs comme de la peinture fraîche, s'arrangeant avec les flaques de pisses et les trainées de pêche. Le bar n'attirait que les porcs, les femmes étaient rares.

Après la fermeture, Rita balançait des camions de javel, battant des records d'apnée. Sans cela, l'ammoniaque restait dans ses narines et lui forait le crâne jusque devant son livre dans son lit. Souvent, Fred perdait au poker, les ruinait, sifflait des litres de demis, fumait des cartouches de Gitanes et l'avait mauvaise. Il lui mettait des beignes le soir, lorsque le rideau était tiré et qu'elle voulait encore faire tourner le Jukebox. Elle disait c'est mon aimant, mon amant. Si je pouvais, je descendrais la nuit mettre mes chansons.

Ses chansons.

Elle en avait quatre.

Trois pour un garçon, une pour son père qu'elle aimait trop. Mais il s'était remarié et sa nouvelle femme n'avait pas voulu d'elle. Rita avait vécu jusqu'à ses dix-huit ans dans un bled breton avant de monter à la ville et d'y rester en équilibre.

A l'époque du bar, elle n'avait pas vingt-deux ans mais son père avait une autre famille, il semblait l'avoir oublié depuis qu'il avait quitté leur foyer bien avant qu'elle ne tombe de l'enfance. Pourtant, elle se souvenait de ce samedi après-midi où il lui avait ramené un ciré de caoutchouc jaune avec son suroît assorti qui lui tombait sur les yeux. Il l'avait emmenée voir la marée et ce qu'il y a après, les odeurs et le désert de sable mouillé, les bottes qui croassent en se ventousant dessus, les couteaux qui font des bulles, les mouettes qui domptent le vent et stoppent le temps, restant en suspens dans le grand ciel laiteux, avant de virer et plonger comme les avions de chasse. Il lui avait chanté *Yellow Submarine* en la faisant danser avec le vent qui portait le sel et l'eau glacée. Il tournait sur lui-même, heureux et tout vêtu de sourires, tenant ses petites mains au bout des siennes, et Rita s'envolait, avalant de grands rires et même pas peur, car son père ne la lacherait jamais. Elle avait compris des années plus tard qu'il était amoureux de la jeune femme qui vendait les cirés à Quimper. Le soir en rentrant, sa mère, elle, l'avait tout déshabillé. Mais le grand-père, un vieux Normand aigri, lui avait appris à se taire. Alors, sa mère mettait sur son visage ce regard sourd et triste que lui donnaient la dignité et le cœur lourd.

Plus tard, Rita avait treize ans et détestait les gens depuis que son père était parti, quand ce garçon roux et dingue lui avait chuchoté à la sortie de son cours de danse : « tu veux que je te montre quelque chose ? » On était en mai, l'école finissait, il l'avait conduite sur son vélo Choppeur chez sa grand-mère où sa sœur aînée gardait des plans d'herbe de ses amis étudiants de Brest. Ils avaient arraché des feuilles et s'étaient enfuis comme des détrousseurs de trains.

Tommy avait un père irlandais, une figure aspergée d'orange et son accent donnait envie de lui vider la bouche de tout un tas de choses. Parler ainsi qu'il le faisait voulait surement dire qu'il avait une balle de golf, ou de tennis, ou bien un moulin à poivre entre les mâchoires. Ils avaient fumé les feuilles en les roulant sur elles-mêmes, s'étaient persuadés de sentir quelque chose pour prétexter leur rire d'être ensemble.

Tommy lui avait demandé si elle voulait être sa copine, elle avait dit oui. Les deux années suivantes, ils avaient fait leur première boum ensemble, leur premier bain de nuit, échangé leurs premiers baisers, s'étaient racontés des rêves et des espoirs couchés côte à côte dans son petit lit. La chanson de leur premier baiser durant un slow c'était *Walking on the moon* de Police. Chaque fois que les cordes de la guitare faisaient sonner les trois notes lunaires, Rita revoyait le champ d'étoiles oranges l'envelopper, ressentait les lèvres chaudes de Tom, ses mains tremblantes dans son dos, la texture chatouilleuse de son duvet, l'odeur de punch à la vodka qui s'évaporait sur la nappe en papier lorsque la boum finissait.

La chanson trois était celle des nuits à se rêver dans des palaces entourés d'une tripotée d'enfants, et aussi deux grands chiens très fins, un chat angora, est-ce qu'on pourra avoir une autruche ? Evidemment, on sera riche, on fera un zoo pour les enfants dans le parc du Château de Buckingham. Aussi, on aura une machine à glace pour faire des *Banana split*. Et ils se mettaient tous deux à chanter « C'est le dessert que sert l'abominable homme des neiges ! »

La dernière chanson était passé à la radio dans la voiture du père de Tom, alors qu'ils attendaient de monter dans le Ferry pour Portsmouth. Rita n'avait pas de billet, Tom et sa mère retournaient en Irlande, son père changeait de chantier naval, ils avaient dû le suivre. Comme par hasard, ou bien, comme c'est souvent le cas, la chanson avait un titre de circonstance ; *Don't go*, de Yazoo. Deux années plus tard, dès qu'elle eut son premier walkman, elle acheta cette cassette. Elle enclenchait le début et se mettait à courir dans l'interminable campagne terne, elle filait tel un renard dans la lande aux longues herbes mouillées et salées, elle cavalait comme pour s'enfuir d'elle-même.

Ils avaient continué de s'écrire et, étant donné que Tom était le garçon le plus gentil de la terre, une fille lui avait mis le grappin dessus. Tommy était fou amoureux, fou au point d'imaginer que Rita serait heureuse pour lui.

Comme son père, lorsqu'il lui avait offert son ciré jaune.

Dans son Bar Le Quai des brumes à Clignancourt, les quatre quarante-cinq tour passaient en rafale : *Yellow Submarine*, *Walking on the moon*, *Banana Split*, *Don't go*. Rita adorait la variété française, la musique Pop Rock, ses jeunes clients lui conseillèrent des morceaux, Téléphone, U2, Niagara, Indochine, Prince, les plus anciens Pink Floyd, ACDC, Queens ou Supertramp. Et le garçon coincé qui livrait les boissons lui fit découvrir Dépêche Mode, Joy Division, Cure.

Ils avaient un bar, un appartement, elle rêva d'enfant. Rita enchaina deux grossesses à trois ans d'intervalles, se disant que Fred se calmerait sur les beignes. Il était de plus en plus mauvais et menaçait de la foutre à la porte quand elle la ramenait. Cette idiote était amoureuse et avait peur de le perdre. La première enfant, Dietrich, avait les cheveux de jais, son frère Gabin ne pleurait jamais.

Deux années après la naissance de son dernier, le propriétaire du bar se fit arrêter pour violences. Rita, Fred et leurs enfants se retrouvèrent à la rue. Rita n'eut pas le temps de penser à ses gosses, elle allait avoir vingt-sept ans.

Fred continua à vendre dans la rue. Ses fringues sentaient le parfum de filles bon marché, il ramenait des flasques de rhum et claquait Rita qui lui réclamait de l'argent. Elle était malheureuse d'avoir été trompée, devint mauvaise à son tour, mais ce n'était pas son genre et ça n'amenait que des beignes en plus. Comme sa mère, elle mixa désenchantement et grâce.

Elle avait été dans l'embrassement de sa jeunesse, avait réellement espérée être dans celui de la maternité mais cela n'avait pas connecté. La jeunesse et les flammes étaient restées derrière et rien, pour Rita, ne les remplacerait jamais. Dieu, pourtant, qu'elle les aimait ses gosses !

Elle commença à piquer de l'argent à Fred puis de la dope. Elle coupait la brune en cachette et se l'envoyait. Les gosses voient que dalle quand ils sont gosses. Une année, deux, trois, quatre, cinq. Rita écoutait ses cassettes, elle voulait que le temps s'arrête, rester en suspens, comme la mouette quand la marée descend. Parfois, Fred s'en prenait aux gosses et la peur mordait le ventre de Rita, elle savait que le temps, justement, n'arrangeait rien. Et si je partais ? Ils iraient à l'assistance. Rita avait de plus en plus peur pour eux, ils manquaient de tout, de nourriture, d'affection, de chaleur, d'avenir et même de présent.

Gabin, le petit garçon avait huit ans, Dietrich dix quand maman est morte.

Le père sombra dans le chagrin, prit peur, laissa tomber le deal et trouva un emploi pour garder ses petits. Il avait trop besoin des allocations. Les gosses ne voient que dalle quand ils sont gosses. Dietrich avait passé la dernière année à veiller sa mère, à se serrer contre elle entendant à travers les oreillettes de son casque de walkman les chansons qui défilaient. Des tristes, des joyeuses, mais aucune n'enleva jamais le vide et l'absence du visage de sa mère. Elle avait vu les seringues, les aiguilles qui font peur, la cuillère brûlée, les croutes de sang séché. Dietrich avait essayé de se fondre dans le corps de sa maman, la serrant de plus en plus fort puis, lorsqu'elle se déchirait l'une de l'autre, elle le refaisait avec son frère, pensant lui transmettre un peu de leur mère.

Lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec son père et son petit frère, elle assista aux crises de larmes et de rage. Aux grandes rasades de rhum, elle vécut plusieurs années dans un appartement soit enfumé, soit glacé des fenêtres grandes ouvertes pour aérer. Son père accumulait les soucis et les dettes, picolait et se plaignait, indifférent de la douleur de ses enfants, du manque maternel qui commençait à creuser leurs yeux de ce désespoir qui coupe le son du monde. Et, lorsque Dietrich tirait la manche de son bras pour qu'il lui donne de l'argent pour remplir les placards, il la cognait d'un revers mauvais, des fois en ajoutait. De voir ses grosses mains écraser la tête de sa fille le rendait maître de quelque chose. Jusqu'à ce soir idiot, où son frère Gabin voulut la défendre. Le père avait saisi une poêle et frappé de rage au lieu d'énervement. Frappé de toutes ses forces, de toute sa violence, un flot incompréhensible qui semblait n'attendre que ça pour mordre. Le gamin s'était protégé en levant le bras, l'os avait craqué pour déchirer la chair. Gabin s'était mis à pousser des hurlements de loup en se serrant contre le sol de la cuisine.

Déjà, le sang faisait un lit sur le lino gras.

Devant la crise de nerfs de sa fille, le père avait mis les bouts, les enfermant dans l'appartement afin qu'elle n'aille pas pleurnicher chez les voisins. Il se disait que la petite s'occuperait de réparer son frère. Le père savait qu'il avait laissé exploser quelque chose en lui, ce n'était pas contre Gabin mais c'était tombé sur Gabin. Après ça, le soulagement avait été tel qu'il en avait volontairement perdu le sens des réalités, afin d'en faire durer l'instant. La réalité était trop froide, trop crue. Il se savait foutu, il avait fui, profité - le plus possible encore, de cet état de choc. Malgré cette gélatineuse et transparente couche d'absence, son dos qui ne pouvait voir en arrière, son haleine puait le rance et la peur, il sentait une langue glacée entortiller et lécher son cœur, faisant frissonner jusqu'à la moelle de ses os, parce qu'il savait. Au fond de lui, qu'il avait gravement déconné et qu'un petit matin bordé de poubelles puantes finirait par se lever.

Gabin était mort depuis presque deux années, son père en prison. On avait d'abord mis Dietrich dans un Centre à l'Enfance puis dans une famille d'accueil d'où elle avait fugué. Retour au centre, avec un court passage en HP et, enfin, chez un couple qui vivait à l'ouest de Paris. Elle venait d'avoir quinze ans quand Eléonore se présenta un samedi en fin d'après-midi.

Les cheveux longs et huileux de cirage à chaussure, ultravertie de l'intérieur comme de l'extérieur, Dietrich regardait la vie de ses grands yeux haineux.

Les gosses voient que dalle quand ils sont gosses. C'étaient des conneries.

NOSTALGIE 80

Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Tous mes beaux châteaux d'Equateur
S'écroulent
Et j'vis comme une boule de flipper
Qui roule
Capitaine d'un bateau chanteur
Qui coule

LE JARDIN DE LA ROSE

La dame devait avoir cinquante-cinq un peu plus, en forme physique avait remarqué Eléonore, tout comme les baskets dans l'entrée. Le gros monsieur plus jeune sur les photos, plus très sur le moment, ou bien la négligence, faisait corps avec le canapé. Les plis de son cou comme une pile de drap tachés de sang rose, il jouait l'énergique. La policière savait qu'il était une sorte de petit chef dans la Centrale électrique toute proche. Pourquoi n'avait-il pas pris sa retraite ? La zone pavillonnaire avait été conçue en même temps que la Centrale. Ici, on ne payait pas le courant. Elle imagina les guirlandes et les traineaux illuminés à Noël, dans les jardins recouverts de cette grisaille humide du côté normand de Paris.

Avec lui, les chips n'avaient pas d'heure.

- Vous boirez bien un coup, Il va bientôt faire nuit.

La dame fit celle qui savait bien.

- Marc, il n'est pas six heures. Je peux faire du thé, il y a celui que tu aimes, au caramel.

- C'est l'orage qui approche.

Il regarda l'horloge encoffré de bois teinté comme un homme qui s'ennuie terriblement lorsqu'il ne boit pas.

Eléonore était debout près de la cheminée où s'encastrait un radiateur. Sur son marbre s'alignaient les cadres, photos de vacances et des enfants. La dame l'avait faite entrer et présentée et se tenait dans son dos à mitan de la cuisine, le mari trônait dans le salon mal éclairé. Elle aurait voulu parler avec elle. Les enfants étaient grands à présent, Dietrich devait occuper une de leur chambre. Le monsieur était gros, chauve, affalé et agité, et regardait la jeune femme comme un écran de télé. La dame désigna un fauteuil ;

- Asseyez-vous, je vais allumer la théière.

- Merci.

Elle se posa sans oser ôter son manteau, le mari se redressa, tout son corps gronda, et tendit sa main.

- Eléonore, c'est ça ? Ma femme se nomme Pauline et moi c'est Jean Marc, mais vous pouvez m'appeler Marc.

Elle serra et sentit de la gentillesse, une sorte d'excuse ou d'appel au secours qu'il compensa par un clin d'œil en rajoutant ;

- Vous partirez pas sans goûter mon calva.

Elle le vit regarder vers la cuisine, faire un signe du menton, puis revenir vers elle. Il se tenait droit, son regard de responsable sur ses joues bedonnantes.

- Alors, c'est vous qui l'avez trouvée ?

Il avait juste haussé ses yeux vers le plafond.

- Oui, avec des collègues, on... On avait envie d'avoir des nouvelles.

Il la fixa d'un air grave et compréhensif. Cette fois, son attention erra du côté de la cheminée.

- Vous savez...

Il s'interrompit, toussa avec sa gorge et reprit ;

- Je n'ai pas toujours été un bon père. Je ne savais pas faire. On a deux grands, un au Canada, l'autre à Perpignan, on n'est pas fâché mais... Ils sont loin. Caroline et Henry, le nom de mon père, mais Henry se fait appeler Harry. J'ai mal fait et j'ai empêché ma femme de faire. On se gueulait dessus tout le temps. Pendant les vacances, le soir à table, je cognais du poing. Pas sur eux ni elle, Bon Dieu, sur la table ! J'aimais ça, me faire craindre. Du coup, il n'y a jamais eu d'entrée, je veux dire, de brèche pour se parler, se... s'aimer. Ils sont pas

seulement loin, ils sont lointains. C'est comme s'ils habitaient à des centaines de kilomètres et qu'on sache pas qu'ils s'en foutent, pardon, ce qu'ils foutent, mais... c'est pareil.

Elle faisait oui de la tête, prise au piège, demanda :

- Vous avez des petits-enfants ?

- Trois, on les voit jamais. Il y a une ado, là-bas à Vancouver, je vais vous montrer.

Eléonore s'attendait à ce qu'il se lève. Il ne bougea pas. Elle regarda alors le téléphone sur le verre de la table aligné auprès de trois télécommandes, Jean Marc ne s'en saisit pas. Il se contenta d'opiner du bonnet en rajoutant ;

- Après.

Puis, sembla réfléchir intensément, et reprit ;

- J'ai pas été un bon père, mais ce qu'a fait l'autre à son petit frère, je l'aurai jamais fait, c'est monstrueux. Moi, quand ma fille était adolescente, elle me détestait, parce que je l'empêchais de sortir, je voulais qu'elle travaille. Quand je dis détester c'est pour de vrai, trois années à me faire la gueule à tous les repas, à toutes les fêtes de famille. Et, vous savez quoi ?

Pauline revint un plateau dans les mains. La chaleur de la théière, puis le fait qu'elle allume une lampe de chevet sur un guéridon fit du bien à Eléonore. Depuis son arrivée elle cherchait de la vie, du feu, du sang, de l'adolescence. Les deux adultes semblaient vivre seuls. Il y avait bien une console de jeu, recouverte d'un napperon bleu. Les montants de balançoire rouillés dans le jardin, que Jean Marc avait entouré de rubalises, tout était si parfait, bien rangé. Mais le sourire de Pauline enleva ce tout, elle fit celle qui savait bien, avec Eléonore aussi, cela marchait. C'était un de ces sourire que les yeux continuaient et certifiaient, tamponnaient, validaient, ils disaient « On l'aime cette petite. » Jean Marc faisait oui, plongeant sa main dans l'assiette de cookie, et juste avant de les avaler, expliquant :

- Oui, on l'aime comme notre petite fille, on laisse l'entrée, on écoute, on discute, enfin, on écoute. Même si elle ne dit pas grand-chose.

Eléonore les interrogea des yeux.

Pauline répondit en lui tendant une tasse de thé fumante ;

- Elle nous le rend bien. Dietrich est si...

Ils devinrent tristes et démunis, tant et si bien qu'elle en ressentit un froid dans le corps. Elle se frotta les paumes, serrant ses lèvres l'une contre l'autre et faisant oui de la tête. L'homme gardait son air grave. Il venait d'avalier ses cookies et de boire l'intégralité de sa tasse.

- Et vous savez quoi ? Ce que je vous disais, t'a l'heure ! Avec le mal qu'il leur a fait, ce qu'il a fait subir au petit - et à la petite, ça je le sais, et bien, elle se fait du souci pour lui. Vous vous rendez compte ?

Sa femme rajouta précipitamment :

- Mais, Marc, tu sais qu'elle est si...

Eléonore trépidait, elle voulait savoir. Elle ne put tenir plus ;

- Elle est là ?

Pauline fit de grands yeux.

- Oui, pardon, vous vouliez la voir ?

- Non, non, enfin si, mais je suis contente de discuter avec vous.

Elle eut un doute, le couple avait l'air, comment dire, « envouté ».

La femme tourna son visage vers la porte du salon. Elle donnait dans un couloir baigné de cette obscurité de fin de journée.

- Elle doit nous écouter, je pense. Dietrich, tu es là ?

Le dos d'Eléonore frissonna bizarrement, comme parcouru d'un givre métallique grimpa de ses fesses à sa nuque, fouettant son dos de petits spasmes.

Elle sentait la présence de l'adolescente, juste derrière, tapie dans le noir.

- J'arrive, répondit une voix à la fois satinée et cassée.

Saisissant les bras du fauteuil, Eléonore se retourna, la jeune fille lui souriait dans l'entrée du couloir obscur. Plutôt petite, ses cheveux en aile de corneille tombant en une crème fluide sur ses épaules, elle portait un survêtement noir Adidas aux bandes dorées sur les manches et

les jambes, des chaussettes vertes gazon, un visage poupin, des lèvres pleines et pâlottes, ses yeux marrons étaient cernés de khôl noir, le trait de crayon remontant en une lame incurvée sur le coin extérieur de la prunelle à la manière des Geishas, où des adolescentes gothiques de l'ouest parisien. Elle s'avança en tendant sa main tachée de traits de feutres.

- Bonjour madame.
- Tu peux m'appeler Eléonore. Tu as l'air... en forme.
- Je me souviens de vous.

D'un coup, la policière se retrouva dans cette rue chaude au cœur de la nuit, les gyrophares peignant les murs, le vrillement du moteur de la grande échelle résonnant contre les boîtes crâniennes, les poubelles qui traînaient, le brancard que l'on faisait rouler. La jeune fille était là, elle aussi, dans son survêtement noir avec ses étranges chaussettes qui faisait ressembler ses pieds à des cactus. Serrée contre sa poitrine, son souffle mouillé dans son cou, ses cheveux qui sentait l'huile rance et la cigarette contre sa joue... Non, ses cheveux sentaient l'amande aujourd'hui.

Elles s'étaient retrouvées dans les bras l'une l'autre. Le couple les regardait, étonné et heureux comme à l'annonce d'un repas de famille après des mois d'éloignement.

La petite pleurait et Eléonore lui disait ; « Ça va aller. »

Elles se détachèrent, un peu gênées. Les quatre personnes dans le salon se regardèrent, toutes très émues. Puis Dietrich éclata de rire, il sonna comme un lustre de cristal dans un tourbillon de poussière grise. Elle s'écria ;

- Je suis si contente de te revoir !

Ses yeux étaient ouverts de plaisir, Eléonore riait et reniflait, secouant ses petites mains dans les siennes, elle les porta à sa bouche et les embrassa.

- Moi aussi.

Tous riaient à présent, même que les parents pleuraient.

- Alors, qu'est-ce que tu deviens ?, demanda la jeune femme.

- Bof.

- Tu as des amies ?

- Pas que je sache.

- L'école, le collège je veux dire, ça se passe bien ?

- Non. J'y arrive pas.

Eléonore tourna son regard vers Pauline. Celle-ci expliqua :

- Ils disent qu'elle a les capacités mais, c'est encore trop tôt, peut-être...

- Tu habites où ? A Paris ?, demanda l'adolescente.

- Oui, en plein cœur, sur l'Ile.

- Tu m'emmèneras ?

- Je ne sais pas si...

Eléonore remarqua une lueur d'espoir dans les yeux des parents d'accueil et sentit les doigts de la gamine se serrer sur les siens.

- Evidemment, quand tu veux. On ira faire du shopping.

- Ce week-end alors ?

- Il faut en parler avec tes tuteurs mais... pourquoi pas ?

Dietrich se détourna rapidement et courut se jeter au cou du gros monsieur, faisant sa voix de petite fille.

- S'il te plait Marco, dis-oui. Hein, tu dis oui ?

Il était encore plus rouge, comme recouvert de peinture fraîche, fixant sa femme d'un air embarrassé. Celle-ci décida ;

- Pourquoi pas, tu as l'air si heureuse.

Puis, se tournant vers Eléonore ;

- Cela ne vous ennuie pas ?

- Mais, vous ne me connaissez même pas. Je veux dire...

- On sent ces choses-là. Je pense qu'on peut vous faire confiance. Et puis, Dietrich est très déterminée et parfaitement autonome, elle a un portable et de l'argent, elle saura rentrer s'il y a un problème.

- Mais non, je la ramènerai...

- Oh merci, je monte préparer mes affaires.

Dietrich était partie dans le couloir. Elle stoppa net et pivota pour apostropher la jeune femme :

- Dis, on ira dans des soirées ?

- Mais, attendez, vous voulez que je la prenne ce week-end, à partir de ce soir vendredi ?

- Ouiiii, fit la femme, vous nous la ramenez dimanche soir, cela ira très bien. Dietrich prendra ses devoirs. Comme ça, si vous travaillez, elle aura de quoi s'occuper. Cela va peut-être déranger votre petit ami ?

- Je n'ai pas de petit ami.

- Mais tu as des amis ?, intervint Dietrich.

- Oui, bien sûr, enfin oui, j'ai la chance d'avoir des amis.

- Tu me les présenteras ?

- C'est obligatoire, tu les connais, eux aussi. Enfin tu verras, je t'expliquerai. Mais, vous êtes sûrs que cela ne dérange pas...

- Pas du tout.

Jean Marc s'était levé pour se servir un verre de calva, et donner son avis.

Dietrich trépassait sur place, elle retourna vers lui et se serra contre son ventre, puis repartit en disant :

- Je prends quand même une robe de soirée, on ne sait jamais.

Eléonore n'en revenait, mais elle se prit au jeu.

- Mais absolument, nous irons dans des soirées, dans Paris ! Tu vas voir !

- Oh, c'est merveilleux.

Elle disparut dans le couloir.

Les trois adultes restèrent silencieux, souriants et gênés.

LA BELLE MAIGRE

La forme aux deux tiers arrondie de l'appartement tenait d'une tour du quinzième siècle accrochée à un hôtel particulier du dix-huitième qui avait planté sa cour pavée aux abords du quai d'Anjou sur l'extrémité sud de l'île Saint Louis. On pouvait d'ailleurs voir la Seine d'une des drôles de meurtrières de la pièce principale. Il fallait grimper un petit escalier taillé dans les grosses pierres du mur rond pour accéder aux deux coussièges de granit. On se sentait alors l'âme d'un capitaine à la proue d'un paquebot, fendait le fleuve qui charriait de Normandie ses milliers de mètres cubes d'eau verte traçant un sillon dans Paris, un roulement de musique bovin et vaseux, crevant entre ses imperturbables rives de façades aristocratiques, jusqu'à fuir du côté de l'Est, comme amaigri et vidé de ses substances marines, d'un froid plus aigre et colère, la ville l'ayant comme énervée, filtré, assommé. Bien que dégrisée, la Seine semblait déprimée en quittant la cité.

Il faisait nuit, le Uber les avait déposées aux pieds d'une porte à faire entrer des carrosses, Eléonore tapa le code, elles passèrent sous le coche et pénétrèrent dans d'autres siècles. Des arcades entouraient la cour intérieure, surmontées d'une galerie au premier étage puis de hautes fenêtres encore au-dessus. Un bassin d'eau claire avec une pyramide de pierre en son centre laissait entrevoir de flegmatiques carpes. En face, de grands escaliers d'un marbre au gris profond rejoignaient le premier niveau d'où, tous les quatre ou cinq mètres, des statues de bronze nues posaient leur inébranlable regards sur le temps qui va. Dietrich poussa un « Ouah ça clash sa mère ! » sorti du cœur que la grande réfréna d'un « chhhhht... Parle moins fort. »

En effet, le silence semblait mécontent. On le sentait chez lui en ce palais suranné, laissant flotter dans la nuit froide des bruits de sabots, de sabres clinquants, du froufrou des robes, des pointes de cannes sur les pavés, « On se croirait chez Victor Hugo ! » chuchota la gamine qui sortait d'un trimestre sur les Misérables.

Elles prirent le grand escalier, firent le tour de la galerie, régnait une ambiance de musée fermé, poussèrent une grande porte de bois et de vitres, traversèrent une salle de bal aux carreaux de jade noire, prirent ensuite un couloir au haut plafond arrondi, coupé soudainement par une grande grille de cage de cirque. Il fallut à nouveau taper un code. » Nous y sommes, sourit la jeune fille. » Elles gravirent un étrange escalier sur le côté, comme coupé en deux sur son axe par une cloison murale aux peintures de plantes alambiquées survolées de perroquets, puis un couloir trop serré, lui aussi, pour être honnête. Le plafond très haut donnait des allures de piège à souris au parcours. Tout avait l'air découpé, tronqué, enfilé de secrets passages. Une dernière porte, un fin escalier qui montait comme un tube, elles avaient rejoint l'appartement.

Bien que très cosy, impressionnant et d'un luxe contemporain, le logement n'était pas très grand. D'à peu près soixante mètres carrés d'un seul tenant, mis à part pour la salle de bain qui s'ouvrait derrière une petite porte de conte de fée au bout d'un couloir voûté. Le lieu de vie aux murs de pierres du côté tour, blanchi pour le reste et recouverts d'affiches de cinéma des années soixante, de tableaux d'art abstrait (genre un gros carré rouge sur fond blanc), de moquette épaisse et bleu marine sur le sol, sauf pour la partie cuisine au parquet brun. L'endroit restait moderne et chaleureux. Un espace rectangulaire qui faisait salon, puis, sur un niveau que reliaient quatre marches étirées, le côté presque entièrement ovoïde de la chambre, avec un grand lit rond en son milieu. C'était le plafond qui donnait le vertige, il montait sur deux étages au moins dans l'intérieur de la tour, juste au-dessus du lit. Y pendait un gros lustre aux minuscules cristaux faisant danser des confettis multicolores que des lumières vertes, rouges et jaunes projetaient de caches entre les pierres. De grandes tentures de velours mauves foncés pendaient sur des tringles de forme circulaire afin d'isoler le côté chambre, alors que sur la partie basse, des canapés au design hors de prix, de la stéréo, un écran plat, et une cuisine Italienne d'un rouge clinquant, remettaient le siècle à sa place.

- On se croirait dans un château ! C'est chez toi ?

- Oui, un héritage, c'était l'appartement de ma mère lorsqu'elle était étudiante.

- Elle te le prête ?

- Non, non, il appartenait à mon père, c'est à moi à présent.

- Mais t'es blindée en vrai ?

Eléonore haussa les épaules puis fit un rire idiot en résonance à celui de Dietrich.

L'adolescente laissa tomber son Eastpack, posa délicatement son gros sac de voyage près du canapé et grimpa du côté chambre, tordant le cou pour regarder vers le haut de la tour.

- C'est trop géant ! Il est chanmé le lustre, on se croirait à Pigalle.

- A Pigalle ?

- A cause des lumières.

- Viens voir par là.

L'adolescente rejoignit Eléonore du côté cuisine. Tout le mur du fond était fait de grandes vitres rectangulaire margés de plombs noirs comme dans les ateliers. Ils devaient se trouver tout en haut de l'hôtel particulier, la vue donnait sur un flot de toits, d'antennes et de cheminées rondes et fumantes. Le dos de Notre Dame couvert de lierres, les quais de Saint Michel. Au-dessus, respirait la lumière jaune de la ville et, sous ses reflets, on voyait la Seine s'échapper. Au loin, les deux tiers de la fusée d'or magique de la Tour Eiffel brillait comme pour s'exclamer « Paris ! »

- Ce que c'est beau, ne put se retenir Dietrich dans un soupir.

Eléonore l'entendit renifler, mangea ses lèvres et n'osa tourner son visage. Elle tordit les yeux pour voir ; des larmes coulaient belles et bien sur les joues de l'enfant de quinze ans. Elle soupira, se rapprocha et la serra contre elle, épaule contre épaule.

- On va manger et aller découvrir la ville, ça te dis ?

Dietrich gardait une mine triste, demandant ;

- T'as tout hérité alors ?

- Oui mais...

Eléonore avait ce truc dans la gorge qui l'empêchait de dire les fadaises qu'elle s'inventait. Elle avait trop honte. Dietrich n'y prit pas garde, concentrée. D'un air presque colérique, elle lâcha ;

- T'as trop de la chance !

- C'est vrai.

Puis, subitement, comme si elle venait de se rappeler quelque chose, Dietrich se secoua, éclata sa figure d'un vaste sourire et frétila sur place en demandant ;

- Je peux sortir mes affaires ?

- Bien sûr, je vais faire à manger, tu veux regarder la télé ?

- Je vais dormir où ?

- Dans la chambre, à ton avis ?

- Avec toi ?

- Si tu veux.

- Yes !

Elle marcha jusqu'à son sac, se mit à genoux devant et d'un air résolu l'ouvrit lentement pour en sortir une boîte à chaussure Repetto.

Eléonore l'observait, rongée de curiosité, mais, elle aussi, se secoua en pensant « A manger ! » Elle tira la porte du frigidaire, puis celle du congélateur, des steaks hachés en boîte et des frites en sachet de plastique.

- Dietrich ? Tu aimes les frites ?

- J'adooore !

UN DIVIN ÉLANCEMENT

Quel âge avait-elle ? Elle n'y avait jamais réellement songé, d'autres choses importaient dans son souvenir. Il s'agissait d'une de ces parties de l'enfance qui dépasse la mémoire telle une dorsale de marsouin sur cet océan tumultueux dans lequel se sont bizarrement noyés ces moments de notre vie, pourtant si chers, parfois douloureux mais emplis d'une joie innocente, d'une fraîcheur de cascade où les pieds dansent et claquent dans les flaques. Que l'on aimerait se remémorer sa petite enfance ! Rien ne s'appréhendait, les découvertes et les émotions s'enchaînaient, tout était « nouveau », surprenant, c'était la curiosité qui tirait le bout de notre petit nez sur le chemin de notre vie - pas seulement ; sur celui d'un monde peuplé de géants, de bruits épouvantables, de tintements gais, d'histoires hypnotisantes et de sommeils abyssaux. Comment ne pas rêver être à nouveau cet explorateur guidé, secoué, chauffé, par des bras féminins, leur voix fortes ou empruntées, touchantes, enervées, celles droles ou parfois effrayantes des hommes, mais aussi, à l'heure de la récréation, entendre comme un sac de bonbons qui explose, les cris de crainte joyeuse de ses congénères ?

Cinq ans, peut-être six, impossible de le fixer, Eléonore ne se voyait – littéralement - pas, à cette époque. Quelle robe portait-elle ? Quels souliers ? Et sa coiffure ? Il y avait bien des photos, mais pas de ce jour-là. Et ceux d'avant et d'après ? Ils étaient, comme le corps du

marsoin, engloutis d'obscurité. Seul cet aileron, ce jour précis était visible. Eléonore pouvait tendre la main et s'en saisir, y plonger son regard et voir palpiter les images et les sons.

Elle était entourée de ces grandes ombres qui gesticulaient bruyamment. Dans la rue et les grands magasins, ses contemporains étaient des jambes qui allaient et venaient, pantalons de flanelle grise, collants étincelants, jupe crayon d'un blanc molletonné ; sa mère. Un long et fin bras se tendait vers elle, des doigts s'ouvraient, Eléonore s'en saisissait pour que sa petite pogne se retrouve enferrée et son corps tiré, bringuebalé à la suite de sa mère. Elle entendait sa voix, mais ne se rappelait pas de toutes les phrases, uniquement certaines répliques, comme des trous dans des nuages.

Dans ce souvenir lumineux, d'abord, ils étaient au restaurant. Eléonore assise sur des annuaires devant une assiette de pâtes à l'œuf. Elle visualisait nettement le buste et le visage de magazine de sa mère en face d'elle, sentait confusément la grosse montagne de tendresse et d'attention de Maria qui s'occupait de l'habiller, la laver, la coucher et, presque aussi souvent, la faire manger. Mais il était des rituels que sa mère imposait, comme de se voir à table, à la maison, le plus souvent en dehors. La salle était un immense palais, la table comme un pôle terrestre recouvert d'un tissu de neige blanche, d'objets d'argent, de Crystal, il y avait un seau à glace et une bouteille dedans qui ruisselait. Les bruits, lorsqu'on la sortait des glaçons, étaient magnifiques. La petite fille suivait les gants blancs des yeux, voyait la bouteille se verser et le liquide d'or tempêter dans les ventres des verres au pied fin. D'autres grandes ombres bruyantes – des adultes – remuaient autour d'elle. Le mélange de leur voix fléchissait chaque fois que sa mère parlait. C'était plutôt des sortes de tirs de mitraillettes, parfois de longues rafales parsemées d'explosions aussitôt suivis de leurs échos dans un silence où la peur faisait trembler jusqu'aux serviettes nacrées. Puis, jaillissaient les assentiments, ou des rires gras et tordus. Sa mère souriait, plus carnassière que jamais.

Le regard d'Eléonore allait chercher dans la salle à l'épaisse moquette aux motifs de nénuphars celui d'un autre petit extra-terrestre comme elle. Evidemment, elle était la seule de sa race mais c'est elle, l'enfant, qui vit en premier arriver les trois hommes. On les sentait mécontents d'être intimidés et effrayants de gravité. Ils vinrent se mettre en ligne devant la table et parlèrent comme des tribunaux à sa mère. Pour la première fois, Eléonore la vit se ramollir, passer de papier glacé à poupée de chiffon, elle en ressentait les émotions en miroir et prit intensément peur en apercevant des larmes briller quelques instants aux coins de ses grands yeux bleus et élégants. Elles avaient surgi dans une sorte de colère intime mêlée de regrets pour être aussitôt aspirées vers l'intérieur. Eléonore revoit nettement la main de sa mère comprimer la serviette de table tout en s'appuyant dessus pour la repousser, et tout son corps se dresser à l'allure d'une fusée au décollage, droite et prudente, puissante, et dire cette phrase ; « Très bien, je vous accompagne. » Sa tête avait dévissé dans la direction de la gouvernante ; « Maria, mettez son manteau à la petite. » Elle n'avait pas prononcé une phrase envers ses amis hommes, n'avait pas regardé sa fille dont elle sentait l'attention toute exclusive.

Mais Maria résonnait bizarrement, frissonnait et paraissait avoir grandi. Légèrement inquiète, très intriguée, Eléonore s'était tournée vers sa tata. Maria, raide, faisait non de la tête, murmurant des « Mon Dieu, Mon Dieu... » Le regard de sa mère la foudroya, la supplia, puis finit par lui envoyer de cet amour teinté de désespoir qu'échange parfois les femmes sœurs. Maria était trop horrifiée. La mère prononça « Je comprends » sur un ton vague presque transparent puis, dans une brusque détonation : « Bon ! », Se leva fit le tour de la table et attrapa la minuscule main, tira le petit bras et l'emmena avec elle jusqu'au vestiaire.

Manteau sur le dos, entourées des tribunaux ; « C'est hors de question, je prends ma voiture. » Les talons avaient claqué de toutes leur force sur le trottoir, la grosse limousine noire les attendait, accompagnée de son humain à casquette et photo de visage dessous. Eléonore se souvenait de l'habitable soudainement calme, sa mère chuchotait dans son

téléphone à l'autre bout de la banquette, des feux bleus voletaient à travers la vitre arrière. Ils s'étaient arrêté, une silhouette au dehors avait ouvert la portière, un air lourd d'humidité était entré dans la voiture, sa mère avait hésité. Son visage était d'une contrariété soulagée, effrayée. Même droite comme elle savait si bien se tenir, son corps semblait recroquevillé sous un coup à l'estomac. Il y avait cette colère dans ses yeux. Eléonore ne savait pas encore que le passé revenait ainsi, jusqu'à mordre les tripes et faire aboyer les pensées. Tout se mélangeait dans sa mère. L'enfant ressentit la vive inquiétude, le regard comme un crachat sur la nuque du chauffeur, la nuque de tous les hommes. « Elé, tu viens avec moi. »

On se pensait dans la cour d'un petit château. Les hommes qui les accompagnaient avaient enfilé des brassards oranges et s'étaient démultipliés, portant des boîtes, des machines, des valises. Ils suivirent de longs couloirs où l'obscurité prenait toute la place, des escaliers d'Empire, puis cela se domestiqua jusqu'à cette porte à demi ronde. Elle était entrouverte, deux hommes en imperméable mastic attendaient. Ils se saluèrent avec les autres, le chef demanda « On peut commencer ? ». Sa mère fit un oui dégouté. Eléonore sentait sa main dans la sienne, elle serrait, puis desserrait, puis serrait à nouveau. Elle se détacha ; « J'ai besoin de fumer. » Eléonore demanda : « On est où, là, maman ? »

Un rire grinçant lui répondit. « ... c'était mon appartement d'étudiante. » L'enfant savait que c'était faux mais elle était émerveillée par la sorte de tour qui en prenait un tiers. Elle voyait cette sorte d'estrade en dessous mais pas ce qu'elle contenait. Les hommes ouvraient et vidaient, balançaient, répertoriaient, flairaient, soulevaient, mesuraient, tapotaient, prélevaient, emmenaient. Une horde de petites fourmis sur un morceau de pudding oublié.

D'un souffle, sa mère disparut, la laissant seule au milieu des grognements, va et vient, murmures étouffés, tout sentait l'écœurement, les dents serrées. Elle s'avança sur le tapis au rouge violent, traversa le salon cherchant des yeux des photos de sa mère mais il n'y avait que des cadres d'animaux sauvages. Grimpa les trois grandes marches et vit le lit rond comme dans les contes. Personne ne se souciait d'elle. Le cœur ébahi, Eléonore s'en approcha pour le toucher. A cet instant précis, elle entendit un son minuscule, un tintement que les enfants connaissent bien, semblable à celui des marchands de glace mais en beaucoup plus intime. Une toute petite musique qui, clairement, traversait le sol, le lit, venait d'à travers des murs et des nuits. A la fois réelle et imaginaire, si faible que seul l'écho de son souvenir en donnait la mélodie. Elle respirait en même temps qu'Eléonore. L'enfant plissa d'effort ses sens, une note sur trois lui parvenait, comme agonisante, mais son âme en restituait le tempo. Une comptine aux notes cristallines, sans aucun doute électrique, de celles qui sortaient des veilleuses, des ventres des oursons ou des petites boîtes à bijoux dans lesquelles tournaient en ronronnant une fine danseuse. Un jouet générique, une chanson aussi commune aux enfants qu'une sieste non désirée. Les piles étaient usées, le jouet se mourait.

Une peur terrible la saisit et elle serra les yeux de toutes ses forces, si bien que l'aileron du souvenir finit par replonger dans les abysses. Eléonore ne pouvait que l'imaginer à présent, persuadée que c'était un rêve.

LES JAPPEMENTS DU VENT

Pendant qu'elles faisaient craquer leurs frites entre leurs dents et avalaient des morceaux entiers de viandes hachés à grandes rasades de Coca-Cola, Eléonore n'arriva pas à en savoir plus sur la petite. C'était elle qui passait au grill des questions.

- Et qu'est-ce que tu fais ?

- Et pourquoi ?
- Tu as déjà sauvé des vies ?
- Tu as ton arme avec toi ?
- Je peux la voir ?
- C'est quoi ton emploi du temps ?
- Pourquoi tu habites toute seule ?
- Tu es plutôt triste, ou plutôt drôle ?
- Il se passe quoi dans ton travail ?

Ça n'en finissait plus dans les réponses parce que la jeune femme avait l'impression à chaque question de devoir se justifier, expliquer, comme à elle-même, ce qui en rajoutait sur son malaise. D'un côté, toutes ces questions-là flattaient et la rendaient heureuse – depuis quand s'intéressait-on à elle ? – et d'un autre, elle se retrouvait presque à faire un bilan de sa vie, à chercher les raisons de ses choix et surtout, à presque devoir les remettre en question.

Dietrich était si vive et avide, ses grands yeux cernés de khôl béants, comme aspirant chaque mot de chaque réponse, la bouche en attention, tremblante ou souriante, à demi ouverte, prête à réagir, stupéfaite, froissée, pâmée ou, subitement, toute pincée de perplexité qu'Eléonore avait l'impression de la nourrir de ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait, de sa vie. Certes, il y avait toutes ces réactions rigolotes, ou émotives (Dietrich serrait parfois les doigts de la grande en frissonnant) mais aucun jugement, ou alors, comme d'être le héros d'une histoire. Sa propre histoire. Bien que baratinant à outrance, alors que ce n'était qu'instinctif et plus pour protéger l'adolescente qu'elle-même, Eléonore s'en trouvait admirée, voire aimée. Elle tourna certaines situations en conseils ou avertissements, du genre, comment je m'étais faite piégée par ce collègue ou cette soi-disant victime.

En vérité, elle ne raconta pas grand-chose d'autres que des mensonges, les habituels et d'autres en fonction de l'attente mais ce n'était pas dramatique, tant pour elle que pour Dietrich. Ce qui importait, c'était les sentiments que cet échange créait. Mince alors, pensa Eléonore, qu'est-ce qu'elle est attachante. Fragile, belle, curieuse, affective.

Tout en parlant, elle sentait se lier entre-elles une sorte de mouvement maternelle qui la responsabilisait et l'effrayait, lui picotait l'échine de curiosité mâtiné de fierté, tout en la bouleversant d'une force inattendue.

Dietrich conclut soudainement par :

- Je t'aime vraiment bien, tu sais !

Elle en pleurait presque et Eléonore en prit une mine tragique, décontenancée avant de réagir et de l'embrasser contre sa poitrine. Ces deux idiots lâchaient des larmes à présent. Eléonore se recula en soufflant :

- Ouf ! Ba dit-donc.

La petite fit une grimace coupable, inquiète. Eléonore plissa les yeux, curieuse du revirement, puis proposa des Danette.

- Je préfère aller voir Paris.

- Ok, je te l'avais promis

Clin d'œil étrange de Dietrich.

- Ok chérie ?

- Ok chérie.

- T'es trop belle. T'es triste, mais t'es trop belle, rajouta la petite.

- Arrête, c'est toi la plus belle de nous deux.

- N'importe quoi, mais ton uniforme, c'est n'importe quoi. En vrai, t'es trop belle, répéta Dietrich.

- On va voir qui c'est la plus belle. Tu veux aller danser c'est ça ?

- Danser, gigoter, sauter, avec toi !

- Alors il faut s'habiller comme il faut.

- Tu vas me prêter des fringues ?

- Lève-toi, que je te regarde. On a à peu près la même ligne et les mêmes pieds.

Le couloir d'entrée faisait office de dressing, sa moitié longue s'ouvrant sur des placards aux portants garnis de vestes, chemisiers et robes, aux étagères de pull, de mini-jupes et de tee-shirt. Sur le bas, une cinquantaine de paires de chaussures et la moitié de sac à main. Des tiroirs cachaient des bijoux et des montres, des carrés et des écharpes, la plupart des vêtements étaient griffés de marques haute couture à la pointe chez les jeunes et les branchés. On se pensait Avenue Montaigne dans une friperie de luxe. Dietrich trouva tout cela naturel, s'emplit les bras d'un tas de trucs trop fou, trop chic, trop classe, trop de la balle et fila dans la salle de bain. Eléonore eut beau lui conseiller d'utiliser les innombrables miroirs disposés à l'intérieur des placards, eux même alimentés d'une lumière tamisée et valorisante, l'adolescente ne voulut rien savoir.

Elle la voyait ressortir, pantalon en cuir, mini-jupe en daim, pull ou justaucorps à manche longue, foulard dans les cheveux, talons grimant de six à douze centimètres, bottines ou sandales, baskets de folie. Eléonore se rappela avoir fait un flingage chez Dior une semaine plus tôt en ayant laissé les sacs à peine jetés de l'autre côté de son lit. Elle grimpa les chercher et redescendit jusqu'à la salle de bain, poussa la porte en disant ;

- Chérie, il y a ça auss...

Dietrich la regarda d'abord amusée puis fit à nouveau cette drôle de grimace à la fois emmerdée et désolée. Eléonore recula, souriant comme une réelle idiote, sortit et referma la porte.

Elle remonta s'asseoir sur son lit.

Toute de cire au dehors, glacée de l'intérieur, elle entremêla ses doigts jusqu'à s'en faire mal. Puis pleura de son cœur, de son amour nouveau pour Dietrich. Qu'est-ce que c'était que toutes ces zébrures sur ses avant-bras ? Ces ratures sur l'intérieur de ses jambes, ces coupures sur son petit bidon de fille ? Ce gros bleu à l'épaule ? Sur l'extérieure de la cuisse ? Cette douleur ? Cette explosion de douleur affichée. Ces feux d'artifice de malheur que Dietrich s'était elle-même infligés. Ma Dietrich, ma pauvre Dietrich.

La gamine sortit sa tête de la salle de bain.

- Je crois que je suis prête, tu devrais te bouger, chérie !

Un grand sourire douloureux se tordit sur le visage d'Eléonore et elle répondit :

- Oui ma chérie, j'arrive. J'arrive...

Elle se mordit les lèvres, renifla avant de reprendre son souffle et se leva.

NOSTALGIE 80

Mais je suis seul dans l'univers
J'ai peur du ciel et de l'hiver
J'ai peur des fous et de la guerre
J'ai peur du temps qui passe, dis
Comment peut-on vivre aujourd'hui
Dans la fureur et dans le bruit
Je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdu

LES CHEVAUX VERTS DANS PEAU D'ANE

Belle et triste à mourir, une robe d'écaille noire à mi-cuisse scotchée sur le corps, des bas de soie opaque, de superbes mitaines de dentelles montant jusqu'aux coudes, suspendue sur des mi-plateforme-mi-talons (la propulsant douze centimètres plus haut et quatre années dans le futur), avec sa peau peinte à la chaux vive, ses cheveux en goudron liquide tranchés d'une raie à la blancheur spectrale et ses grands yeux de biches crayonnés - tout en dissimulant sous de la voile étincelante les lacérations sur sa chair - Dietrich ressemblait à un Saki roulé dans une feuille d'algue, deux baguettes chinoises rentrées vers l'intérieur en guise de jambes. Explosant d'une féminité capricieuse et rock n'roll, craquante comme une confiserie au glaçage de chocolat noir garnie d'épice et de coco sur une praline de piments rouges à l'amertume d'un yaourt avarié.

Un mix de son passé, présent et avenir, de sa vie.

Eléonore était impressionnée, conquise et effrayée. C'était Dietrich la patronne à présent. Comment pouvait-on dégager autant de lumière et d'opacité à la fois ? En faisant briller l'obscurité sur sa peau de crème fraîche inviolée.

La jeune femme quant à elle portait des bottines cloutées d'argent sur un pantalon de cuir, un pull marine serré sur son buste de statue aux légers seins de marbre, col roulé sur cou élancé, cheveux attaché, visage tendu et fin aussi grave et gracieux qu'une Audrey Hepburn. Dietrich demanda si elles pouvaient se donner du courage. La gamine avait vu le trouble, en savait les raisons et presque, semblait en jouer de sourires en forme de clin d'œil. Eléonore répondait par des petits rires de châteaux hantés, comme toujours prête à se retourner, persuadée qu'on courrait dans son dos un poignard à la main. Dieu que ces images de peau écorchées l'avaient ravagées, de l'intérieur de son ventre à la peau de son cœur, à ramollir ses tempes et givrer ses poumons, elle ne mit aucune restriction à l'idée d'un shoot de vodka avant d'y aller.

- T'inquiète, j'ai « l'habitude », lui balança l'adolescente en riant.

- Ouais, mais juste un alors !

La Zuborowska fut sorti du congélateur, versée dans des verres à shoot et lampée à la vitesse d'un missile tombant du ciel. Elle se retrouvèrent dans un Uber, excitées et paumées mais liées par les petites larmes dans leurs yeux, leurs doigts qui s'agrippaient, leurs sourire qui s'envoyaient de l'électricité. Eléonore entendait les bas de Dietrich crisser sur le cuir de la banquette et en avait des remous dans le cœur, c'était ça l'amour, alors ?

La jeune femme connaissait un endroit près des Champs Elysée, le U-Boot, une sorte de petit Las Vegas dans un drôle d'espace de 1000 mètres cubes à plusieurs niveaux et mezzanines, principalement rouge baiser, à lèvres, sang, fumeux et d'or et de soie vive, de spots virevoltant, arboré de tables de jeux, de longs comptoirs aux barres de cuivres illuminées, d'une moquette psychédélique, de pistes de dance improvisées, encagées ou sur des podium en plateau de pick-up, de belles tables garnies de nappes blanches et de lumière tamisée, l'ensemble écrasé de musique assourdissante. Même vide, l'endroit était fantastique, mais cette fois, la faune qui s'y consumait mêlait des confettis dans les yeux de Dietrich. Femmes magnifiques et maitresses, gueules d'acteurs, gosses top-modèles, garçons romantiques et classieux, business women encanaillées, papi en costard à mille boules, bandes d'ados sapés skate/trip-hop du seizième, rockeuses et rockers shootés et sa bande, rappeurs endiamantés et son crew, filles faciles et femmes fatales, mecs en manque et regards qui transpercent le ventre, prince de la coke ou de l'esclavage, trans, lesbienne et homos, plus belles et beaux, mystérieux et joueurs. Ici, le vernis claquait sur le portrait, empêchant de

deviner les traits et couleurs, l'âge ou le génie, la rage ou la peur d'être en vie. Un de ces endroits de joie où la douce hystérie de chaque âme scintille telle une longue lame, prête à s'entrechoquer et danser dans des étincelles de faim, des miroitements de vide aussi beaux et bleus que le spleen d'une femme à l'aube d'un nouvel amour.

L'eau était à point !

Dietrich prenait son bain, entourée de ses jouets favoris. Eléonore en lisait les émotions dans toutes les lignes de son corps ; sa protégée était heureuse, clair et net, on pouvait s'amuser. Au bar, elles prirent des boissons au goût de bonbons, énergisantes mais sans alcool, grignotèrent des cornichons géants puis se ruèrent sur le dance-floor. Deux copines, deux sœurs, durant la première heure. Elles dansèrent face à face les yeux fermés, impliquées et déchainées, du Jennifer Lopez, Lady Gaga, des mix de Bruno Mars et de Week-end, l'ambiance était de folie. À cause de ses grands yeux de Bambi au printemps, ou bien de ses cannes de mannequin sur son corps d'ado, l'espace se libérait pour Dietrich. Un cercle de respect, un autre d'admiration, puis d'envie, et de curiosité pour ceux qui ne pouvaient voir. Des ronds concentriques provoqués par ce caillou aux cheveux longs qui venait de plonger dans la mare. Son aura devint le coin VIP de la boîte. Des filles se frottaient contre elle, des mecs la sifflaient, des jeunes se roulaient à ses pieds, Eléonore se retrouva au bord du premier cercle, happée et rejetée comme les autres. La gamine avait cette façon de danser comme une flamme de bougie, les bras levés et entortillés, les jambes entrecroisées, ondulant de tout son être, des pointes des talons aux ongles manucurés. Même noyé dans la masse, il suffisait de lever les yeux pour voir ses mains pointées vers le plafond peint d'étoiles et de comètes. Cette bougie d'anniversaire vacillant sur ce gâteau d'âmes chauffées à blanc.

Eléonore devait reprendre son souffle, boire un peu d'alcool pour se dégriser. Elle voulut le dire à Dietrich mais celle-ci n'était plus avec elle. Elle dansait, riait avec les gens, communiquait de ses gestes mouvants, achetant de son halo, petit à petit, chaque parcelle de vie et d'espace dans ce lieu magique.

Au départ, deux jumelles, puis deux copines dont une un peu plus âgées, ensuite, une flic et une adolescente ; Eléonore ne voyait plus Dietrich et se leva d'un bond de son tabouret.

Une mère et sa fille.

Son cerveau se mit en mode panique, cela faisait dix minutes qu'elle tournait dans le club sans la trouver. Et d'un coup, ce fut une amante et son aimée, lorsque son cœur s'étiola comme un pare-brise en mille morceaux. Dietrich était au bout d'un des longs bars, un coin VIP grouillant de mecs à la chemise ouverte, aux traits burinés et aux tatouages sur les muscles, entourée d'une demi-douzaine de ces prédateurs. Ils la collaient, riaient avec elle. Sa main tenait une coupe de champagne. On la faisait boire ? Mais non, ce n'était pas la flic ou la mère, belle et bien l'amoureuse éconduite qui voyait les sourires et les regards passionnés de sa protégée se poser sur ces mecs aux mains baladeuses et au cerveau empli de foutre, les arroser de clin d'œil encourageants, une chatte qui se tortille, une poule mouillée de chaleur. Eléonore fonça, se fraya entre les corps bosselés de testostérone et d'envie, et attrapa sa protégée par la main, ne pouvant se retenir :

- Putain, mais qu'est-ce que tu... je t'ai cherché de partout !

D'un coup, le visage de la gamine s'assombrit, comme, à son tour prise de panique. Ses yeux forèrent ceux d'Eléonore, y faisant passer des excuses ainsi qu'une profonde empathie envers son inquiétude.

- Je suis désolée.

Elle pleurait presque. Elles se serrèrent dans les bras.

- C'est rien, c'est bon, je t'ai retrouvée.

Ignorant les mecs qui commençaient à jouer du torse et de la menace avec les rides, Dietrich emmena Eléonore par la main en se détachant du groupe.

- Viens avec moi, j'ai envie de pisser.

Un des gars, cinquante ans lifté et bronzé, lui attrapa le haut du bras.

- Hé cocotte, tu nous quittes ? Le barman doit amener une autre bouteille. Tu sais combien ça coute ?

Dietrich se détacha d'un coup d'épaule et le regarda comme une merde.

- Et ma petite chatte, coco, tu sais combien elle coute ?

Eléonore lui secoua le bras, plus choquée par l'allusion sexuelle que par le ton agressif de l'ado ;

- Hé ho !

Le gars voulait rétorquer « pour qui tu te prends pétasse ? » mais savait que la prochaine réplique le mettrait sous terre. Il acquiesça bon joueur, en lâchant : « tu reviens quand tu veux, cocotte ». La garce leur fit un clin d'œil. Sa copine, sœur, amante, mère et policière secoua la tête avec dégoût.

- Laissez tomber, compris ? Elle est mineure.

- T'es sa maman ? Parce que t'as droit au Champagne toi aussi, si tu veux.

- Je suis flic, pas un cul de conclusion d'une soirée en boîte.

En disant cela, elle regarda Dietrich, pour lui faire comprendre. L'ado soupira, comme agacée et insista :

- On y va ou quoi ?

- On y va, chérie !

En fendant la foule vers les toilettes, Eléonore tenta de lui faire un cours.

- Dietrich, ces types sont des prédateurs, tu dois faire gaffe.

La gamine continuait de souffler.

- Et on avait dit pas d'alcool.

- Je gère, je t'ai dit, tu t'inquiètes trop. C'est choux, mais ça va.

- On va pas tarder, en fait.

- Comme tu veux.

Elle lui garda la porte des toilettes, puis se dit qu'elle pouvait en profiter et lui lança ;

- Dietrich, je suis dans la cabine à côté, tu m'attends, hein ?

- Oki, t'inquiète je te dis.

Evidemment, lorsqu'elle eut fini, la petite n'était plus là. Eléonore vit rouge. Elle sortit des toilettes, percutée par la musique et le brouhaha. On approchait l'heure de pointe, la foule se cimentait, il fallait contourner des blocs, fendre avec les mains en prière ou faire la brasse pour passer. Elle cherchait les fins poignets au-dessus du dance-floor, commença à s'arracher des morceaux de lèvres et à les mâcher d'énervement et d'inquiétude puis, se décida à aller voir dehors. Il faisait un froid de clochard, rendant la nuit d'une pureté noire, la buée sortait comme le sang d'une blessure et on claquait des dents plus vite qu'une paire de castagnettes. Eléonore eut un haut le cœur, Dietrich riait à côté d'une grosse voiture de luxe, une Tesla aux ailes papillons ouvertes. Un homme d'une trentaine d'années, beau comme Delon chez Minville mais l'air balaféré de l'intérieur, tenait la gamine par la hanche, prêt à la balancer dans la bagnole. La gosse fumait, un joint ou quoi ? Eléonore fusa, écarlate, comme ces personnages d'Astérix prêt à exploser. La buée faisant office de fumée colérique.

- Dietrich, mais qu'est-ce que tu fous ?

- Eléonore ! Je te présente Mike, c'est ma copine Eléonore. Tu veux venir ? Mike va me faire essayer son vaisseau spatial.

Le beau Mike lui fit un sourire de vampire, Eléonore remarqua un type de l'autre côté de la voiture, l'air d'un violeur contrarié, deux écureuils inquiets à la place des yeux, il reniflait comme un accro à l'oxygène.

- Mais oui, fit Mike, venez, on vous emmène.

- Où ça ?, répliqua-t-elle, cinglante.

- Dans notre base spatiale, vingt-cinquième étage d'une tour à Grenelle.

Dietrich la regardait, faisant des oui admiratifs de la tête. Elle part en sucette, ma parole !, pensa Eléonore, passant de rouge à vert de l'intérieur. Un des types a deux kilos de coke

dans le nez et l'autre se trimballe la tête du pervers ultra fiché à la brigade des mineurs. Pourquoi un beau gosse friqué tenterait de rapter une gamine de quinze ans ?

- Elle est pas majeur alors vous oubliez, d'accord ? Et aussi, précision, je suis flic. Dietrich on y va.

Le faux Delon n'eut pas peur, il ne sembla pas déçu, il se contenta de dire à la gosse :

- T'as ma carte beauté ? On fait comme on a dit ?

Dietrich fit oui en se mordant la moitié de la lèvre inférieure, comme si elle bouffait ce con de la chatte !

Eléonore en fut si soufflée, qu'elle pensa « Cette fille est une source d'ennui, c'était une erreur de vouloir l'aider. » Mais Dietrich se tourna vers elle, la lèvre toujours croquée, cette fois d'un air fautif. Elle partit devant vers la boîte, collée par la grande ;

- Mais putain ! Je t'avais dit de m'attendre.

La gosse se tournait en marchant.

- Je suis désolée, je croyais le connaître, j'ai un pote du centre qui lui ressemble. Alors je l'ai abordé et puis c'est tout.

- Et ce con allait t'emmener chez lui, avec son pote et sa gueule de casier judiciaire.

Pourquoi faire, à ton avis ? Au vingt-cinquième étage d'une tour, pas facile de s'échapper.

- C'était pour de faux, t'imagines, on n'allait pas partir.

- Tu regardais juste l'intérieur de la caisse, c'est ça ?

- Y'avait rien à craindre je te dis.

- Je te dis, je te dis !

- Hein ?

- Rien ! On rentre, j'appelle un UBER, on va l'attendre à l'intérieur.

- Ok, no problem, chérie, on fait comme tu veux.

- Oui, c'est ça.

- Quoi ?

- Chérie !

- Oh.

Elles étaient collées au mur dans l'entrée, face au vestiaire qui ne désemplassait pas. La boîte était sur le point d'éclater. Si les gens pouvaient voler, mais non, ils se serraient les ventres contre les culs, les mains sur les cuisses et les hanches. Dietrich se retourna et attrapa son front entre ses doigts, appuyant de toutes ses forces comme pour le faire éclater. Tout en regardant son écran, Eléonore repéra les sanglots, elle rangea son portable et serra la petite par les épaules ;

- Hé, ça va ?

- Je suis fatiguée. J'en ai marre...

Ses derniers mots s'éteignirent, tout comme l'expression de vie, de jeunesse sur son visage, perdant de sa lumière et sa chaleur, une flamme d'allumette soufflée d'un mauvais coup de vent. Une alarme se mit en branle dans le corps d'Eléonore, elle connaissait cette expression et surtout, cette tonalité ; « j'en ai marre ».

- J'aurai pas dû gueuler, je m'excuse.

- Je suis trop nulle, c'est pour ça. Je vaudrais dalle.

- Arrête, personne n'a dit ça.

- Tu... Tu es déçue ?

Elle le dit en la regardant de tous ses yeux faméliques, persuadée de la réponse mais s'accrochant à un petit espoir. Eléonore vit qu'elle retenait sa respiration, attendant, se mourant.

- Mais non, arrête. C'est ma faute.

- J'aurai pas dû boire.

- Ah ça.

- T'es pas déçue, alors ?

Elle éclata en sanglot, mélange de joie, de perdition et de terreur, cela coula dans Eléonore comme de l'eau glacée. Elle visualisa les cicatrices, la chair ensanglantée, la lame

qui s'enfonce, rageuse, qui frappe. Elle se sentit obligée de la prendre et de la serrer dans ses bras comme si elle allait s'envoler ou plonger sous terre. Elle la serrait et fouillait ses cheveux des siens, frottait sa joue contre la sienne, mélangeait ses larmes.

- Je te jure que non, Dietrich, je te le jure.

- Tu... Tu...

- Oui, je... je suis là. Ne t'inquiète pas.

Eléonore leva les yeux au ciel, à ras-bord de larmes, de beauté, de cette émotion intense. Elle ne croyait en aucune religion, mais il y eut vraiment quelque chose de divin lorsqu'elle pensa ; « Mon Dieu, je l'aime cette idiote ! »

D'un coup, Eléonore eut l'impression d'avoir un cadre de fer entre ses bras. Dietrich venait de se tendre comme les filins d'un paquebot aspiré par la houle.

- T'as entendu ? Lâcha la petite, le visage foudroyant vers le vestiaire.

La jeune femme eut l'impression que Dietrich venait de reconnaître un vilain fantôme.

- Qui, quoi ? demanda-t-elle en regardant à son tour.

Deux grands blacks entouraient un petit très gras, sa tête rasée posée sur ses épaules comme un melon sur une commode, le torse uniformément rond dans son tee-shirt noir taille XXL, un ballon pour géants verts, des bras qui auraient fait les délices d'une famille tigre, il présentait un poing gros comme la bouille à toto à la fille du vestiaire, la retenant par la manche de son autre main afin de l'avoir à sa portée.

- Tu veux que je t'en colle une, c'est ça ?

La fille, déjà blonde typée russe cristalline, était sur le point de disparaître, tant elle palissait.

- Je vous jure monsieur, si vous avez pas ticket, je peux pas vous donner manteau.

Le gros s'amusa de sa peur en répétant ses mots :

- Je vous jure monsieur...

Eléonore eut soudain l'impression d'être collée à un téléphone en train de vibrer. Dietrich était prise de petits spasmes. Elle croisa son regard et y vit deux puits noirs où flottaient des corbeaux morts, ses narines frémissaient comme un animal qui sent approcher l'ennemi et doit choisir entre fuir, se terrer, ou attaquer. En deux secondes, l'adolescente se détacha, fendit le flot des noceurs et se retrouva face au grand mec sur le côté du plus petit. Le décolla du comptoir de son corps et s'immisça jusqu'à se coincer entre l'homme en colère et la blonde terrorisée. Ses grands yeux de biches étaient des oiseaux de proie, griffes ouvertes et acérées.

Elle lui cracha au visage :

- Ça t'amuse de frapper les gens, hein ?

- Mais d'où tu sors sale pute...

Sans prendre d'élan, mais d'un geste qui en avait vu d'autre, elle claqua une giflette retentissante sur son beignet côté gauche, ses doigts s'imprimant un instant dans la gélatine de sa joue, écrasant son oreille, fermant son œil et faisant presque rouler le melon sur la commode tant il bascula sur lui-même. Le gars fut si surpris qu'il poussa un cri de gosse en plein caprice, débordant de rage, de haine et de crasse crétinerie :

- Rhaaaaaaaaa ! Je vais te niquer ! Je vais te niquer !

Il frappa du droit mais Dietrich s'était laissée glissée vers le sol, profitant de l'espace offert par l'avancé du comptoir pour filer à quatre pattes sur la gauche et réapparaître toute droite en faisant un doigt d'honneur aux trois hommes.

- Je t'encule gros porc.

Deux grandes et très belles filles accompagnaient le groupe, elles fixaient Dietrich comme si c'était Cléopâtre en personne en train de faire la leçon à César, un gros « Ouah » sur le visage. Le gros le vit et les menaça :

- Ça vous amuse ? Ça vous amuse ?

L'adolescente était dégoutée ;

- T'es qu'une grosse merde !

Cette fois, il rua sur elle. Eléonore eut juste le temps d'attraper sa copine et de la tirer à elle en l'engueulant d'une voix stridente :

- Mais t'es complètement folle ?

Avec toutes les patrouilles et les interpellations de nuit, elle avait appris à reconnaître les vrais connards des autres. Les psychopathes des grandes gueules. Les videurs venaient d'apparaître, ils virent le furieux se jeter sur Eléonore, qui protégeait de son dos Dietrich, et l'écraser au sol de toute sa masse. Au lieu de rebondir, son gros corps de ballon s'affaissa, comme deux grosses palmes de chaque côté des deux filles. La foule poussa des cris, se mit à courir, prendre des photos, filmer, les gros bras attrapèrent le débile avant qu'il n'abatte ses poings, Eléonore remit Dietrich debout et elles se fondirent dans la masse en direction de l'intérieur. En levant les yeux, elle put voir les videurs emmener la bête fauve vers la sortie. Il hurlait en postillonnant ; « Je vais te chopper connasse ! Je te jure que je vais te niquer salope ! »

Essoufflée, elle se posa au premier bar venu et regarda Dietrich, inquiète.

- Ça va, t'as rien ?

La gamine souriait des lames de rasoir, ses yeux pétillants de haine. Elle avait l'air ailleurs, autre, oui, c'était cela, pensa soudain Eléonore, Dietrich est plusieurs ! Il y a celle qu'on aime et celle qu'on déteste. Qu'on admire et qu'on fuit, mais elle savait que ce n'était pas si simple. Lorsqu'on aime quelqu'un, on prend le package, toutes les humeurs, les bonnes comme les mauvaises, sinon, ce n'est pas du jeu. Car, pour être honnête, si la personne est tellement magnétique, possédante, si douce et tendre, fondante et collante, c'est en contrepartie de ses carnages, dérapages, sauvageries et folies furieuses ; l'un n'existerait pas sans l'autre. Le caramel ne serait pas succulent sans avoir été une matière brûlée et fondue capable de ronger la peau comme un acide. Cette fille, se disait Eléonore, c'est un embarras psychologique, tu te la prends dans le cerveau, les bras et la poitrine, tout le fatras, son passé, ses émotions, sa chair à vif, un amoncellement tout mélangé qui ne cesse de s'écrouler et de se masquer, de grimper, une boîte sur une autre, et de te remplir la tête, de te gonfler le cœur à l'hélium jusqu'à l'éclatement.

Puis, à nouveau, le masque de l'ado tomba, remplacé par un autre, foutrement inquiet envers son amie.

- J'ai fait une connerie ?

- Quoi ? Oui merde ! T'as fait une connerie, t'aurais pu te faire tuer.

Dietrich avait la mine de celle qui raconte un rêve tout juste achevé ;

- Il voulait la frapper. J'aime pas, j'aime pas ces mecs-là !

Elle l'avait dit en frissonnant de dégoût. Les mots défilèrent dans la tête d'Eléonore « Cicatrices, tailladages, petit frère battu. » elle fit oui de la tête en serrant les mains de l'ado dans les siennes.

- C'est pas grave.

Puis, un grand sourire sur les lèvres :

- Putain, tu m'en auras fait voir ce soir. Allez, on va boire un coup, je t'autorise une toute dernière vodka, mais tu me jures...

- Je te jure, chérie, je te jure.

- Chérie, tu parles !

Elles s'esclaffèrent de rire. Eléonore pensa, encore glacée d'embarras et de terreur ; « mais quel histoire cette gamine ! »

Un des videurs vint les rejoindre, s'adressant à la grande :

- Bonsoir, je voulais vous dire d'attendre un peu avant de sortir. Le type et ses copains, ils sont toujours dehors à vous guetter.

- Vous n'avez pas une sortie de secours, ou par derrière ?

- Si, mais mon pote à l'entrée m'a dit qu'un des gars avait fait le tour pour vous coincer.

On n'est pas trop pour, mais on peut appeler les flics si vous voulez.

- C'est gentil, je le ferai si y'a besoin, merci.

- Ok, sinon, on peut vous accompagner jusqu'à votre voiture.

Eléonore pensa comme lui, qu'après ça, ils pourraient les suivre.

- Merci, on va boire un verre et décider.

- Ok, je retourne jeter un œil sur eux. Encore une chose, j'ai pas vu le truc, enfin, je sais pas ce qu'il s'est passé, mais ce type, le Lourd il s'appelle, il produit du Rapp, il est dangereux. Vraiment dangereux.

- On va peut-être s'excuser, alors ? fit Dietrich, provocatrice.

Le gars la regarda à la fois amusé et « respect ». Il lui fit le signe des rockeurs avec les doigts. Eléonore avait l'impression que tout le monde connaissait Dietrich ici, mais savait que c'était l'effet de son aura qui marquait comme un tampon d'encre sur l'intérieur du poignet. Elle commanda les vodka, Dietrich resserra ses épaules en faisant la moue :

- Je nous ai mises dans la merde, je suis désolée.

- Laisse tomber.

- Non, mais, ça a l'air chaud, quand même. Il est sérieux le type à nous attendre ? Pour une gifle ?

Cela fit se marrer la grande, quel numéro cette gosse !

- Je vais appeler un ami, dit-elle, faisant un clin d'œil mais ultra-emmerdée de l'intérieur. Elle n'aimait pas demander des services aux gens qu'elle aimait.

Deux heures de la nuit, enfoncé dans son canapé Yanis écoutait un polar en jouant à Assassin Creed sur sa Play. Son esprit se dédoublait ; d'un côté jouer des doigts afin d'éviter les flèches et balancer des coups de sabre dans un monde de palais et de guerre, de l'autre, suivre les aventures d'un flic entouré d'autres flics corrompus et brutaux. Ce n'était pas tout, il dodelinait de la tête au son d'un morceau de Massive Attack que ses lèvres fredonnaient mais qu'il n'entendait pas. Le flic dans le livre venait de tomber sur un gars portant un masque pare-balle qui venait d'éborgner la femme du héros, dans le même temps, son guerrier était en train de trucidier deux sicaires Turcs et Yanis songea qu'il avait envie d'une clope. Il tendit la main sur sa droite et sentit son téléphone vibrer contre lui. Il envoya un carreau d'arbalète, ses yeux pivotèrent pour voir apparaître le nom d'Eléonore. Il arracha son casque, lâcha sa manette et colla l'appareil à son oreille.

- Elé, ça va ?

- Yanis, t'es de garde ?

- Non, ça va, je suis chez moi.

- Merde, désolé. Je te réveille ?

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Son esprit à deux cent à l'heure entendait le brouhaha, les cris et la musique derrière la voix de son amie. Il pensa même reconnaître l'endroit mais, en tous cas, avait saisi, au vu des circonstances, qu'il se passait quelque chose qui dépassait le simple besoin de discuter.

- Je... On est au U-Boot, près des Champs, tu pourrais venir nous chercher ?

Il passa une vitesse dans son cerveau, deux cent-cinquante à l'heure, le U-Boot, évidemment, la musique était reconnaissable entre toutes, sans compter la présence de presque mille personnes qui formaient ce bourdonnement particulier. Première info. Deuxième info, elle avait dit « On », qui « On » ? Eléonore avait un petit ami ? Son cœur s'écrasa comme une grappe dans un pressoir, il n'avait pourtant jamais manifesté de sentiment amoureux, pourquoi cette désolation ? La réminiscence du vaincu, sans doute. Troisième info conséquente de la demande de venir et des deux premières ; U-Boot, présence éventuelle d'un mec, cela sentait les embrouilles. Son éducation et le respect pour son amie lui interdisait la question mais il biaisa :

- T'es avec Monique ?

Un peu honteux quand même du stratagème.

- Non, je... Je suis avec Dietrich, tu te souviens ?

Eléonore vit que la petite l'observait et écoutait. Dietrich s'aperçut qu'Eléonore avait l'air ennuyé et tourna la tête vers le bar alors que la grande faisait de même de l'autre côté, chacune faisant semblant de ne plus voir ou écouter l'autre.

- Il y a deux ans, le petit garçon au bras cassé, c'était... c'est sa sœur. Je suis allé la voir, prendre des nouvelles, c'est une idée à Monique. Et puis... enfin, on s'est retrouvé là. Je t'expliquerai mais il y a des types dehors, ils nous attendent.

- Ils vous attendent ?

- Dietrich s'est dispu... elle a frappé un des gars et ils sont furax.

Sur son canapé, Yanis fit des yeux ronds, une sorte de sourire amusé aux lèvres. C'était quoi cette fille qui frappait des gars en boîte ? Il se souvenait avoir vu une gamine de pas treize piges, cette nuit de mort et de douleur. Cela effaça le sourire et mit en place dans son cerveau tout un circuit de compréhension, de respect et déjà, sans même la connaître, de protection et de soutien. Il avait l'habitude des boîtes, il avait l'habitude du U-Boot, de ses bagarres, des filles hystériques qui s'écharpaient pour un mec ou une dose, ou pour s'enfoncer un peu plus dans la douleur. Dietrich n'était pas une hystérique, le mec en question, nécessairement, devait être un enculé qui méritait sa race. Yanis était déjà debout, cherchant du regard son portefeuille, son manteau et ses pompes.

- Eléonore, écoute moi bien, tu vas aller au bar au fond à droite par rapport à l'entrée, il a des néons oranges au-dessus des bouteilles. Là, tu vas voir un blond du côté de la caisse, c'est un ami. Jimmy, demande-le de ma part et explique-lui que t'as besoin de protection. Dis-lui aussi que j'arrive. En attendant, tu peux boire un coup et ne t'inquiète plus, ça va aller.

- Tu connais le U-Boot ?

Eléonore tremblait à l'idée d'avoir pu y croiser son ami de la nuit. Yanis avait saisi le trouble. Mince, c'est vrai qu'il y avait cette histoire entre eux qu'il voulait reculer, éloigner, ignorer en vérité.

- Oui, je file des coups de mains pour la déco ou des réparations, mais j'ai pas trop eu l'occasion d'y aller faire la fête. C'est sympa ?

« Tu parles, prends-moi pour une cruche, songea Eléonore. »

- Faudra qu'on discute Yanis.

Merde !, rugit-il en pensée.

- Bougez-pas, je suis là dans... il regarda sa montre : quinze minutes.

Il raccrocha et se connecta sur son compte Uber ; la bagnole allait se pointer dans trois minutes. Le temps de se chausser et de succomber une fois de plus.

Dès qu'il sortit de la BMW, Yanis passa les lieux au scanner. Rambo en binôme devant la porte en forme de cachot, file de talons et de paillettes, de mecs éméchés jouant les communicants pour pouvoir entrer. Dans le périphérique ; des petits groupes de fumeurs, des couples pressés par l'envie et, plus loin sur la gauche, deux grands black collés à une Bentley nacrée, leurs yeux rivés sur le club. Il marcha vers l'entrée, tapa son poing sur celui du videur de droite.

- Salut Mouss.

- Yanis, t'es de sortie ?

Il fit un signe du nez vers la Bentley.

- Ce sont eux les gars qui ont des histoires avec des filles ?

- Tu veux parler de la bagarre tout à l'heure ? Ouais, ils ont pas l'air de lâcher l'affaire.

- Ils sont tous là ?

- Non, un troisième a fait le tour pour guetter la sortie derrière.

- Merci Mouss, je te file mon numéro, appelle-moi si t'en vois un bouger vers l'arrière, je vais m'occuper d'exfiltrer les filles.

Le grand se marra ;

- C'est tes copines ?

- Ma petite famille.

- Ok, je les lâche pas des yeux ces boloss. Sans ça fais gaffe, celui qu'est derrière c'est du genre champion mi-lourd. Racé et pas un poil de gras.

- Merci du conseil.

Mouss lui ouvrit la porte. Yanis s'enfonça dans le couloir, se faufila entre les tables, traversa des groupes comme on rampe dans le sable, la musique bastonnait derrière ses pupilles, il se sentait recouvert d'or et de rayon gamma, un sourire de plaisir au coin des lèvres. Le produit faisait du ménage dans ses méninges, un vrai Monsieur Propre, son esprit rutilait autant qu'une paire de canines à Hollywood, il en aurait siffloté sur les basses et les flow qui choquaient les âmes des clubbeurs comme une paire de dés dans un cornet. Il repéra Eléonore au bout du bar, la gamine à ses côtés, sentit une pointe percer son ventricule gauche en voyant le maquillage défait sous ses yeux mais se rendit vite compte qu'à l'intérieur, entre les longs cils charbonnés, le regard était à la fête foraine.

On aurait dit une de ces gosses qui font la queue pour l'attraction de l'année à Disneyland. Excitée et joyeuse à l'idée de ce qu'elle allait vivre. De fait, elle le repéra et le gratifia d'un sourire de joueuse qui accueille un nouveau partenaire à la table. Yanis n'eut pas le temps de s'en méfier. Ses émotions se mirent au diapason de celles d'Eléonore quand il fut près d'elle.

- Yanis, putain, merci.

- Ça va ? Vous n'avez pas l'air trop inquiètes ?

Eléonore sembla surprise. C'était vrai ça, pourquoi était-elle si décontractée ? Le fait de profiter de ces instants de calme, d'attente, de moments à partager avec Dietrich, sachant que papa arrivait et qu'il allait prendre le relais, lui permettre de souffler un peu ?

On dirait deux shootées, les jugea Yanis un peu perplexe.

- Heu non, ça va ! On savait que tu arrivais. Je te présente Dietrich.

L'adolescente lui fit son sourire sensation bain chaud, sans lâcher, dans son regard, sa petite musette pleine d'amusement. Lui, s'abstenait de se souvenir de la nuit caniculaire et douloureuse. Il avait eu peur qu'elle le reconnaisse et, ainsi, devoir partager encore de ce moment pourri. Mais comment aurait-elle pu ? Cette nuit-là, sur la nacelle, il portait son casque et tout le déguisement Ville de Paris.

- Enchanté, moi c'est Yanis.

- T'es son mec ?

- Très drôle. Tu devrais te passer un truc sur le visage parce que là, c'est Siouxié sans les Banshees.

- Siou qui ?

Perchée comme elle l'était sur son tabouret, il remarqua la robe à ras le pompon, moulante comme un papier de Carambar et les chaussures de Drag-queens, mi-plateforme-mi talons de 12 qui pendouillaient comme de grosses breloques au bout des fines cannes aux collants noirs, détailla ensuite Eléonore, sexy en diable avec ses seins qui pointaient, ses jambes en cuir de rockeuse, son visage élané et ses lèvres peintes de purée de tomates, se racla la gorge et râla dans son oreille ;

- Dis-moi, elle n'est pas un peu sapée, heu...

- Sapée quoi ? T'es pas ce genre de mec, quand même ? Arrête, elle a quinze ans.

Puis à Dietrich :

- Dietrich, descends un peu ta robe, bientôt on te voit l'utérus.

La gamine l'étira de ses bras tendus, se tortillant.

- Zut, c'est ces putains de tabourets.

Gêné et un peu vexé, Yanis leva les yeux au ciel avant de revenir aux choses sérieuses :

- Allez chercher vos affaires, on va bouger. Je reviens.

Son amie se leva, un sourire narquois planté aux coins des lèvres. Yanis était contrarié, Eléonore avait vu sa gueule de mort de faim lorsqu'il l'avait détaillée et puis, cette ado l'énervait, l'intriguait. Et son rapport avec Elé ? Inutile de chercher trop loin, elle avait le sang du clan, à sa façon, mais avait-elle envie d'en faire partie ? Ou, surtout, en avait-elle besoin ?

Tout en rejoignant Jimmy qui l'avait détronché, il sentait les yeux de la gamine lui grignoter les épaules.

- Salut Jimmy, merci d'avoir veillé sur elles.
- Pas de quoi bonhomme, on te voyait plus.
- On manque d'effectifs à la brigade.
- Combien vous y êtes, déjà, dans cette brigade ?
- Jim, on en a déjà discuté, laisse tomber. J'aurai pas d'autre job si je perds celui-là.
- T'aime la nuit, je te prendrai chez moi. Et qui te dit que tu tomberas ? Je suis sûr que même les gradés aiment la belle blanche.
- De toutes façons, t'as bien remarqué que j'émargeai plus chez toi ? T'es trop cher.
- Et je fais des crédits, à long terme.
Yanis pris un air faussement offusqué ;
- Et moi, je t'ai donné les meilleurs cours de surf du monde.
- Tu parles, tu t'es payé des vacances à mes frais dans ma villa à Biarritz.
- J'ai fait tous les barbeuques.
- Mais t'as pas voulu venir à Avoriaz.
- J'aime pas la neige.
- Toi ?
Ils éclatèrent de rire.
Jimmy rajouta ;
- T'es trop con.
- Tu connais les gars qui emmerdent mes copines ?
- Le Lourd de Saint Ouen, il vendait des maillots de foot de Thaïlande avant de se lancer dans le Rapp. En vrai, t'as compris qu'il dealait de la dure et des putes. Il a trois ans de bizz et sait pas se tenir. C'est une merde mais qui rapporte du fric à la boîte.
- Je te l'abimerais pas.
- Fais ce que tu veux, je m'en fous de ce connard.
- C'est quoi le nom de la rue derrière ?
- Rue du Postillon.
Yanis sortit son portable et commanda un Uber. Puis désigna du menton le dessous de la caisse enregistreuse.
- T'aurais quoi à me prêter ? Mouss m'a dit que le type dehors était du genre tueur à mains nues.
Jimmy posa sa main sur son aine où se planquait un automatique plat.
- Tu veux que je t'accompagne ?
- Non, je tiens pas à mouiller ta boîte.
Le blond se pencha et tira un grand tiroir en bois. Une matraque s'entrechoqua avec un buzzer, il y avait aussi un couteau, une barre de fer, une bombe lacrymogène et quelques poings américains de différentes dangersités.
En cas de vent, la lacrymo ne servait à rien, quant au buzzer, même s'il envoyait des décharges de mille volts, on pouvait s'électrocuter en se faisant serrer par son adversaire, ou lui-même n'avait qu'à se reculer afin de ne plus subir de décharge. De plus, Yanis imagina que le mec allait être en planque assez loin de la sortie. Il opta pour la barre de fer de quarante centimètres et la glissa dans son blouson en la coinçant dans sa ceinture.
- Tu la mettras sur ma note.
- Avec le reste. Tu bois un coup ?
- Je suis crevé, je dois ramener les petites à leur mère.
Ils se claquèrent la paume.
- Quand tu veux mec.
- Merci Jimmy.
Eléonore revenait avec les manteaux.
- Vous êtes prêtes ? Couvrez-vous, parce que ça caille dehors.
- Oui papa, le railla la petite.
- T'es une rigolote toi.
- Je t'aime bien, tu sais ?

Amusée, Eléonore échangea un sourire avec son ami, l'air de dire, « tu vois comment elle est ? » Il le lui rendit, bien tartiné de doute, quand même.

Il les emmena vers la sortie de secours où se tenait un employé du U-Boot. Ils se saluèrent et le type ouvrit la porte, la poussant de son dos. Yanis briefa les filles :

- On va sortir. S'il y a la voiture, vous y allez direct, sinon, vous restez derrière moi, compris ?

Dietrich fit semblant de frémir.

- Tu vas faire quoi ? Nous protéger ?

- Contente-toi de rester derrière. Si ça tourne mal, vous retournez dedans.

- T'inquiète, on sait se battre avec Elé.

- Je n'en doute pas.

Cette idiote était toute excitée.

Il avança dehors et repéra le type sur le trottoir en face, trapu dans sa veste de costard, des épaules remplies de trucs élastiques et puissants. Coup de bol, le Uber était sur leur gauche, la fumée de son pot d'échappement dessinait des nuages dans la nuit froide. Yanis poussa les filles d'une main tout en mettant l'autre dans son blouson.

- Allez-y les filles, grimpez, je vous rejoins.

Le gars traversait la rue, fonçant droit sur lui.

- Hé, bougez-pas !

Yanis sortit la barre de fer, Dietrich le vit, faisant de grands yeux voraces, elle hurla ;

- Vas-y Yanis, défonce ce tarba !

Il en eut des frissons dans les bras, merde !, elle lui avait foutu la trouille. Sans compter une drôle de pression. Ressaisis-toi, laisse faire le produit dans ton sang. L'homme s'arrêta à deux pas et présenta ses poings en mode combat.

- Vas-y, attaque mec, attaque !

Il sautillait sur place, Yanis pensa qu'il devait être rapide, mais habitué à esquiver des coups de gants, cela se voyait à sa façon de balancer sa tête de droite et de gauche, typique de la Boxe Anglaise. Il fit mine de lever la barre en s'approchant très vite et se ramassa vers le bas pour frapper de toutes ses forces dans le genou gauche. La rotule craqua comme du bois sec et le boxeur poussa un aboyement, le souffle coupé, qui se prolongea en râle d'agonie et en pleurnicheries. Il se retrouva à hoqueter et ramper sur le goudron glacé, la moitié de jambe gauche braquée vers l'extérieur d'une façon aucunement naturelle. Yanis le voyait agripper le bitume en serrant les dents, comme s'il allait pouvoir se relever et remonter le temps et, alors, ne jamais traverser cette rue maudite.

Il en eut mal, et lâcha la barre qui fit rebondir ses trois kilos d'acier sur le bord du trottoir.

Le type avait l'air de reprendre des couleurs, faisant des efforts surhumains pour contrôler son souffle. Yanis lui lança :

- Désolé mec, tu... Tu veux que j'appelle les secours ?

Le gars fut si surpris que, l'espace d'une seconde, il en oublia sa douleur. Ses yeux veinés de rouge se froissèrent de perplexité. Faisant crisser ses dents entre ses lèvres ouvertes, il réussit à faire non de la tête, montrant son portable comprimé à se péter dans sa main droite. Il avait l'air de penser « Mais d'où il sort ce con ? »

Yanis rejoignit la voiture et monta derrière. Dietrich avait ses genoux sur la banquette, la tête rivée sur le pare-brise arrière à se gaver du spectacle du pauvre mec se tortillant dans le noir du macadam. La femme au volant la surveillait du rétroviseur sans donner l'impression de s'émouvoir. Yanis la réprimanda ;

- Mets-toi droite, on va rouler.

La voiture s'éloigna.

- Wesh, comment tu l'as marave !

- C'était lui ou moi.

- T'es mon héros.

Elle se retourna prestement, faisant crisser ses fines jambes gainées sur le cuir et lui offrant un sourire d'impératrice comblée de territoires conquis. Eléonore, pour sa part, avait l'air soucieuse et Yanis en connaissait la raison. Les deux n'aimaient pas la violence. Il se sentait un peu peiné et étrangement fier. Drôlement touché, en tous cas, par la remarque de la petite. La voiture roulait dans les rues vides peinte de la lumière des lampadaires avec toutes ces devantures fermées, ces volets clos, toutes ces vies gisantes. Au moment de les quitter, au pied de son immeuble, Dietrich demanda s'ils allaient se revoir. Eléonore répondit à sa place « Demain soir », avec un clin d'œil. Yanis, bien que surpris, en éprouva une petite joie mêlée de ce doute, de cette peur qui ne concernait que lui. Eléonore le vit, elle avait l'habitude et lui lança ;

- Encore merci.
- De rien, à demain alors ?
- Oui.

Elles repartirent, cimentées l'une contre l'autre, heureuses d'être au calme, jusqu'à la maison.

Elles se changèrent dans une semi-obscurité. Dietrich sortit de son sac un vieux pyjama à motifs de chatons, Eléonore lui proposa un lait chaud, la colla au lit avec des BD et la jeune femme fuma une cigarette dans la cuisine, buvant de la vodka sans savoir pourquoi. Le lait chaud avalé, le verre de vodka rincée, les deux allèrent se brosser les dents avant de filer se serrer sous la couette.

Lumière éteinte. Bâillements et voix souriantes :

- Bonne nuit chérie.
- Bonne nuit ma chérie.

LE CHATEAU QUI BRILLAIT

Eléonore mit quelques secondes pour s'endormir, auxquels succédèrent de profondes heures d'évanouissement de l'être. Abrutie d'alcool et de stress, son corps flanchait. Elle ronflait, bavait, sursautait telle un petit jouet qui se remonte à clé, lourde de fatigue, elle était loin, loin, loin.

Dietrich resta les yeux en mode pleins phares sur le grand lustre étoilé, elle entendit les ronflements de la grande et se mit à rire nerveusement. Lorsqu'elle pressait ses paupières, des larmes en coulaient. Les dents si serrées parfois qu'elle en tremblait. Elle colla ses bras sur son torse en mode camisole et se roula dans le drap, tournant le dos à son amie qu'elle savait loin, loin, loin. Elle eut des spasmes, se força à tout lâcher, ouvrit la bouche, ferma les yeux comme on attend une surprise et commença à compter les ronflements de sa sœur de couche.

Les muscles mollirent, elle aussi sursauta, si morte, si crevée de combattre, qu'elle glissa soudain dans son trou noir. Au début il n'y eut rien que l'apaisante obscurité, le merveilleux silence, elle plongeait dans les abysses. Vers le pays des monstres et de l'oubli. Dietrich déconnecta, le corps d'une poupée molle, les yeux retournés sous ses paupières.

On aurait jeté un seau d'eau glacée sur la poitrine nue d'Eléonore, elle se serait éveillée de la même façon.

Pétrifiée de terreur !

Dietrich aux yeux écrasés d'un front plissé de tous ses muscles, dont le corps mort semblait relié à une prise électrique, le masque d'une brûlée vive sur le visage, poussait des hurlements de chiens des rues, de goule blessée, de truie forcée vers le pistolet d'abattage. Des cris au tranchant de miroirs éclatés, au grinçant d'une craie qui se brise sur le tableau noir, la bouche semblable à une sortie d'égout d'une obscurité nauséuse tapissée de vampires décharnés, vomissant un flot putride et épais, visqueux et vivant, grouillant, flippant, assourdissant !

Des lèvres d'entre lesquelles se déversaient un goudron torride et fumeux recouvrant chaque parcelle du corps d'Eléonore, chaque entaille de mur, fissure de plafond, reflet de parquet. Un hurlement dément, méchant comme un boxeur trompé qui a éclusé huit shots, comme un poing serré dans la face, un doigt déplié dans l'œil, des becs de vautours dans le foie, un front haineux cognant le nez, brisé, éclaté, tapissé de sang. Un cri à arracher ses dents !

Un cri où ils étaient cent, un cri qui te serrait le ventre, un cri de paire de gifles pas volées, un cri de couilles écrabouillées, un cri violent, un cri de fille épouvantée, un cri d'enfant !

C'était le cri de la nuit, d'une agonie, le cri de toute une courte vie, un cri de Chine, le cri d'une poulie de guillotine.

Eléonore voulait fuir, grimper aux murs, elle se boucha les oreilles. Sa mâchoire claquait comme des pièges à loups. Les yeux sortis du crâne, elle se jeta sur Dietrich et la secoua. L'adolescente bringuebalait telle une agonisante, le gouffre de sa bouche continuant de mitrailler les oreilles et de poignarder le cœur de la grande. Elle la gifla, si fort qu'on aurait pu en faire un film ou une chanson de Marilyn Manson, lui tira les cheveux, l'attrapa par les oreilles et tenta de les lui arracher. Eléonore était possédée de peur et de folie, ses deux mains se plaquèrent sur la gueule grande ouverte. Posée l'une sur l'autre, elle pesa de tout son corps frémissant, lui boucha le nez, essaya de la tuer. De l'achever.

Dietrich continuait d'hurler entre les doigts, elle s'essouffait, manquait d'air, suffoquait, Eléonore leva les mains en panique « Que fais-tu, folle ! ». Elle se plaqua dos au mur, attrapa l'oreiller pour s'y étouffer quand, d'un coup, le cri cessa.

Une chape de silence s'abattit sur la chambre.

Dietrich dormait, à plat sur le dos, knock-out sur le ring, les yeux cadennassés, un bras jeté au dessus de ses cheveux tempétueux, bouche entrouverte d'épuisement, le sommeil légèrement agité. Des tics de chat un soir de fête des puces.

Eléonore trembla durant de longues minutes, ses dents faisaient des claquettes ; on aurait dit Gene Kelly sous la pluie, ses doigts s'entremêlaient, elle cherchait sur le visage apaisé de Dietrich la Bête inhumaine qui l'avait possédée. Elle se leva, titubant sur le lit, marcha par-dessus la petite et descendit au salon. Elle avait l'esprit en loque, la peau à vif, les yeux brûlants, la gorge sèche, le cœur enflé d'avoir trop cogné. L'appartement était glacé, l'obscurité habitée, les poils rugueux de la Bête la frôlaient. Elle se précipita dans la salle de bain, tomba à genoux devant la cuvette et balança l'intérieur de son estomac dans l'eau bleutée. Des larmes fusaient en même temps, ses mains tentaient d'arracher les bords d'email froid.

Son corps livide se redressa, elle avait besoin de chaleur, d'un son qu'on aime. Elle se dénuda et se glissa sous la douche. D'abord fraîche mais sa peau était du zinc dont on fait les toits de Paris puis la chaleur l'amollit. Elle baissa la puissance du débit, se décala du jet pour verser du shampoing sur ses cheveux et frotta avec douceur. Le bruit de l'eau qui s'écoule, la vapeur qui l'enveloppait, la brûlure qui couvrait les poils de ses bras et le lent crissement de

ses doigts dans la masse poisseuse de ses cheveux la calmèrent. Un moment, elle cessa son shampoing et baissa les yeux sur son corps nu, rougi d'humidité bouillante, cherchant les bleus, les coupures, les hématomes qui la faisaient gémir. Il n'y avait rien. Rien d'autres que les échos de sa peur.

Elle régla la température de la douche et se laissa enrober d'eau chaude. Sa chevelure se plaqua, le jet foudroyait le nid de ses racines sur la peau tendue de son crâne, puis le liquide serpentait le long de ses épaules, sur ses bras, sa poitrine, sa bouche, roulait sur ses yeux fermés. Tout doucement, elle revint des enfers et pleura de soulagement.

Mon Dieu Dietrich, qu'as-tu vécu ?

ROMANZO SINISTRO

Quel âge avait-elle vraiment ? Treize ans dans son pyjama trop grand, dix-sept moulée dans une robe de latex noire, cinq, dans les entrailles de la nuit ?

Elle s'était rendormie comme dans un tombeau, trois ou quatre heures, avant d'entendre la musique de dessins animés. Eléonore avait levé une paupière puis la tête en direction du bruit. De derrière les stores de la cuisine, le béton humide de l'aube gonflait l'appartement d'une lumière fragile. Dietrich était posée sur le canapé dans la pièce du bas, face à la télévision, les yeux encore raturés de sommeil. Elle remarqua le remous dans les vagues de couette et répondit au visage de la grande par un grand sourire baillé. Eléonore était heureuse de la voir ainsi, comme reposée et indifférente. Avait-elle rêvée les cris ?

Quelle heure était-il ? Elle s'en foutait, il restait deux journées de repos avant qu'Eléonore ne reprenne son service au commissariat du XIV^{ém}. Elle traversa le lit à quatre pattes et s'assit sur son bord, avant de descendre jusqu'à la cuisine ouverte. Elle fit remonter les stores vénitiens en regardant les toits comme on regarde le large à l'avant d'un paquebot ; toujours le même horizon, le même ciel de cire grise.

- Tartine de Nutella ?
 - J'arrive.
 - Bouge-pas, je gère.
 - N'importe quoi.
- Elle alluma la machine à café.

Quelques minutes plus tard, elles étaient toutes deux au fond du canapé les yeux hypnotisés par les aventures d'une super-héroïne en costume de coccinelle. Un dessin animé français qui se passait à Paris. Elle se bagarrait avec des papillons dorés sur la Tour Eiffel.

- J'ai envie d'y aller, lâcha Dietrich.
- Sur la Tour ?
- Oui, au dernier étage, tout en haut.
- Super idée, je t'y emmène ce matin. Dis, tu me donneras le numéro de... du couple qui s'occupe de toi.

Ses yeux ne quittèrent pas l'écran mais la voix de Dietrich devint fraîche.

- Tu veux leur demander quoi ?

Eléonore laissa passer le frisson sur sa peau. Comment avait-elle devinée ? Evidemment qu'elle voulait leur demander pour les cris, pour le traumatisme, pour le passif, pour les nuits

en enfer. Ils avaient nécessairement des réponses, des choses à dire, à échanger. Eléonore voulait se décharger, partager, enlever cette mélasse sur son âme.

Elle se pencha légèrement pour essayer de capter le regard de la petite et eut à nouveau ce sentiment de danger éminent en voyant la rigidité sur ses traits. Puis le visage de l'adolescente s'amollit soudainement, Dietrich ouvrit grands ses yeux, comme pour s'excuser, elle dit :

- Tu sais, ils ont droit à leur weekend, eux aussi.

- Bien-sûr, mais... tu me le donneras ?

- Pas de problèmes. C'est quoi ton tel ?

Eléonore le lui énuméra, Dietrich pianota sur le sien puis il y eut un petit « *ting* » qui résonna. On aurait le Gong d'un début de combat, mais pas de boxeurs ; de chiens, de loups, de serpents ou de coqs. La jeune femme fit un clin d'œil à Dietrich ;

- Merci.

Avant de s'éloigner en composant le numéro. Elle tomba sur le répondeur, « Nous ne sommes pas là pour le moment... » Elle laissa un message, demandant de la rappeler et entendit dans son dos ;

- Ils sont partis, ils m'ont envoyé un SMS, je te le passe.

Eléonore frémit en se redressant, il y eut un autre petit « *ting* », un autre Gong. Elle dévora le message des yeux.

« Dietrich ma chérie, les parents de Jean Marc sont tombés malades. Ils sont très vieux tu sais. Nous devons nous rendre à Montpellier pour nous en occuper. Tu auras sans doute du mal à nous joindre, j'espère qu'on se reverra bientôt. On t'embrasse fort. » Eléonore était estomaquée, elle marcha jusqu'à la cuisine, les yeux rivés sur son écran et se laissa tomber sur une chaise. Elle alluma la hotte aspirante puis une cigarette et recomposa le numéro.

Messagerie.

Elle lança ;

- Dietrich, je comprends pas, qu'est-ce que ça veut dire ?

- Chais pas.

- Mais, tu as eu d'autres messages ? Ils reviennent demain, c'est ça ?

- Je crois pas.

- Mais...

Elle commença à envoyer des SMS « Vous revenez demain ? » C'est Eléonore, la policière, répondez-moi, par pitié. »

Elle releva la tête de son portable :

- Mais, s'ils ne reviennent pas ?

- Je comprends pas.

Elle écrasa sa cigarette nerveusement, posa le téléphone à plat sur la plaque à induction, se releva et vint se planter presque en face du canapé. Les lèvres d'abord pincées, elle finit par demander ;

- Ce n'est pas possible, ils vont rappeler ?

- On verra lundi, de toutes façon j'ai mes affaires de cours, tout va bien.

- Ils ont déjà fait ça ?

- Quoi ?

- Te laisser avec... une inconnue ?

Dietrich tendit le bras et appuya sur la télécommande. L'écran fut englouti de noir.

Le sanglot tinta comme un grelot cassé dans la gorge de Dietrich.

- Tu... n'es pas... une inconnue.

Eléonore vint se mettre à genoux devant elle, lui prit les mains.

- Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est que... lundi, qu'est-ce qu'on va faire ?

- De quoi t'as peur ? De me garder ?

La grande se remit debout, le visage frappé d'une sorte de fou rire muet. C'était tellement énorme, inattendu. C'était comme les cris la nuit, comme la soirée en boîte, comme leur

première rencontre dans le petit pavillon, une succession de bouleversements. Et ce n'était, au final, pas grand-chose.

- Pas du tout, mais il y a des lois. Pour te protéger, je veux dire...

- Tu vas me renvoyer au Centre. Pour me protéger ? Que je me fasse peloter par des porcs, serrer par des grands, frapper par des connasses. Tu me donneras du fric, dis ? Parce que là-bas, si tu chopes pas un peu de speed ou de weed, autant mourir de suite.

Elle l'avait dit comme une blague, un ton amer, un truc qui congela le sang dans les veines d'Eléonore. D'un coup, un nouveau « *ting* ». Elle pivota et retourna à la cuisine. C'était une réponse des parents. « Nous sommes désolés. Je ne pouvais plus la regarder mourir. N'appellez plus, s'il vous plaît, nous avons beaucoup de choses à faire, à présent. » Eléonore pianota à toute vitesse. « Je vais devoir la ramener au Centre, elle dit que c'est l'enfer, vous ne pouvez pas l'abandonner. »

« Le Centre, on pouvait l'y envoyer à tout moment mais on vous l'a confiée. Soyez juste patiente, elle finira par partir. »

Par partir ?

Eléonore eut la vision de ce deuxième avion tapant dans le World Trade Center, et ensuite, la tour qui s'écroule dans un déluge de poussière grise.

Elle tourna son visage couvert de larmes vers le dos du canapé. Dietrich avait migré devant la chaîne stéréo, emmenant sa boîte à chaussure.

Elle claqua le compartiment à cassette et appuya sur Play. La musique de Lloyd Cole se mit à emplir l'appartement, les poumons et le ventre d'Eléonore.

Dietrich se déplaça pour la regarder, un sourire aux lèvres, elle fit semblant de ne pas voir les larmes.

- Ça te plaît ?

- J'adore.

Elle se laissa tomber, le cul sur la chaise.

NOSTALGIE 80

Alors je me sauve dans le matin gris
C'est plein d'cageots et pas d'taxi
Les chats qui s'tapent leurs p'tits ronrons
Les éminences, les p'tits bateaux
Porte d'la Chapelle, j'm'sens pas belle
Mes bigoudis sont plus en plis

LE CHAT BOULÉ

Elle avait annulé le restaurant et le théâtre et leur avait demandé de venir. Pour son logement, une excuse ou un mensonge rapide ferait l'affaire, leur principal problème était ailleurs.

Eléonore fut tout de même assez embarrassée, pour ne pas écrire mortifiée. Yanis arriva en premier. La jeune femme l'attendait devant l'hôtel particulier, elle l'avait fait entrer dans la cour pavée avec sa moto. Sur l'île, les trottoirs étaient si peu larges qu'une seule moitié de poussette pouvait y rouler.

- Mais, c'est là que tu habites maintenant ?

Non, ça n'allait pas « faire l'affaire », un mensonge. Le fond des yeux de Yanis était trop intrigué. Elle avait fait une connerie de vouloir déménager.

A sa prise de poste au commissariat, Eléonore avait opté pour un petit deux pièces avec balcon dans l'arrondissement, sur une placette où s'épanouissaient quatre platanes et trois terrasses de café. Elle pensait échapper aux bruits de circulation mais les bars ne désemplissaient pas et un bruit infernal composé de cris, de rires, de radio – il y avait même des musiciens de rues – envahissait son petit appartement été comme hiver. Lorsqu'il faisait chaud dans la journée, il lui fallait fermer ses fenêtres car le vacarme redoublait. Avec ses horaires décalés, elle devait se reposer la journée, partir au milieu de la nuit, jamais elle ne croisait la tranquillité silencieuse d'une ville endormie.

Un matin, sans en connaître la raison, elle s'était souvenue de cette descente de Police au restaurant lorsqu'elle était enfant. De ce quartier apaisé où sa mère les avait menées - coupé du monde, de l'époque - et de ce petit appartement dans une muraille de château.

A cet instant, l'aileron du marsouin tournait dans les profondeurs de son esprit, la petite musique mécanique ne grésillait pas – il s'agissait là d'un rêve, non d'une réalité. Elle voyait bien quelques images floues et colorées, les brassards oranges, sa mère frigorifiée, la moquette rouge sang. Eléonore occultait l'existence de ce moment sous ses peurs infantiles.

Mais elle se souvenait de sensations.

Une forteresse isolée et calme.

Un château hanté de cauchemars.

Elle flairait comme une sorte d'aboutissement à vouloir retrouver ce lieu et l'habiter.

Eléonore savait que cela faisait partie des privilèges dont elle voulait s'extirper mais elle était si bien dans son travail, si investie, imprégnée et intégrée, qu'elle s'estima protégée et, aussi, peut-être qu'elle méritait bien une petite récompense.

Pourtant, elle n'avait aucun souvenir, à son dernier inventaire des biens immobiliers légués, d'avoir vu un jeu de clé, une adresse correspondante. Elle aurait pu demander à sa mère mais savait que cela la trahirait. Déjà que leur relation s'hérissait de fils barbelés. Elles ne se comprenaient pas. Enfin, ce n'était pas tout à fait vrai, Eléonore pouvait comprendre sa mère.

La policière était retournée dans les bureaux de la société juridique et fiscale que son père avait créés pour l'aider à gérer son héritage. Elle l'appelait son « cabinet spécial » de l'Avenue Wagram. Ses locaux se trouvaient dans un bel immeuble Haussmannien avec hall de marbre et balcons de pierre donnant sur une contre allée et une vue sur l'Arc de Triomphe. D'ailleurs, Eléonore aurait pu s'installer dans un des penthouses entièrement modernisé prenant chacun un étage qui appartenait à la « société ».

Une section entière de l'office était dédiée aux biens immobiliers, qu'ils s'agissent d'habitations louées ou pas, de villas au bout du monde, de bureaux – des milliers de mètres carrés – d'entreprises, de commerces, d'hôtels, de complexes sportifs et même d'une ile aux Philippines. Elle avait sélectionné la partie parisienne, des dizaines de classeurs contenant des baux et actes de propriétés avec pour certains des trousseaux de clés accrochés aux anneaux. Pourtant, elle ne trouva rien dans ses premières recherches.

Eléonore se souvint de la curiosité de la police, du côté secret et elle changea de pièce. La jeune experte comptable qui était aussi avocat pénaliste et banquière d'affaire et dont le travail consistait à diriger une petite équipe chargée de protéger et de gérer les biens de la famille et du consortium Muller, l'aiguilla sur les sociétés offshores, celles à multi-écrans, les sous-sous-filiales qui permettaient d'échapper à certaines taxes. La plupart étaient sur des clés USB munies de code de protection, et il n'y en avait que quelques dizaines. Elle finit par

tomber sur une adresse à Montauban, une petite maison d'édition de livres du monde qui avait une boîte aux lettres à Paris sur L'île Saint Louis. La maison d'édition avait publié trois livres en vingt ans sans ne jamais subir de travaux de restauration ou d'investissements faramineux. Non, bien qu'elle soit dans les fichiers « sensibles », elle n'avait pas servi à blanchir ou à cacher de l'argent. Il y avait tout de même de nombreuses notes de frais et d'hôtels, de « repas avec des auteurs, des diffuseurs. » « Salon du livre à l'étranger », « voyage de prospection » et même, des invitations d'auteurs en France, en provenance d'Asie ou d'Afrique. Leurs notes d'hôtels, cette fois à Montauban, avec les billets d'avion et de trains correspondants. Et des factures de taxi, une petite dizaine, de l'aéroport au centre de Paris ; à l'adresse de la boîte aux lettres appartenant à la maison d'édition.

Eléonore vit sur Google Mapp qu'elle était située sur l'île Saint Louis, au 17 rue d'Aboukir. Elle trouva des commandes de traiteurs, avec champagnes et alcools de marque, nourriture fine et pâtisserie. A force de fouiller, elle tomba sur l'acte de propriété de la « boîte aux lettres » ; Editions du Monde et des Arts, annexe parisienne, BP à H.A, 12 rue d'Aboukir Premier arrondissement de Paris. En vérifiant le cadastre, H.A voulait dire Hôtel d'Aboukir, il s'agissait d'un Hôtel particulier datant du quinzième siècle, se déclinant sur huit cent mètres carrés et trois étages, muni de ses propres écuries et d'une cour intérieure avec fontaine. Deux codes étaient écrits au stylo auprès de la signature de l'acte fait par le gérant de la maison d'édition, une certaine Nathalie Carpentier mandatée par SCC, une boîte de communication de Perpignan appartenant à une société dans l'immobilier d'entreprise dont le siège se trouvait à Berne, elle-même filiale d'un groupe d'investissement à la bourse de New York géré principalement par une petite banque Parisienne qui appartenait à la famille Muller depuis 1888.

Eléonore avait imprimé la dernière page de l'acte et s'était rendue rue d'Aboukir. Le premier code ouvrait le portillon dans le grand portail de bois ciré donnant sur la cour et les écuries. Le second donnait accès à l'hôtel particulier. L'endroit était désert, rempli d'un faste historique, aux meubles, tableaux et lustres recouverts d'épais drap blancs. Eléonore avait tenté de se souvenir, passant sous les grands escaliers pour en rejoindre d'autres, remarquant les cloisons, le cheminement et parvenant jusqu'à la petite porte voutée au pied de la tour. Un vase était posé sur une colonne près de l'huis, comme dans les albums de Tintin. Une clé se nichait à l'intérieur.

Elle avait retrouvé l'appartement d'étudiante de sa mère et s'y était installée. Et maintenant, elle regrettait de ne pas avoir gardé l'autre, pour ce genre de situation justement. Il lui fallait être honnête, elle l'avait fait exprès. Parce que mentir par omission, garder ses secrets, c'est une chose, mais se mettre en scène, inventer, travestir la vérité, l'utiliser, mentir effrontément à ses amis, ce n'était pas elle. Cela ne le sera jamais.

Face à la question de Yanis, Eléonore s'était pincé le nez, avait enlevé ses doigts pour lâcher un petit rire idiot puis était redevenue grave en le toisant ;

- L'Hôtel m'appartient. Mais, tu te doutais un peu de quelque chose, tout de même ?

Il aurait voulu faire passer un sourire rassurant mais trop de questions s'empilaient dans sa tête ;

- C'est vrai, répondit-il, je me doutais que tu n'étais pas une policière comme les autres.

En vérité, je pensais que tu étais surdiplômée et que tu faisais ça par... par passion.

- Je suis aussi surdiplômée.

Cette fois, il le lâcha, son sourire.

- Ah oui ? En quoi ?

- Langues, psycho, commerce, droit avec de la littérature.

- Cuisine ?

Elle pouffa.

- Non, pas cuisine et ne commence pas.

- Coach sportif ?

- Maître nageuse.

- Tu mens.

Rire, un silence, Yanis reprit :

- Alors, tu es diplômée et tu as du pognon, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Il n'y a pas de honte à être une bourgeoise.

- J'aurais aimé être une bourgeoise mais c'est au-delà, fit-elle en écartant les bras vers le ciel.

Yanis leva les yeux vers cet au-delà imaginaire, puis les fit glisser lentement sur les murs centenaires de la cour intérieure, les grandes fenêtres aux maillages de plomb, aux vitraux colorés sur leur partie haute, le large escalier de marbre mat et gris, la tour d'angle qui se dressait, rare et majestueuse. Il pensa « ça doit coûter bonbon en charges. Et en impôt. » Il demanda :

- Genre « jet privée » ?

- Genre compagnie aérienne.

Il imagina, Air France, Iberia, le siège, les milliers d'employés et sentit cette puissance émaner d'Eléonore ; oui, c'était énorme. Il eut soudain l'impression qu'une bourrasque multicolore lui tournoyait au visage. Il souffla du nez, sarcastique, empli de cette vieille haine des riches, le cerveau agressé d'images de buildings vitrés, de yachts provoquants et de villas paradisiaques. Il pensa : « elle pourrait changer la vie de centaines de personnes », c'est ce qui provoqua son malaise.

- Excuse-moi.

Il regarda en tous sens, ressortit à l'extérieure et alla vomir dans une poubelle sur le trottoir. Ensuite, il resta face à la Seine, ses beaux immeubles sur la rive opposée et eut envie de pleurer. Il la connaissait si bien. D'ailleurs, elle le faisait, lorsqu'il revint, elle laissait les larmes dégouliner sur ses joues, honteuse, le regard sur lui, qui disait « si tu savais... ». Ses bras s'ouvrirent, la serrèrent. Oui, il savait que la douleur est intime, personnelle, pas sociale, et que nul ne peut juger.

- Tu voudras qu'on en parle ? demanda-t-il doucement.

- Oui, merci.

Elle se recula en essuyant ses larmes, le visage baissé.

Il pensa : si j'étais riche, qu'est-ce que je ferai ?

Je continuerai à ne pas dormir la nuit.

Il secoua vite ses méninges, s'inventant un truc du genre, « elle a sans doute pléthore de frères et sœurs et c'est la guerre pour l'héritage, c'est pour ça, elle n'en veut pas. » Au fond de lui, il connaissait la vérité, les épaules d'Eléonore ployaient trop par moment et, lorsqu'ils se retrouvaient entre eux le vendredi, sa façon de boire son premier verre de Chardonnay était trop avide, son sourire trop beau et royal. Son soulagement si intense. Lorsque l'on retrouve ses amis, on s'oublie, on s'éloigne des soucis, de la routine et des abrutis qui nous ont griffés l'âme et les nerfs tout au long de la semaine. C'est fini, c'est le moment de boire et de rire, de s'amuser. C'est si bon de s'amuser, c'est ce que font les enfants pour oublier leurs tracasseries.

Monique arriva à pied, passant la tête dans le portillon ouvert dans le grand battant en chêne. Elle avait pris le métro puis s'était repérée sur Google Maps, les bouteilles tintaient dans son totebag sous son bras. Elle plissa le nez, comme gênée, en les voyant face à face et leur envoya son sourire du samedi.

- J'ai du blanc Corse. On est où là ?

Eléonore haussa les épaules en écartant les mains, riant et pleurant en même temps.

- Chez moi.

Les lèvres serrées par l'embarras, Yanis fixait Monique, envoyant des phrases avec son visage. Elle ne put cacher sa surprise et sa curiosité mais, comme le disaient les mimiques embêtées de Yanis, il lui expliquerait plus tard. Elle avait tout de même une question ;

- Qu'est-ce qu'on fait là ? Y'a plus théâtre ? Et la fondue ?

Une voie claire et fraîche claqua comme une bulle au-dessus d'eux ;

- Salut !

Dietrich se tenait sur les marches, ses mains dans les poches de son survêtement, ses cheveux teints de cirage noir entremêlés sur ses yeux rieurs, sa bouche comme repue de bonbons merveilleux. Eléonore la couvait d'un regard chaud. Monique sauta une respiration, heureuse de la voir, là, toute seule, invitée à leur soirée d'amis. Elle planta ses yeux dans ceux d'Eléonore.

- Tu l'as ramenée ?

Son amie lui rendit un grand sourire ;

- Oui, c'est le mot, je l'ai ramenée.

Devant l'air soudain intrigué de Yanis et celui, désorienté, de Monique, elle rajouta :

- Venez, je vais vous expliquer.

LA CHANSON DU TRAIN

Ils discutèrent de la soirée au U-Boot, burent et fumèrent (sauf Monique), tournèrent les histoires. Dietrich rodait prudemment comme un chat, elle les acceptait mais ne voulait pas leur parler. Elle s'endormit la tête posée sur les genoux d'Eléonore.

La jeune femme la déposa sur le lit, ils tirèrent les rideaux et se groupèrent dans la cuisine à conspirer comme l'armée des ombres.

Elle leur dit la vérité :

« Son corps est un champ de bataille, ses rêves ne sont que hurlements, sa vie a pénétré le mur de la nuit. »

Ils pouvaient la renvoyer dans ce Centre, ce foyer pour adolescentes. Tenter à nouveau de joindre les parents d'accueil, ou bien, en trouver d'autres.

Ils sentaient qu'ils pouvaient faire mieux.

Ils allaient s'en occuper, cela coulait de source.

Dietrich irait dans une école privée, non loin de leur logement respectif. La policière reprenait ses décalés dans la semaine.

Yanis possédait une moto, il l'emmènera en cours, il pouvait aménager ses horaires et demander à ne faire que des nuits. Monique et Eléonore s'occuperont de la loger. Parfois, Yanis la gardera chez lui.

Ils s'organisèrent comme à la guerre. Il suffisait d'avoir la foi, de croire en soi, en l'humain.

Mais l'humain n'est pas l'âme.

Les jours suivants, Eléonore n'arrivait plus à joindre les parents d'accueil.

NOSTALGIE 80

Réveil tragique succède

A un sommeil sans rêve
La forme de son corps
Ne veut rien dire pour moi

RUE DES INNOCENTS

Eléonore voulait tenter Jeanne de France mais la petite refusait l'uniforme, elles avaient opté pour François Premier dans la Marais. Le cabinet de l'Avenue de Wagram s'était occupé de tout.

Monique avait le cœur au bout d'un élastique, c'était son tour de récupérer l'adolescente. Le métro s'était bloqué sur un suicidé raté quinze minutes avant Sentier et à présent, elle grimpeait les marches deux à deux pour sortir de la station du Marais. La panique commençait à la rendre plus glissante de l'intérieur. Et si Dietrich n'était plus là ? Si elle disparaissait ? Il se mit à pleuvoir, pourtant, qu'est-ce qu'il faisait lourd. Semblable à des centaines de moucherons, l'eau picotait la peau et les yeux puis ce fut la grosse rincée grise. Cette fois, Monique courait. Elle croisa des jeunes filles leur sac à dos sur la tête, des rires plein les joues et les jambes nues dans le sprint, les flaques claquaient sous leurs Converse rouges et noires. Monique savait que cela ne pouvait être la sienne. Les jambes de Dietrich n'étaient pas nues et puis, elle n'aimait pas les Converse. D'ailleurs, elles étaient censées aller voir ces baskets, des Globes, des trucs de skateurs. Pourquoi y pensait-elle au passé ? La ruelle de l'école était déserte, la porte fermée. Avec la pluie, ils avaient dû garder la petite. Mais Monique connaissait le règlement et son cœur se serra si fort qu'elle crut un instant s'être fait mordre sous le sein gauche.

La pluie s'arrêta aussi sec et la portière arrière d'une grosse voiture noire et luxueuse s'ouvrit sur les jambes chaussées de Docs, gainées de bas noirs déchirés, surmontées d'une jupe de jeans noire aux patchworks écossais. L'infirmière traversa la rue, un sourire de soulagement par dessus/ jusque sur les yeux.

- Dietrich, ça va ? Qu'est-ce que j'ai eu peur.

La jeune fille soupira en grinçant les dents.

- Peur ? Peur ! Comment ? Et de quoi ? Que je me noie ?

Monique avait vu passer le frisson dégueulasse au moment où Dietrich prononçait le mot « peur ». Pour la grande c'était un mot dans une phrase mais, pour la jeune fille, il s'agissait d'une sorte de monstre bien vivant.

- Non, que tu sois...

- Partie ? Tu sais, je peux rentrer seule, j'ai bien repéré ton quartier.

- La prochaine fois, on le fera. Mais moi ça me plaît de venir. Et, ça va, t'es énervée ?

L'ado fit un mouvement de tête vers la voiture.

- Non, on devait me ramener, j'allais t'appeler.

- C'est qui ? La mère d'une copine ?

Les vitres étaient teintées de noir et Dietrich avait refermé la porte dans son dos. En reluquant du côté conducteur, Monique aperçut deux silhouettes à l'avant, jeunes mecs en costume de banquier et pas de copine à l'arrière. Elle demanda à nouveau ;

- C'est qui ? Tu les connais ?

- Non, enfin si. J'avais son numéro, comme je te voyais pas venir.

La voiture démarra avant que Monique n'ait tapé à la vitre. Dietrich ne lui accorda aucun regard. Son visage scrutait le ciel.

- Il pleut plus.

Monique répéta ;

- Mais c'était qui ?

- On y va ?

- Ok. Tu veux que je prenne ton sac.

- Nan.

Monique pensa ; « j'aurai dû noter le numéro de la plaque ». Puis proposa ;

- On va voir le magasin de skate ? C'est à deux rues.

- La flemme.

- Mais les baskets ?

- J'ai plus envie. On devait pas cuisiner, un truc dans le genre ?

- Si, bien sûr, je vais t'apprendre à faire des raviolis chinois, mais il faut qu'on passe au supermarché en bas de chez moi.

Elles se mirent en marche.

- T'as racheté du Nutella ?

Monique visualisa sa cuisine, le petit matin et la tartine de Nutella devant les yeux ensommeillés de l'adolescente. Evidemment, elle avait pris quatre pots de 800 grammes ! En entendant cette question, elle se sentait vivre différemment, moins seule, plus utile. Moins coupable. Elle dit :

- Du Nutella et tes biscuits là, les Delice-choc, noir, pas au lait. Tout y est ma poulette. Et des bananes aussi, pour faire des bananes au Nutella.

- Des bananes ?

Le visage de Dietrich s'était transformé en une sorte d'écran de cinéma. Une grande voile frémissant dans l'air, couverte d'images invisibles. Monique voyait le film qui se déroulait mais pas les images, elle se trouvait du mauvais côté de l'écran. Elle pensait que c'était extraordinairement beau. Nouveau. Et elle resta comme au cinéma, toute écarquillée. La voix un peu pâlotte, Dietrich demanda :

- Dis, tu sais bien tout cuisiner ?

- Si on a les ingrédients, on peut tout faire ?

Elle avait fini sa phrase en question, mourant d'envie de la poser, sachant que cela allait tomber, là, dans l'instant.

Le visage encore plus grave, le souffle de sa voix sortie d'une petite flute ramassée d'entre les feuilles mortes, tous ses yeux vibrants - du verre fendu qui va éclater - elle demanda ;

- Tu pourras faire des Banana Split ?

Monique eut un soupçon d'inquiétude. Dietrich serrait ses poings fermés contre son menton, ils tremblaient si bien que ses cheveux bondissaient comme des fils électriques. On pensait vraiment que ses pupilles allaient se fendre.

Elle était dans son monde, derrière son mur. Monique n'essaya pas d'y entrer, au contraire, quelque chose venait de la percuter, des odeurs de graviers chauds, d'essence coupée à l'huile de moteur. C'était incroyable. Elle le prononça :

-C'est incroyable.

Dietrich redevint joyeuse :

- T'es trop rigolote, on dirait que tu as du Champagne dans les yeux !

La jeune femme se mit à rougir, un sourire *incroyable* sur les lèvres.

Elle était redevenue pré-adolescente, assise au comptoir de ce bar au bord de la Départementale dans les Corbières. Ses chaussettes montant sous ses genoux, sa jupe plissée tirée sous ses fesses, elle regardait le flou blanc sur les graviers du parking au dehors. Le

soleil tapait, c'était l'été et le fils du boulanger était arrivé sur sa Fantic. Une minuscule moto pétaradante qui fit danser le duvet sur ses bras.

Le bus de l'école laissait les enfants devant le relais routier le Label, « bar hôtel restaurant » à l'entrée du village de Thézan. Le père de Monique lui disait d'aller au comptoir commander une grenadine en attendant qu'il ne vienne la chercher après son travail à Lézignan, pour la ramener chez eux quatre kilomètres plus loin dans les vignes. Les autres ados rentraient à pied jusqu'au village. En tout, une demi-douzaine, dont le fils du maire, la fille du postier et les deux du boulanger, une des richesses du village, avec l'ainé de quinze ans, en train de béquiller son petit cheval mécanique sous les yeux de l'adolescente du même âge.

Il était rentré chez lui, avait mis son blouson de cuir, du gel en pot sur ses mèches, du parfum Brut sous sa chemise et était revenu sur sa monture virevoltante. Il venait de couper le moteur et la regardait le visage baissé. Monique était statufiée, certaine d'avoir la peau rouge des indiens des livres. Elle serra ses jambes l'une contre l'autre et tourna légèrement la tête tout en le gardant dans le coin de ses yeux. Dans la salle, des grands malmenaient le flipper, la radio était très forte, passant un jeu sur RMC. Même si la mer et les vacances étaient loin, on avait des impressions de camping des Flots Bleus dans ce bar dont toute la devanture profitait d'imposants platanes, rependant une ombre aussi fraîche et exquise qu'un bain de rivière. Le garçon s'appelait Antoine, il allait avancer puis se ravisa, comme embêté. Ses grands yeux avaient été surpris. Il se mit à genoux, faisant mine de triturer son moteur. Monique soupira, elle avait soudain la crainte qu'il s'en aille, lui avait-elle fait peur ? Pourtant, elle avait bien vu, il allait entrer, son regard sur elle comme sur le chemin de sa vie. Elle aspira sur sa paille la grenadine glacée jusqu'au sifflement mêlé de glouglous rauque signifiant le fond de son verre. Antoine se leva d'un coup, entra en la regardant d'un air grave comme s'il allait lui annoncer la mort de tout le village puis se planta devant elle. Monique remarqua ses doigts refermés dans sa poche. Là où se trouvait le billet de dix francs.

- Ton père n'est pas encore là ?

Ils s'étaient déjà salués dans le bus. Lui, assis devant, se retournant trois fois et demie pour lui sourire. Ou alors, trois fois et un seul tiers, parce qu'elle n'avait pas totalement distingué les billes marrons entre ses cils à ce moment.

Pour le coup, un peu plus haute que lui, elle les voyait comme jamais. Que de courage, de peur, de force et d'envie de fuir secouaient ces prunelles. C'était un garçon vantard et bruyant, soudain terriblement timide.

Et beau, et charmant, et amoureux peut-être... pensa-t-elle encore plus rose de peau, plus de poils dressés, plus de soupirs rentrés dans sa poitrine menue.

Elle dit, levant son nez vers l'horloge ronde derrière le comptoir :

- Oh, tu sais, y sera pas là avant vingt minutes.

Il resta silencieux, comme préparant un acte important, il ouvrit la bouche en même temps qu'elle ;

- Je peux...

- Vingt minutes ou trente...

Mince pensa-t-elle, il allait demander quelque chose et elle l'avait coupé. Elle resta suspendue et lui gêné, il avait préparé sa phrase depuis des jours, demandé à son frère, à sa tante qui avait vingt-cinq ans et vendait le pain dans sa 4L aux hameaux voisins. Monique était une fille, elle l'interrogea du regard avec une force qui empoigna la volonté du garçon.

Raclement de gorge et puis ;

- Je peux t'offrir une grenadine ?

Il sortit le billet de sa poche, soulagé, souriant, heureux.

- Mais oui !

Elle avait répondu comme à une demande en mariage.

Sur RMC, le présentateur parla d'une jeune brune explosive du nom de Lio dont on fêtait les vingt ans de carrière et une musique fraîche comme un sorbet, recouverte de paroles

gouailleuses, se mit à graver les souvenirs dans leur cœur. Monique entendra plusieurs fois cette chanson cet été-là. Quand elle avait embrassé Antoine derrière un poids-lourd sur le parking, quelques jours plus tard, le dernier de l'école et du bus. Quand il était venu en moto jusqu'à chez elle pour la voir, à travers la fenêtre de sa chambre. Lorsqu'elle avait lu ses lettres dans cet appartement à Saint Raphaël où elle passait le mois d'août chez sa cousine. Un été de cœur qui bat, de roman de gare, du film La Boum, de princesse et de chaleur entre les cuisses. Un été d'amour qui tourbillonne et enchante puis s'évanouit avec la pluie, le froid et la grisaille de septembre.

Dietrich voyait tout l'effet que ça lui faisait, à Monique, sa demande de faire des Banana Split. Une sorte de symbiose venait de s'opérer, elles communiquaient sans se parler, se racontant des histoires avec les yeux. Monique répondit :

- On va s'arrêter au Monoprix et acheter tout ce qu'il faut.

L'adolescente lui attrapa la main et pressa ses doigts contre les siens. Toute émue, Monique se pencha et chuchota comme pour un secret :

- Tu connais la chanson de... Lio ?

- Oh oui. Et toi aussi, pas vrai ?

- Oh oui.

Dietrich lui fit un clin d'œil et Monique eut l'impression que la plaque grise du ciel craquait, libérant une de ces épées de soleil qui transforme la poussière en or. Elle leva les yeux. Il y avait les feuilles des grands platanes, d'un vert sombre et troués d'un feu blanc, la transpiration dans sa nuque rose, elle sentait dans les doigts mêlés aux siens cette nostalgie, cette vie qui ne revient jamais.

Au Monoprix, Dietrich disparut un moment, il y eut une dispute au fond du magasin. Monique la récupéra cramoisie, vibrante de colère. Le vigile la toisait méchamment.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Cet enfoiré essaye de peloter les filles en disant qu'elles volent ! Mais j'ai une copine de l'école qui l'a filmé.

- Tu lui as dit ?

- Je te jure, s'il me branche je pète un câble !

- Mais pourquoi ?

Elles étaient à la caisse, l'homme en chemise grise délavée s'était posté les bras croisés du côté de la sortie. Il les détaillait comme des terroristes à l'aéroport. Juste après avoir payé, il avança vers elles.

Dietrich lui cria :

- Kessta gros pervers ? Tu veux fouiller mon sac ? Monique, il faut demander le directeur, c'est un obsédé, y'a plein d'histoires sur ce type.

Il devint gélatineux, Monique n'en revenait pas, elle le fusilla de mépris. Les caissières s'étaient retournées, il leur fit signe de passer. La jeune femme était à deux doigts de demander à voir le responsable. Dietrich l'entraîna par le bras ;

- Laisse, c'est un pauvre type.

- C'est révoltant !

Pendant qu'elles cuisinaient, Dietrich la harcela de questions. Monique n'eut d'autres choix que de lui raconter son histoire de Banana Split. Quant à l'inverse, ce fut impossible. La petite faisait des grands non-non de la tête en souriant les yeux baissés. Le genre de regard que l'on ne peut forcer à se relever.

C'était tout de même bon et merveilleux ces instants. Il faisait nuit et le dehors des vitres se recouvrait d'eau, transformant la ville en fantasmagorie. La radio passait du classique, Dietrich dégusta ses raviolis chinois puis son Banana Split en poussant des râles de plaisir. Elles avaient ri avec leur bouche et leurs yeux. Monique avait disparu dans une dimension parallèle. Dietrich, une adolescente, était chez elle, mangeait sa cuisine et riait avec elle. Et

d'avoir revécu ce petit amour de ses quinze ans lui faisait croire que tout était possible. L'amour avait existé, pourquoi pensait-elle qu'il ne reviendrait jamais ? Elle ne put s'empêcher de demander :

-Dietrich, s'il te plait, je peux te serrer dans les bras.

L'adolescente fit son visage rond, les joues rouges comme des pommes de fête foraine, elle pouffa en demandant ;

- Pourquoi ?

Monique ne savait que répondre, elle s'approcha quand même, tout doucement, se pencha sur la jeune fille qui venait de se tendre sur sa chaise et l'enlaça. Dietrich respirait plus vite, Monique la supplia ;

- Je peux t'embrasser sur la tête ?

La tête fit oui.

Elle lui baisa les cheveux non loin de la racine, puis la relâcha, gênée.

- On se met un film ?

Dietrich ne bougeait plus. Monique ferma sa bouche très fort puis posa ses mains sur son ventre en appuyant, comme pour en chasser l'air.

- Je... Tu pleures ?

Le visage de Dietrich se froissa soudainement, les yeux comprimés, les larmes chassées, le sourire moqueur. Cette fois, elle faisait non de la tête. Elle se leva, hargneuse, et demanda :

- Je dois prendre une douche, c'est où ?

- Maintenant ?

- Ba oui, maintenant !

Monique se sentit transpercée, Dietrich la fixait comme une mongole.

- Heu, bien-sûr, se reprit-elle. Je te mets une serviette propre.

Elle guetta quelques secondes derrière la porte, que l'adolescente avait pris soin de fermer en se demandant pourquoi avait-elle emmené son sac à dos ? Il y a ses rechanges et son pyjama, voilà tout. Monique n'était pas tranquille, Eléonore les avait briefés, à surveiller comme le lait sur un lance flamme. Mais une douche, pourquoi s'inquiéter ? Elle pensa en profiter pour aller sur son ordinateur.

L'infirmière avait éteint la radio pour écouter les crépitements de la douche et aussi, au cas où elle se ferait surprendre. Elle soupira et ouvrit son écran, allant commettre ses méfaits, triturant un peu plus le couteau dans son cœur et son estomac. Ses yeux remontèrent vers la fenêtre et cette nuit qui les engloutissait tous. Le bruit de la pluie tapant la vitre était si doux, comme cette soirée qui venait de s'écouler. Elle se mit à rêver que Dietrich allait rester, peut-être l'aimer, des larmes pétillaient dans ses yeux. Elle se sentait pathétique mais rien n'interdit de rêver. Elle se laissa un peu aller, fermant les paupières, mouillant ses joues de sel, se voyant aménager l'appartement, faire une chambre d'adolescente, se disputer, rire encore, aller au spectacle et à la salle de sport.

Monique était partie trop loin, elle s'éveilla et tendit l'oreille. La douche continuait de couler depuis... une heure ! Elle poussa l'ordinateur et bondit du canapé, se précipita vers la salle de bain.

- Dietrich, ça va ?

D'instinct, elle jeta un œil vers la porte d'entrée, le blouson de la petite y était. Elle prit une inspiration et posa sa main sur la poignée en disant :

- Je rentre, hein, ça va ?

La buée, le bruit de l'eau qui fracasse comme les chutes du Niagara, Dietrich en débardeur noir et jupe à patchwork Ecossais assise sur le bidet, la main striée de sang, les cheveux poisseux, le visage en masque rouge. La gamine semblait à semi-consciente, l'humidité faisant couler son rimmel dans les stries de sang, un sourire horrible sur les lèvres.

Entre ses doigts, elle vit la lame de rasoir.

- Mon Dieu, Dietrich !

Monique se jeta sur elle, tata ses poignets, sa gorge, cherchant la blessure, mais où se trouvait-elle ? Elle s'affola d'autant plus. C'est en prenant son visage entre ses mains qu'elle comprit. Une tache écarlate brillait sur le mur carrelé derrière la tête. Sur le sol, une bouillie de cheveux et de sang faisait une pelote. Monique sentit une vague glacée l'envahir, elle serra un peu plus ses joues de ses doigts.

- Ma chérie, qu'est-ce que tu as fait ?

Elle s'était rasée, plutôt taillée, une partie du crâne avec la lame. Monique se redressa, s'activa, coupa la douche, récupéra le matériel dans l'armoire à pharmacie, commença à sortir la gaze, la Bétadine. Puis elle décida de la déshabiller. Elle pensait « ça va, cela n'a pas l'air trop grave, elle s'est éraflé le cuir chevelu, il n'y a pas de plaie ouverte ou profonde. » Evidemment, avec toutes ses maraudes, Monique connaissait les scarifications mais n'en avait jamais vu sur le crâne.

Alors qu'elle venait d'enlever son débardeur, elle réalisa l'état de choc de la petite en voyant ses bras retomber comme ceux d'une marionnette cassée. Dietrich poussa un hoquet et se mit à vomir sur le côté. Un jet brûlant à moitié liquide, un mélange de banane et de glace avec une forte odeur d'alcool. Ça aussi, c'était familier.

Monique se pencha vers le sac à dos et vit la flasque de vodka et l'emballage déchiré. La petite avait sifflé les 35 centilitres, sans doute cul-sec. De l'alcool tiède de la qualité d'un produit ménager. Le genre de truc qui rend les clochards aveugles. Dietrich était pâle à présent, elle tremblait, Monique dut la coucher sur le sol en position latérale une serviette sous la joue. Elle courut à la chambre et ramena un oreiller pour remplacer la serviette. Puis repris ses réflexes et sa routine d'infirmière. Il n'y avait aucune raison d'appeler la SAMU, puisqu'elle était là. Combien de fois avait-elle récupéré des adolescents bourrés, coma éthylique ou pas. Combien de coupures avait-elle suturées ? Cette fois il ne s'agissait pas de coupures.

Elle s'affaira, se servant de la somnolence de la petite pour la laver d'un gant d'eau chaude. C'était comme de découvrir des hiéroglyphes sous la boue, toutes ces cicatrices. Le long des bras, beaucoup à l'intérieur, des rayures de croutes, certaines plaies plus profondes sur les poignets, puis le ventre raturé, les hanches raclées, le tour des cuisses en barbelé, au-dessus des genoux, cela ressemblait au dos d'un esclave qui a tenté de fuir, des centaines de coups de fouets en punition.

Monique en avait le cœur brisé.

Elle la roula dans une grande serviette et la ramena en l'enserrant comme un gros Nem dans ses bras jusque dans le salon. Dietrich avait mal au cœur, Monique cala un saladier au bord du canapé puis décida de refaire le pansement un peu plus proprement. Elle voulait être certaine qu'il n'y ait pas besoin de points. C'est en voyant la blessure nette au milieu des cheveux plaqués, ce carré blanchâtre strié de rougeurs comme un post-it écarlate sur une grande feuille de Canson noire, pile sur le dessus de la tête, que Monique eut à son tour envie de vomir. Son estomac prit la taille d'une noix carbonisée, le trou d'un tube d'aspirateur qui tourne à plein régime, ses poumons étaient tapissés de braises et chacune de ses respirations s'y enflammait comme du grisou au fond d'une mine. Elle ferma les yeux, pleurant de douleur. De grosses et chaudes larmes qui roulaient jusque sur son menton et clapotaient sur son pantalon. Dietrich avait voulu se taillader, se scalper l'endroit même où Monique l'avait embrassé. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Monique savait que poser la question évitait de chercher la réponse.

Elle revécut la scène dans la cuisine. Ce baiser avait détruit Dietrich. Parce qu'elle se sentait accaparée ? Parce qu'elle avait l'impression de trahir sa mère, son petit frère ? Parce que son père lui faisait le même, le soir, avant qu'elle ne s'endorme ? Parce qu'elle ne voulait pas qu'on l'aime ? Elle ne voulait plus ?

Elle s'était enfermée dans la salle de bain et s'était punie d'elle-même. Comme une bagarre contre soi.

Et cette flasque de Vodka ? Elle l'avait volée au supermarché pendant qu'elles faisaient les courses. Quel cinéma !

Mais Dietrich pleurait pour de vrai dans le magasin, prête à tout casser, en proie à une de ses crises. Voler cette bouteille l'avait mise dans cet état d'angoisse et de haine, d'incompréhension et de rage qui la traversait parfois comme l'air vicié et comprimé d'un cadavre s'échappe par la soupape du cercueil afin d'éviter qu'il n'explose.

Il ne s'agissait pas du jeu d'une actrice mais de métamorphose.

Monique pensa : « Comme dans ce film, Possession. »

Dietrich commença à marmotter, les doigts agrippés à l'oreiller qu'elle avait posé sur sa poitrine, la moitié haute du visage émergeant tout juste, comme du rebord d'un tombeau. Ce fut encore plus glaçant. Elle ne cessait de s'excuser, de dire pardon, pardon, pardon d'une toute petite voix blessée.

Monique la couvrait des yeux ;

- Ça va aller, ne t'inquiète pas, tout va bien. Tu n'as rien fait de mal.

- Je ne sais pas pourquoi, je te jure, je ne sais pas pourquoi.

- Ce n'est pas grave...

- Si tu savais... J'en peux plus Monique. J'en peux plus.

- Je sais.

- J'en peux plus.

- Ca va passer ma chérie.

Dietrich fit un sourire, comme pour y croire, mais sa tête faisait non et son visage grimaçait.

Monique renifla, les larmes en profitèrent pour grimper jusqu'en haut de ses yeux mais elle la serra tout de même contre elle. Délicatement, comme si des détonateurs risquaient à tout moment de se déclencher au contact de son corps. Mais Dietrich déplaça les bras, s'agrippa et serra à son tour. Deux malheureuses, l'une encore plus que l'autre et inversement.

Elle sentait la petite se détendre, se laisser aller. Elle va s'endormir.

D'un coup, Monique eut une révélation ; elle allait oublier le cachet.

D'autant qu'il y avait eu de l'alcool. Eléonore lui avait parlé d'une cause à effet probable, à moins que le fameux cachet ne fonctionne vraiment. En tous-cas, dès le deuxième soir, la policière l'avait administré à la petite et les nuits s'étaient écoulées comme rivières d'automne.

- Attends, dit-elle, la reposant doucement sur le côté. T'endors-pas, tu dois prendre ton cachet.

Un rapide aller-retour à la cuisine, un verre d'eau, une grosse pilule qu'elle lui fit avaler, Monique la borda tout bien comme il faut sur le canapé, un gros oreiller sous la tête, lumière presque éteinte, laissant juste une petite lampe de chevet près de la bibliothèque. Elle resta à lui tenir la main, Dietrich ronfla en deux minutes.

Ensuite, elle se rendit dans la cuisine et attendit. Elle avait si peur et froid qu'elle mourrait d'envie de taper dans son rhum de pâtisserie. Tu ne vas pas t'y mettre aussi ? Elle devait garder les idées claires.

Au moment où ses yeux se levaient sur l'horloge pour y voir marqué vingt-trois heures trente, son portable bipa.

Eléonore : « tout va bien ? ». Monique avait trop de choses nouées en elle pour raconter quoi que ce soit. Mais elle comprenait le message. Elle répondit ; « oui ». Et, comme elle était de nature pessimiste, renvoya un autre message disant : « Pour l'instant, smiley qui sourit, mais elle a pris le cachet ».

Eléonore lui fit parvenir un « ça va aller, alors » suivi de petits émoticônes de mains en prières.

Monique n'avait pas le cœur à dormir, ni de retourner sur ce fichu ordinateur. Elle alla se caler dans un fauteuil du salon, regrettant de ne pas avoir couché Dietrich dans la chambre. Sa main fit cliquer l'interrupteur de la dernière lampe, laissant la pièce aux lumières de la ville et au clapotis de la pluie. Dietrich semblait dormir pour de bon. Monique avait tant de crainte car, mis à part l'alcool, une autre cause à effet pouvait provenir d'émotions trop fortes vécues dans la journée.

Monique était plongée dans un sommeil profond, quand les cris la réveillèrent.

Elle s'était crue sur le pont du Titanic en train de sombrer.

NOSTALGIE 80

Pourquoi ces mots si forts,
Si chauds qu'ils gémissaient sur ta peau,
Te font l'effet d'un couteau ?
Et tu cherches dans le vague
Une ombre, un sourire qui soulage

LE PETIT OISEAU JAUNE

La rue dans ta figure, les odeurs de fuel, de pisse, de goudron chaud plein les narines, le hurlement du pot d'échappement, Dietrich s'accrochait aux hanches de Yanis sur sa grosse moto Speed Triple. Ils filaient sur les Boulevards extérieurs, projetés à travers la ville. Elle gémissait de peur chaque fois qu'il couchait la bécane dans un virage, se retenant de se redresser et se demandant pourquoi la moto ne glissait-elle pas pour aller se carabistoler contre le trottoir ? Pourquoi ne s'arrachaient-ils pas la peau sur le papier de verre de l'asphalte gris ? La peau des bras, elle en avait déjà pelé pas mal ; lame de rasoir, cutter, bout de verre, alors faire la pizza dans une courbe à 80 km/heure, c'était du jus de caniche.

On était mercredi, Monique et Eléonore travaillaient, Yanis devait s'occuper de la petite un peu avant midi puis la garder jusqu'à vingt-deux heures avant de la ramener chez la policière. Ils montèrent chez lui, parlant à peine. Yanis grognon, Dietrich amusée. Il avait peur. Monique lui avait raconté ; cette gamine, c'était le lait bouillant sur une éruption volcanique. Peur et mal au bide. Trop d'empathie. Il connaissait sa douleur, pas vraiment son histoire. Mais on a tous une histoire, à quoi bon la déballer ?

Il s'était aménagé deux chambres de bonnes pour en faire un mini-loft sous les toits, escalier de service, cinquième étage. Un sac de boxe en cuir lourd, des fenêtres inaccessibles, une chaîne stéréo, des affiches de vieux films. Classe tous risques, Le deuxième souffle et

Mauvais Sang. Binoche comme un ange et un garçon qui court sur du Bowie mais Dietrich ne le savait pas. Le tirage d'un jeune type musclé des années soixante en noir et blanc, gants de boxe et pose, gueule d'amour au nez cassé. Belmondo à vingt ans mais, là non plus, Dietrich ne pouvait le savoir. Le long d'une étagère, des photos tirées de vieux films, toujours en NB. Cette fois, elle reconnut son homonyme. Et l'homme qui lui faisait face dans la brume portait le nom de son petit frère. Il y avait un matelas sur le parquet en pin brut et même un hamac tendu entre les deux fenêtres en chien assis. Dietrich pensa qu'avec un tabouret, il y aurait moyen d'aller se promener tout près du ciel.

A peine entré, Yanis s'était précipité dans la salle de bain. Il en ressortit deux minutes passées, comme soulagé, le visage luisant de flotte.

- Je suis vanné, dit-il en jetant son cuir dans un placard. J'ai fait deux fois douze heures, avec la nuit en prime. T'as faim ?

- Il est onze heures du matin.

- Ouaip.

Il avait envoyé valdinguer ses bottes de moto et semblait réfléchir. Il se dirigea vers le coin cuisine.

- J'ai rien bouffé depuis hier, je vais me faire un sandwich, ça t'embête de regarder la télé ou quoi ? Je vais devoir écraser une heure ou deux.

- Je pensais que tu me raconterais tes histoires de pompier.

- Du genre ?

- Quand tu sauves les demoiselles en détresse dans ta nacelle. T'aurais pu me dire que c'était toi.

- Quand ?

- Fais l'abruti.

- Eh, attention, j'ai quinze ans de plus que toi.

- Tu pourrais pas être mon père alors. Mon grand frère, à la rigueur. C'est à ça que vous jouez ?

- Je vois pas de quoi tu causes.

Mais il était sarcastique.

- Monique fais la maman, Elé la grande sœur et toi ? Le père, le frère, ou le mec ?

- Oublie le mec, t'es mineur et t'es pas mon style, j'aime pas les vampires.

- T'aime pas les filles ?

- Je les aime grosses et vieilles, très vieilles. Je vais casser la croute, y'a Canal à la demande, tu vas bien trouver une série ? Et puis, t'as des devoirs, j' imagine ?

- Oublie les devoirs.

- Pardon.

- Laisse.

- Ah, bon, ok. Tu vois, je suis pas ton père.

- T'es quoi alors ?

- Qu'est-ce qu'il reste ? Le grand frère ?

Il lui tournait le dos, ouvrant le frigo, attrapant une bière, s'allumant une clope et sortant le pain de mie, la mayonnaise, jambon et fromage.

Dietrich fit un tour d'inspection, glissant sa tête dans la salle de bain.

Yanis la suivait du coin de l'œil. Il mordait déjà dans son casse-dalle.

- Si tu cherches les toilettes, c'est sur le palier. T'inquiète, ils sont perso, je suis le seul habitant de l'étage. Mais faut quand même une clé, elle est derrière la porte.

- Y'a quoi d'autres, alors ?

- Ils stockent des rouleaux de tissus, y'a parfois du va et vient, genre des pakistanais.

C'est pour ça, la clé.

- Mmmh.

Il avait fini sa bière et sa clope, balança le tout dans une poubelle et grimpa dans le hamac pour s'enrouler dedans en disant ;

- Tu peux faire du bruit, je vais pas tarder à rejoindre Morphée.

- Bonne nuit.

Elle était toujours debout son blouson sur le dos, à peine avait-elle posé son Eastpack. Il n'avait pas menti : pas même deux minutes et il ronflait. Dietrich chercha un tabouret des yeux en pensant à cette mystérieuse Morphée.

Deux, trois éléphants obèses pesaient sur ses paupières, Yanis forçait pour les soulever, la bouche pleine de pâte molle, un grésillement en forme de barre d'acier au milieu du front. La musique était à fond et Dietrich gueulait : « Walking on the moon ! » Les éléphants roulèrent vers l'arrière et il put mieux y voir.

Elle tournait sur elle-même, les bras écartés, les yeux fermés, on aurait dit un Spitfire en perte de vitesse, ses Docks martelaient le plancher. Il bascula sur ses fesses en grognant, réussit à poser ses pieds sur le sol et continua de se faire défoncer la tronche par l'enceinte portable posée sur la table basse devant le canapé de cuir.

- T'es réveillé ?

Dietrich venait de pivoter sur lui, son portable à la main, un sourire de clown maléfique déchirant son visage pâle. Elle fit glisser son pouce sur le verre du téléphone et le silence s'abattit. Yanis eut soudain l'impression que sa tête ouvrait les fenêtres sur une journée calme et ensoleillée.

Dietrich continuait de le fixer de cet air à la fois torve et narquois.

Il y manquait l'étincelle, le guillemet, le point d'exclamation ! Il suffisait de regarder l'intérieur de ses yeux, comme grisé. En fait, la vraie couleur qui baignait les billes de ses iris était d'un rouge laiteux. Elle avait fumé. Malgré la fenêtre ouverte, il en avait plein le nez de cette odeur lourde de résine d'Afrique du Nord.

Il chercha sur la table basse, le cendrier était vide mais il y avait pire, une bouteille de bière entamée. En plein mercredi après-midi !

Le visage mollasson, la provocation idiote l'avait d'abord estomaqué mais boire de l'alcool chez lui en plein après-midi ? Non mais, c'était quoi ? C'est pas le Club Med ici !

Il la perfora du regard.

- T'as fumé ?

- Hein, quoi, jamais de la vie !

- Ça pue, on se croirait à Katmandou.

- C'est le voisin, la fenêtre est ouverte.

- En plus tu mens.

Elle baissa son visage. Dur comme la pierre.

Blessée.

Ça le déstabilisa.

- Et la bière, là ? Non mais j'hallucine.

- Quoi ? Tu vas me faire la leçon ? C'est mercredi, y'a pas cours et pour une fois que je ne suis pas enfermée au Centre...

- Tu te défonces ? C'est ça ? On va chez Yanis et je me mets la tête pendant qu'il dort.

- J'avais besoin de décompresser.

- Putain, j'en étais sûr, t'as fumé !

Elle hurla :

- Je parlais de la bière !

Il encaissa comme une avalanche de neige froide. Elle aurait pu le mordre. « Ok, pensa-t-il, elle ne veut pas se faire traiter de menteuse. » Il serra les dents en grognant intérieurement : « Pourtant, elle ment cette saleté ! » Il se frotta le visage, alla récupérer la bière et l'emmena dans la cuisine pour la vider dans l'évier. Elle le provoqua, mi-rieuse ;

- Hé, j'avais pas fini !

Il faillit réagir au quart de tour en hurlant, il fit pire, revint vers elle et lâcha, méprisant ;

- Fumer en semaine, picoler de la bière, quelle classe ! C'est ça que tu veux ? Finir clocharde ?

Dietrich avait une sorte de chapeau invisible autour de la tête, fourré de nuages pas nécessairement roses, de l'apesanteur qui la tirait vers le haut, la faisait un peu flotter. A l'intérieur, son cerveau continuait de tourner comme un disque usé sous le diamant de l'ennui. Elle aurait voulu lui répondre « Et toi alors ? » Ou bien, que la fumette lui faisait du bien, enlevait ses angoisses, qu'elle en avait marre de pleurer ou d'avoir la haine. Qu'elle en avait marre de tout.

Envie de dire ; « J't'emmerde ! »

Yanis vit passer tous ces mots sur ses yeux ensanglantés, à commencer par le « Et toi alors ? » rancunier et accusateur, qui le terrorisa, puis vit la suite, les sarcasmes et, pour finir, la malédiction de l'abandon. Cette envie à la fois d'hurler et de pleurer, de rire de soi-même et d'en finir. Cette lassitude active et il se demanda que faire ? Je ne peux continuer de la gronder, qui suis-je ? En tous cas, pas un vieux chien grincheux.

Pas un rageux.

Ni son grand frère ni son père.

Il voulait s'excuser pour ses paroles. C'est elle qui leur sauva la mise.

- Bon, sinon, on fait quoi ?

Yanis se souvenait d'une amie qui n'avait pu garder un jeune chat. Il voulait constamment de l'attention. Elle avait eu le malheur de jouer avec lui le matin ou le soir en rentrant du travail et depuis, il ne cessait de réclamer. Elle disait ne plus pouvoir lire tranquille. Dietrich n'était pas le genre de pré-adolescente à rester des heures sur son portable, ou alors, à se fixer sur des séries. Elle attendait des autres qu'il se passe quelque chose. Qu'ils proposent, l'emmènent voir un bout de trottoir ou du monde.

Il croisa les bras.

- Ok. Tu veux faire quoi ?

Elle fit glisser son pouce sur le miroir de sa vie. Son portable.

« Walking on the moon... »

- Marcher sur la lune.

Il pensa ; « elle se moque de moi, ou bien ? » Voulut répliquer ; « Tu n'y es pas déjà, un peu beaucoup, dans la lune ? »

Elle demanda :

- T'es déjà rentré dans un incendie ? Avec ta combinaison de pompier ?

Sa façon de poser des questions sur l'autre vous emparait. Une réelle empathie s'en dégageait, un intérêt gênant.

Elle voulait vraiment savoir.

Il répliqua :

- Pourquoi ça t'intéresse ? Pour le frisson ?

- Non, pour savoir si t'as vu la mort en face, dans le feu. Ta mort à toi, je veux dire.

- Elle devait être là, mais je l'ai pas vu. On est trop occupé à sauver des vies, justement.

- Je l'imagine avec ses grands bras fait de flammes, t'entourant et se demandant ; je le prends maintenant ou j'attends ?

- J'aime pas trop ces histoires sur la mort. T'es macabre, là.

- Tu sais que macabre vient du mot macchabé, tu sais, un macchabé, un mort ? En anglais, macchabé se dit macabeur, et à force de le dire, macabeur est devenu macabre.

- N'importe-quoi, macchabé ça vient de l'argot.

- Tu connais l'argot ? J'aimerais trop apprendre.

- J'ai deux livres, là, des Série Noire. Un de Simonin, l'autre de Lebreton. A la fin, il y a un dictionnaire d'argot de l'époque.

- Comment on dit la mort en argot ? Je me demande si on lui donne un nom de femme.

- Ba, y'a la Faucheuse.

- Ah non, c'est horrible. Un nom plus joli.

Il s'était fait attraper par les nuages autour de la tête de Dietrich.

- Mais pourquoi on parle de ça ?
- J'aimerais l'avoir pour amie, elle pourrait m'aider.
- T'aider à quoi ?, demanda-t-il, naïf, à tuer des gens ?

Yanis imaginait La Faucheuse qui abordait Dietrich, en fait, elle s'appelait Vanessa. *Un nom plus joli*. « Salut, je suis Vanessa, t'as besoin d'aide ? »

Un genre de super morbide héroïne.

- Ah oui, j'y avais pas pensé. Non, pour moi toute seule. Mais bon, même la mort ne veut pas m'aider. Dans la vie, il faut tout faire soi-même, tu le sais bien.

« Voilà qu'elle parle comme une grande. », ironique et subtile.

Le shit ou autre chose, elle continua d'une voix douce ;

- J'aimerais disparaître. Pchhhh... Comme ça.

Il était terrifié. Il devait dire quelque chose. Qu'elle ferait de la peine aux gens qui l'aiment mais était-ce ce qu'elle avait envie d'entendre ? Cette sorte de chantage affectif, ce retournement de sa peine sur celle des autres, cet égoïsme d'autrui ? Ou bien, qu'elle avait une belle jeunesse devant elle, qu'il y avait tant de choses à découvrir ? A vivre ? Que lui aussi, avait vu la mort et qu'il avait continué. Il secoua la tête, il se racontait des conneries. Alors, comme ça, la vie peut donner envie de vivre ? Il eut une idée.

- Tu veux marcher sur la lune ? J'ai des combinaisons.

- Pour de vrai ?

Il avait ranimé le feu sur ses tempes.

- Attends.

Il se leva, alla dans le placard de l'entrée et commença à en sortir une paire de bottes de motard, un pantalon de cuir, un blouson, des gants.

- Cela devrait t'aller, viens essayer.

Elle sauta sur ses pieds et s'approcha en tapotant ses paumes ;

- C'est à qui ?

- Une ancienne petite amie, une asiatique, t'as de la chance.

- Ah oui, j'ai vu les photos.

Ses photos étaient planquées dans le tiroir de la table de la cuisine.

- Les photos ?

- Dans la salle de bain. On peut pas la rater.

C'était vrai, il avait mis Yoko sur le coin de son miroir.

- T'as raison, c'est elle.

« Pourquoi est-ce que je garde cette foutue photo ? »

- Pourquoi elle t'a quitté ?

Il resta deux secondes la tête au fond du placard, dans ce trou noir réconfortant, le dos parcouru d'électricité. Comment lui dire ?

Il ressortit, un deuxième casque à la main.

- On s'entendait plus.

- Tu sais, je suis pas idiote.

- Pourquoi tu dis ça ?

La voix de l'homme vibrait.

Elle éluda ;

- Je suis sûre que c'était une fille super. C'est tout. Et aussi ; c'est con.

Il grattait de ses ongles la toile de jeans sur le haut de sa cuisse. Oui, Yoko était une fille super mais elle est partie. Il y avait eu deux semaines merveilleuses dans une maison près de l'Esterel. Dans la fureur de l'été, la terre était rouge, le ciel d'un bleu de feu. La sève des pins parasol, celle des cactus et des figuiers de Barbaries mettait du sucre dans l'air chaud. Ils faisaient l'amour, elle disait qu'elle l'aimerait toute sa vie.

Quand quelqu'un vous dit ça...

Yoko travaillait dans l'architecture urbaine pour un gros cabinet basé à Hong-Kong, elle dirigeait les bureaux Amérique du Sud à Rio. Ils s'étaient rencontrés sur le périphérique, le

moteur du VTC de la jeune femme avait pris feu. Lorsqu'il était arrivé, sirène hurlante avec Jocelyn, elle dirigeait les opérations sur la double voie. Bloquant les voitures, éloignant les curieux, leur disant et leur demandant de s'occuper du chauffeur qui avait inhalé de la fumée grise. Yoko l'avait tiré de ses petits bras jusqu'à l'autre côté de la rambarde et positionné son imperméable Burberry sous sa tête. L'homme était conscient mais une méchante toux ne le lâchait plus, comme s'il essayait de recracher une pelote d'épingles. Elle avait un rendez-vous important mais était restée tant que le vieil homme n'avait pas été installé dans une ambulance. Yanis avait échangé plusieurs regards avec elle puis, après avoir démarré le camion pour repartir, il avait bondi sur la route pour aller lui proposer un verre.

Après cet été, elle lui avait demandé de venir à Rio et lui avait commencé à déconner.

Il ramassa le paquet de cuir et le poussa dans les bras de la petite.

- Allez, va enfiler ça.

- Ouah, elle est super lourde.

- C'est une tenue de compétition. Pour faire de la piste. Le cuir est indéchirable, il empêche les brûlures en cas de chute. Renforcée aux genoux, aux coudes et aux poignets. Et regarde, il y a une bosse dans le dos qui monte jusqu'à la nuque pour protéger la colonne vertébrale. Ah, et aussi, je t'ai mis les chaussettes, un caleçon long et un sous pull, c'est pour enfiler dessous. Contre le froid.

- On risque rien alors ?

- Si on ne tape pas une voiture ou un arbre, juste une bonne glissade sur le goudron.

- Vous avez fait des courses de motos ?

- Non, mais on aimait aller très vite, jusqu'à trois cent kilomètres heure.

- C'est là qu'on va ? Sur un circuit ?

- Pas du tout.

- Je vais en prendre soin, pour quand elle reviendra.

- Arrête maintenant. S'il te plait.

- Et puis, il te reste Eléonore. Quoique, je ne sais pas si elle rentrera dans la combinaison.

- Pour l'instant, c'est avec toi que je veux rouler.

Elle était émue, regrettait d'avoir fumé ce joint. Il lui fallait une dernière bravache.

- T'as bien vidé les poches au moins ? J'ai peur de tomber sur un préservatif.

Cette fois, ça lui arracha un sourire.

Il alla lui-même s'équiper. Du fond du couloir, il cria :

- Dépêche-toi, la marée n'attend pas !

- La marée ?

- Tu veux aller sur la lune ou pas ?

L'INTRANQUILLE

Sanglés de cuir noir et blanc, elle s'était agrippée au ventre de Yanis, fondant son torse à la forme arrondi de son dos, sa tête casquée juste décalée à la droite de la sienne, ses cuisses moulées aux flans de la machine aux mille chevaux. Il lui avait dit ;

- Paré au décollage ?

Un coup de talon dans le kick, la moto avait poussé le râle d'un écorché avant de ronronner comme un tigre affamé et, enfin, tape du pied sur la pédale des vitesses - détonation - embrayage lâché, elle avait bondi en feulant comme un chat enragé.

La ville s'était mise à défiler sur sa visière, un film en accéléré, le bruit les enferma dans un cockpit, tout vibrait, était terriblement effrayant, la vitesse les avalait. C'était le plus terrifiant des manèges, la peur bondissant dans le ventre à chaque virage, chaque voiture frôlée, camion dépassé, la main glacée de la mort posée juste au-dessus de leur dos courbé au plus près du réservoir, au plus loin de ses doigts crochus prêts à se fermer. Pour les broyer d'un coup, les transformer en poussière d'or.

Dietrich se sentait si bien, elle ferma les yeux et s'endormit presque. Accrochée à la fusée qui montait, inexorablement.

Ils traversèrent des villages, filèrent sur de longues glissières de goudron grise au milieu de champs jaunes et verts, il y eut des tortillons sur des routes larges comme le bras, aveuglés de phares perçant le brouillard, puis un grand ruban noir et droit que le bolide survolait comme une balle de fusil.

Le bruit, qui roulait jusque dans nuages, commença à redescendre, la moto à ralentir, Dietrich s'éveilla, le dessous de sa peau gonflé d'air iodée. Le ciel était lourd, venteux, la mer Atlantique s'y mêlait, vous léchant les joues de sel, tapant de sa masse monstrueuse sur les bords de France, faisant résonner jusqu'à l'intérieur de vos os.

Mercredi en fin d'après-midi quel temps horrible il faisait ! Ils longèrent une petite ville côtière et il mit l'engin sur sa béquille. Juste au-dessus d'une ligne de baraquements où claquaient des voiles, des étendards, des drapeaux, posée sur une large plage de sable couleur Petits Bruns.

Dévorant toute la partie ouest, une mer enragée faisait rouler d'énormes vagues noires à la bave écumeuse. Cela ressemblait à la chute de boules de foin de la taille de cabanes, à des poings fermés cherchant à fendre la plage. On voyait, du bord de la route, au-delà du fracas des vagues, la masse houleuse et dangereuse de l'Atlantique. Lourde, puissante et vindicative.

Des filles et des garçons, concentrés comme ces trapézistes au bord du ciel, les pieds écartés sur de ridicules planches en forme de plume, tous recouverts de combinaisons de néoprène noire, leurs cheveux mouillés fouettant les embruns, tentaient d'appivoiser le monstre. Glissant sur son dos énervé, entrant dans les tubes offerts de ses vagues rageuses, creusant d'écume blanche l'échine de sa houle pesante. A la fois irritants et plaisants pour la masse marine, par leur courage, leur folie et leur faim, un peu comme ces poissons pilotes sur le flan des requins.

Dietrich les regardait, ils jonglaient et dansaient, levaient leur planche blanche comme de la vaisselle, et parfois se faisait happer et roulaient dans les profondeurs. Pour réapparaître à court d'haleine, la fureur de vivre en sourire et grimper à nouveau sur leur vaisseau de porcelaine. Yanis avait ôté son casque et descendait un escalier de bois vers une des baraques. Devant, des combinaisons de plongée flottaient sur des portants, des planches comme des couteaux plantées dans le sable mouillé. Elle cria :

- C'est là que tu m'emmènes ?
 - Sur la lune ! Tu vas voir.
 - Mais je ne sais pas !
 - Tu ne sais pas quoi, nager ?
- Elle pensa, heureuse ; « C'est de la folie ! »

Sur le sable, le bruit de l'océan vous bouchait les oreilles. Si vous hurliez contre le vent, vos paroles s'enfuyaient derrière vous. Il fallait ouvrir grand la bouche, la plage était immense, on avait envie de se mettre à courir. Dietrich, déjà, était attirée par la succion de l'eau qui suivait la décharge des vagues sur la grève. De longues pattes molles et sombres qui s'étaient tout en paresse, effaçant les mots gravés sur le sable, les châteaux moulés avant de repartir, laissant sous leur caresse l'aspect d'une peau mouillée. En revanche, côté machinerie, cela balançait. La houle se gonflait de nitroglycérine, les vagues écartaient leur mâchoire et frappaient comme la foudre. Posté en retrait, une armée de milliards de mètres cube d'eau frémissait et grondait.

Elle rejoignit Yanis dans une des baraques présentant des teeshirts et des skateboards dans sa vitrine. Dès la porte fermée, le calme vous réchauffait. Il discutait avec un grand barbu tatoué jusqu'aux yeux. Celui-ci jaugea la petite puis se tourna vers ses portants pour en décrocher une tenue de plongée d'un seul tenant. Une longue fermeture éclair partait en diagonale de la clavicule gauche jusqu'au mollet droit. Yanis la tendit à Dietrich, désignant la porte d'une petite cabine dans le fond du magasin.

- Tu veux l'essayer ?

- C'est pour de vrai ?

- Je viens avec toi, ne t'inquiète pas. Et puis, il s'agit d'une combinaison double-peau. Il y a de l'air entre les couches de néoprène, cela va te tenir chaud et, surtout, t'empêcher de couler. Tu vas flotter comme un ballon.

- Et disparaître vers l'Amérique.

- Tu connais ta géographie. Mais non. On a des courants d'Ouest, l'océan te rejettera en Bretagne quoiqu'il advienne.

- Je suis rassurée.

- Partante ?

- Envoie ton truc.

Il leur avait fourni des espèces de demi-paddle. Des planches de la taille de celles des surfeurs mais d'une matière très légère et beaucoup plus épaisses. Yanis lui expliqua qu'on surfait dessus en restant allongé, il y avait des poignées pour s'accrocher et maintenir plaquée sa poitrine, plus une lanière de deux mètres reliée à votre cheville afin de ne pas la perdre.

Au début, Dietrich faillit être renversée par la force du vent sur sa planche qu'elle tenait à plat contre elle, elle sentit comme une méchante bourrade et serra les dents. Il ne fallait pas offrir de prise, elle glissa son flotteur de travers.

Ils étaient face à l'océan, les pieds nus léchés par les vagues, Dietrich claquait des dents, elle cria ;

- J'ai froid !

- Attends encore deux minutes. On va devoir nager par-dessus les vagues en tirant la planche, tu restes bien près de moi.

- Je t'ai dit que je savais pas.

- Tu vas flotter, ensuite, tu fais tout comme moi avec tes bras et ça va avancer tout seul.

- Tout seul ? On va se noyer.

Et elle cria encore plus fort :

- On va se noyer !

- On y va !

Il avança jusqu'aux genoux, un œil sur sa gauche, elle le suivait. L'eau enserra leur taille, Dietrich eut le souffle coupé, la mer montait jusqu'à son œsophage, glaçant l'air dans ses poumons avant de redescendre sur ses hanches, comme pour la vider d'elle-même. Sa planche posée devant elle commençait à faire des siennes. Yanis lui dit de la laisser aller. Elle n'aimait pas ça, comment allait-elle être certaine de flotter ? Elle aurait dû faire un essai avant. Soudain, la magie opéra, la mer la soulevait de plus en plus, ses pieds se décollant du sable. Elle commença à faire des pas de cosmonaute, effleurant le sol, portée par la houle, elle

flottait ! Mieux, elle était en apesanteur ! Elle comprit qu'elle ne risquait plus rien et, voyant Yanis se lancer vers l'avant dans une sorte de brasse, elle bondit à son tour, moulinant des bras et pédalant des pieds dans la nage du petit chien. L'eau clapotait sur son rire, Yanis lui cria de fermer sa bouche, elle en avala encore un peu plus.

Il sentit la force de la houle et voulut prévenir la petite.

- Fais gaffe à rester droi...

Trop tard, elle s'était mise de travers et avait valdingué comme on déroule un tapis jusqu'à la grève. Elle se releva, hilare, chercha sa planche des yeux (elle aussi était revenue se plaquer sur le sable) la ramassa et repartit en courant. Il lui semblait qu'il faisait plus chaud dans l'eau. Etonnement, comme par courtoisie, l'océan s'était calmé. Restait un fort ressac et des vagues montant jusqu'à un mètre avant de s'éclater et s'entortiller jusqu'à la plage. Elle battait des mains, tapait des pieds et avançait, brave petit Epagneul, pour rejoindre Yanis qui avait déjà franchi une barrière de vague.

Toute essoufflée, le visage cramoisi d'effort, elle se trouva soudain sur l'immense nappe noire et mouvante de l'Atlantique. Ils étaient poitrine ventousée sur leur planche, montant et descendant comme le pneumatique d'un respirateur. Apparaissait soudain la grande côte Normande et ses plaques herbeuses déchiquetées de toits et d'églises, puis l'on redescendait pour ne voir que de l'eau noire et épaisse tout autour. Avec le ciel empêtré de plomb, sa couleur presque semblable à la mer, on aurait pu se croire dans l'espace.

Dietrich frémissait d'excitation, ses cheveux de corbeau noir plaqués sur son visage, un grand air sérieux dessous, elle pensait ; « Si maman me voyait ! ». Yanis attira son attention en criant :

- Dietrich, regarde, on va essayer de l'attraper.

- De l'attraper ?

- De grimper dessus. Tu vas voir. Fais comme moi.

« Grimper dessus ? »

- Oui, dès qu'on est sur la crête, on ne la lâche plus, on nage de toutes nos forces.

Elle tourna son visage et vit la grosse montagne sombre débouler vers eux. Elle semblait glisser, rouler en même temps, un troupeau de bisons au galop. Et lui, voulait qu'ils les chevauchent !

Elle arrivait vite. Dietrich serrait les poignets de plastique de son flotteur, Yanis lui disait « reste dans l'axe, surtout ! ». Elle trifouilla des pieds pour se replacer, tordit son cou et ouvrit grand la bouche, la montagne- la grande ombre - était là, comme pour les engloûtir, mais elle les souleva. Une main géante qui te ramasse et te monte vers le ciel. Le ventre de la petite descendit jusque sous ses talons. Elle grimpa, grimpa, tout en haut de la cime, et c'était toute la France qui dévoilait ses formes et ses brumes, ses villages et fermes, tout le ciel qui se rapprochait, elle aurait pu attraper un avion des deux mains.

Il cria ;

- Maintenant ! Nage !

Elle ne pouvait plus faire le petit chien et se mit à pagayer des mains de toutes ses forces. La planche s'accrocha au dos de la vague et commença son voyage. C'était effrayant et extraordinaire d'être tout là-haut, sur la bosse du chameau et d'avancer de plus en plus vite. Elle poussa un cri :

- Hiiiiiiiiiiiiii !

Yanis :

- Ya ! Ya !

Et soudain, ils furent presque visage contre visage, le cœur aussi léger que l'écume. Il lui dit :

- Attention, c'est maintenant, accroche-toi à la planche, accroche toaaaaaaaaaaaaaaa !

Dietrich eut un mouvement de panique, ses dix doigts enserrèrent les poignets de plastique alors qu'un rugissement résonnait sous eux, qu'un vide se créait, que leur âme se mettait à basculer. La terreur de sa vie ! La vague se brisa mais Dietrich resta dessus, emportée à la vitesse d'une torpille, faisant jaillir des feu d'artifice de chacun de ses côtés, ses pieds brûlés par le frottement de l'eau salée. Elle glissait, fusait, surfait et, d'un coup, se retourna, bascula, soudainement empaquetée par l'océan, bringuebalée, secouée, shakée, broyée. Il n'y avait plus de planche, plus de ciel, plus d'air. Qu'un millier de mains qui la malmenait, elle boula sur le fond sablonneux, remonta, on la tira par le ventre, plaquée entre deux eaux puis elle fut propulsée vers l'avant, pour ressortir telle un missile, un poisson volant, à peine deux secondes, avant de se prendre une plage entière dans les côtes.

- Ouch !

La mer l'avait recrachée.

Derrière, les vagues continuaient de se casser, ricanaient. Elle se mit à quatre pattes, secoua sa chevelure huileuse, puis leva son visage en criant :

- Yes !

Yanis approcha, sa planche sous le bras. Un grand sourire accroché sous le nez.

- Alors ?

- Alors, yes ! On y retourne ?

Elle s'était mise debout, alla récupérer son flotteur.

- Le vent est en train de tomber.

- On y retourne.

Ils partirent comme des enfants, criant et faisant claquer l'eau sous leurs pieds nus.

THERAPIE

Dave (c'était le nom du barbu tatoué), leur avait préparé du chocolat chaud en sachet. Sa boutique ne disposait que d'une bouilloire. Dietrich but le sien, enveloppée d'une grande serviette, assise sur un billot de bois près d'un chauffage à bouteille de gaz. Sous le fin grillage, les flammèches avaient la couleur d'un crépuscule Africain, elle regardait Yanis plaisanter avec son ami. Eux, marchaient au whisky Irlandais. Yanis était heureux, un roc débordant de vie. Dietrich se sentait bien, si bien qu'elle n'aima pas ça.

Il vint vers elle.

- C'est bon, t'es réchauffée ?

La petite s'était mise à trembler comme un fouet électrique juste après leur deuxième dégringolade, alors qu'ils venaient de faire la course en direction de la baraque de surf. Les émotions, le froid, tout ça. C'était normal. Yanis, lui, était indestructible. Il lui laissa du temps, il valait mieux qu'elle se réchauffe comme il faut avant de reprendre la route. Ils en avaient pour plusieurs heures de moto jusqu'à Paris et la nuit allait être du voyage.

Elle lui répondit en ouvrant ses grands yeux liquides, le corps totalement relâché.

- Oui, ça va. On peut rentrer. Eléonore va s'inquiéter.

Yanis resta un peu ému. Dietrich tenta de se ressaisir. Elle avait parlé d'elle comme de sa mère. C'était horrible et doux à la fois. Elle ferma les yeux, un peu rageuse, comme tout cela était exaspérant ! Il sentit le trouble et se baissa pour se mettre à son niveau.

- Hé, ça va ?

- Oui.

Il lui fit un clin d'œil.

- On rentre à la maison ?

Elle pointa son menton vers la cabine d'essayage.

- Allez. Faut qu'on s'équipe.

Il se leva.

Ils étaient en caleçon longs et sous-pull noirs, tous les deux semblables. Elle pensa ; « on fait partie de la ligue des héros ».

La Triumph Speed Triple filait dans la nuit noire. Un énorme bourdonnement l'accompagnait. Les deux corps de cuir épais se recouvraient pour se fondre au réservoir de la bécane. Il connaissait bien la route, où se trouvaient les tournants et pouvaient anticiper la venue d'un véhicule en sens inverse grâce à l'éclat des phares. C'était tentant de tourner un peu plus les gaz, de poignarder la nuit du cri rauque des soupapes et d'avaler encore un peu plus d'asphalte sous ses gommes. Yanis surveillait sa passagère. Sur les longs trajets, le risque de somnolence était fréquent. Il lui avait dit de serrer fort sur son ventre, si elle se laissait aller, il sentirait son étreinte se relâcher. De toute façon, il avait décidé de s'arrêter régulièrement pour voir si ça allait.

Dietrich était à la fois tendue et remontée. Ses mains crispées sur le ventre de l'homme, son corps au calme complet. Elle aurait voulu mettre de la musique et, effectivement, rêvait de fermer les yeux. Mais c'était un vrai petit soldat, les ordres étaient les ordres. Elle écoutait donc le vrombissement du moteur, le frottement du vent, laissait la machine faire vibrer sa peau et tentait de ne pas réfléchir. Malheureusement, même ainsi, le bien-être l'oppressait. Elle avait beau tenter de l'éloigner, il ne cessait de venir, revenir. Cette après-midi merveilleuse. L'Océan, avec un grand O ! Ces émotions. Oui, la vie peut apporter des surprises. De l'oubli. Du bonheur, comme celui d'être blottie contre un grand frère, sur une machine extraordinaire.

Une grande ligne droite toute plate se présenta. Au moins cinq kilomètres avec des champs baignés d'étoiles de chaque côté. Yanis accéléra, sentant les doigts de Dietrich se serrer un peu plus, sa poitrine se coller, il plissa les yeux pour se retenir, ne pas prendre trop de risques. Dietrich vécu l'accélération, tout son corps explosait de mille feux. Laisse-toi aller, cesse de penser, profite.

Elle ressentit à nouveau la chaleur du corps de Monique contre le sien lors du baiser sur sa tête, elle revit le visage meurtri d'inquiétude d'Eléonore dans la boîte de nuit. Sous sa visière fermée, elle renifla, se mit à pleurer de joie puis de hargne, se hurlant ces mots « je n'ai pas le droit ! »

La moto filait, trouant la nuit de ses phares, laissant la couverture obscure retomber dans son dos. Yanis sentit la pression forte sur son ventre, comme pour le creuser, puis, plus rien.

Plus rien.

Un vide d'abord sur son abdomen, contre son dos, ses ailes s'étaient détachées, et, pour finir, sur la moto elle-même. Elle s'envola vers l'avant soudainement plus légère. Il comprima sa mâchoire et appuya sur la manette et pédale de freins de toutes ses forces. Si fort qu'il manqua se tuer, mais il pensa ; « tu ne peux pas ! » Alors, il géra le dérapage, évita de coucher la moto à plus de cent dix, la fit rebondir, danser sur la roue avant. Jusqu'à l'arrêt. Il la rejeta violemment sur la route et partit en courant.

Dietrich aimait les lumières chaudes du compteur. Le bruit qui montait quand l'aiguille oscillait. Elle s'était dit ; « ne pleure plus » : pleurant encore plus. Elle l'avait serré très fort. Puis s'était lâchée en fermant les yeux. Simplement ouvrir les bras comme on vole, écarter grand les jambes à la façon d'une descente en bicyclette. Comme lorsque Yanis lui avait appris à faire la planche juste avant qu'ils ne sortent de l'eau. S'étaler en étoile, se détendre au possible, flotter. Flotter dans l'air. Son corps se libéra de Yanis et elle fila vers la nuit à plus de cent soixante kilomètres heure.

NOSTALGIE 80

Et si la mort me programme
Sur son grand ordinateur
Elle ne prendra que mon âme
Mais elle n'aura pas mon cœur

LA BELLE ENDORMIE

Dietrich était inanimée. Yanis l'avait ausculté avec ses réflexes de pompier, pas de brûlures, fractures non visibles. La gamine avait tapé du dos sur le bitume, protégée par la bosse au niveau de la nuque, pour ensuite glisser tel un palet dans la brume jusqu'à sauter le talus et se retrouver dans l'herbe d'un pré. Le casque vissé à la tête, les coudières et genouillères, toutes les protections de la combinaison avaient fait leur travail. Il y avait les risques d'une commotion, d'une blessure intérieure.

L'ambulance l'avait emmenée dans un hôpital proche, ils l'avaient gardé 24h en observation, avec batterie de tests de rigueur. A part une tension basse et une immense fatigue qui la faisait dormir constamment, Dietrich n'avait subi aucun dommage. Yanis s'était arrangé avec Monique et ils l'avaient transférée sur Paris avec l'aide de Jocelyn et d'un véhicule du SMUR qui n'était pas en service.

Ils se relayèrent nuit et jour auprès d'elle. A chaque visite, ils emmenaient un cadeau, des magazines, livres, ordinateur et films sur clé USB, des vêtements. Dietrich ne s'éveillait que le temps d'un repas, de la toilette, pour aller faire pipi, et s'assoupissait ensuite sans jamais rouvrir les yeux.

Yanis, Eléonore, Monique continuait de lui parler, malgré son enfouissement.

Dans la petite cafétéria déserte, buvant du mauvais café, ils étaient restés mutiques de longues minutes. Chacun réfléchissant intensément, cela se voyait sur leur visage. Ils se remplissaient de mots, de reproches et de questions, se préparant, épaississant le silence un peu plus. Yanis se décida à le briser.

- C'est ma faute, je ne sais pas ce qu'il m'a pris, je crois que j'ai eu peur.

- Peur de quoi ?, demanda Monique un peu brusquement.

Elle avait ressenti la même chose auprès de Dietrich.

- D'être désagréable. Elle avait fumé, je voulais me mettre en colère mais je n'ai pas pu. J'aurai dû la forcer à faire ses devoirs, au lieu de l'emmener sur une moto à plus de cent à l'heure.

- Non, répliqua Eléonore, ne t'en veux pas. Dietrich est si particulière. Nous avons tenté des choses impossibles, je l'ai fait boire, trainé dans un club empli d'hommes, je voulais lui faire plaisir moi aussi et c'est ce qui a provoqué ses crises.

Monique rajouta :

- Et moi, je l'ai serrée dans mes bras... Un peu trop fort.

- Monique, tu as fait ce que sa mère aurait fait. Moi, je n'ai pas osé. Et toi, Yanis, tu lui as offert un cadeau merveilleux, n'importe quelle adolescente aurait adoré vivre ce que vous avez vécu tous les deux. Je suis certaine qu'elle était folle de joie.

- Elle était aux anges, c'est vrai. Mais, comme à chaque fois, cela a provoqué l'effet inverse. Ce n'est pas tant l'accident, elle n'a rien eu, mais le geste, ce qu'elle a fait. Il y aurait eu des glissières sur le bord de la route, elle se faisait couper en deux ! Elle n'a pas réfléchi deux secondes. Elle m'a serré un peu plus fort et Adieu.

Les larmes lui montèrent au visage. Il serra le poing, rajouta ;

- Elle voulait mourir, pour de vrai.

Ils laissèrent passer un petit ange en combinaison de moto, pensant à la catastrophe que cela aurait produit si cet ange, au lieu de voleter au-dessus de leur tête, était monté directement à travers le plafond, jusqu'au ciel.

Monique secoua la tête :

- Nous sommes censés savoir nous occuper de ce genre de jeunes.

- On a merdé, reconnu le garçon, pourquoi ?

La policière posa sa main sur la sienne.

- Parce qu'on l'aimait, je crois, on est tombé amoureux.

Elle le disait comme on avoue un crime. Eléonore fixa Monique qui ferma les yeux en faisant « oui » de la tête, Yanis renifla bruyamment, ils étaient tous trois glacés par cette vérité. La jeune femme continua :

- Ce matin, je la regardais dormir, je me disais ; comment, pourquoi aime-t-on une personne ? Ce tas de chiffons mous, cette poupée lâchée, morte, inanimée ? Cet objet ? Qu'est-ce qui fait qu'on se lie à ce point ? Qu'on cherche à donner de l'amour et à en recevoir ? Est-ce que c'est réciproque ? Pourquoi ? Pourquoi non ? Pourquoi refuse-t-elle ? Et, en même temps, c'est son droit. Qui sommes-nous pour lui demander quoi que ce soit ? En voulant l'aider, je crois qu'on a merdé, comme dit Yanis. Mais que pouvions nous faire d'autre ?

- Aimer sans être aimé peut devenir un crime ?, pensa Monique à haute voix.

- On voulait lui montrer qu'elle n'était pas seule, qu'elle était particulière, c'était pour l'aider.

Yanis soupira.

- Oui, on voulait l'aider, mais avec elle, c'est pas facile. L'amour ne suffit pas. L'amour est contreproductif. Et, d'un autre côté, nous savons que l'agressivité, la mise en miroir brutale, les menaces, les punitions, ne fonctionnent pas. Pourquoi ? Parce qu'elles provoquent de la rancœur, de la haine, de l'injustice qui mènent à la rébellion. C'est cela qui est nouveau, qui est horrible, inexplicable. L'amour, l'écoute, les tentatives de compréhension ont provoqué et amené des actes de douleur, des actes de violence envers elle-même.

- Plus nous l'aimons, plus nous la tuons.

LA VIE QUI VA

Vers deux heures du matin, la gare Montparnasse ressemblait à une base lunaire éclairée de l'intérieur. Derrières les grandes baies fermées, ses halls et quais seulement sillonnés de boules de papiers gras, de gobelets Starbucks marqués de Sophie, Amir ou Paul, d'agents de sécurité nonchalants, son pourtour couvert de nuit parsemé de taches sombres composées de petits groupes humains assis sur le sol, couchés, debouts, peu étaient les solitaires.

Le Duster se gara le long du parvis, les quatre policiers en descendirent dans une grande lassitude. Chacun semblait avoir les poches sous les yeux emplis de problèmes, elles tiraient

leur frimousse vers le bas. Olivier s'était disputé avec sa femme à propos du gros Volkswagen qu'il désirait acheter à crédit (et qui allait faire sombrer les finances de la famille), Philippe avait vu sa demande de mutation à Saint Malo rejetée, la commissaire lui avait parlé d'un manque de forme physique, elle pouvait tout aussi bien dire qu'il était trop gros. Du côté de Béchir, une altercation avec une brute qu'on menait en garde à vue l'avait rendu furieux ; le type s'était fendu d'un « t'es un traître à ta race » en le croisant dans les locaux du commissariat du quatorzième. Le brigadier l'avait reconnu, un ancien voisin du quartier, responsable d'une famille de six enfants qui vivait d'allocation, de jeux à gratter et avait tendance à boire. On venait à nouveau de l'arrêter suite à des plaintes de voisins, la brute frappait ses gosses. Sa femme faisait des ménages et des kilomètres chaque jour afin de remplir les placards. On l'avait mariée jeune, elle n'avait que ses enfants comme trésors et le mari en profitait pour lui soutirer le peu qu'elle gagnait.

Une enflure de première catégorie, qui s'était permis de juger Béchir. Il n'avait pu se retenir, le coup de poing était parti dans le foie, faisant certainement jaillir un alcool brûlant dans l'abdomen du bonhomme. Ses collègues l'avaient retenu, un jeune officier l'avait prévenu ; vous passerez me voir demain, c'est inadmissible.

Il le savait, à cause de sa bévue, sa réputation, son honneur allaient être entaché. Qu'est-ce qu'il m'a pris ?, pensait-il. Pourtant, il en croisait des violents, des méchants et gardait son sang-froid. Même avec ceux qui s'en prenaient à leurs mêmes. C'était simplement parce qu'il connaissait plus ou moins le type, qu'il faisait partie de sa communauté.

Les yeux d'Eléonore remontèrent le long de la Tour Montparnasse, son sommet se noyait dans les taches d'encre de la brume nocturne. Oui, il y avait toujours ce brouillard dans ses pensées - ses souvenirs - à la fois réconfortant mais aussi terrifiant. Comme dans ce film de John Carpenter, un brouillard d'où des fantômes surgissent pour vous régler votre compte. Y flottaient des petits morceaux de vie, des débris d'enfance, des intuitions, des émotions trop fortes. Tout un tas de choses incompréhensibles qu'elle avait dû remodeler, reconstruire quitte à ce que ce ne soit pas tout à fait, au final, l'exact modèle d'origine. Au fond d'elle-même, la jeune femme savait qu'elle se mentait. C'était ce qu'elle avait toujours fait, ce qu'elle faisait encore, persuadée d'être dans le vrai.

Son métier de policière pour commencer, cela venait de son brouillard.

Et de son père.

Son brouillard, de toute façon, c'était son père.

Il l'avait quittée alors qu'elle avait sept ans, à la fin de son CE1, elle s'en souvenait parfaitement : des vacances d'été qui débutent par un enterrement. Longtemps, on lui avait parlé d'un accident, puis le mot suicide était apparu. Dans des conversations à la maison, entre sa mère et ses amis. Par la suite, Eléonore n'avait eu aucun mal à retrouver des copies des journaux de l'époque. Jean Claude Muller, fils des banques Muller, le capitaine d'entreprise, propriétaire de plusieurs Fonds Financiers, gérant et actionnaire principale de sociétés dans le BTP, les Médias, les Assurances, le Foncier, la plupart basées en France mais aussi dans le monde entier - à tel point qu'une société unique recensait toutes les autres. Jean Claude Muller, 48 ans, s'était tiré une balle dans la bouche dans son bureau au premier étage du manoir de chasse familial près d'Orléans. Il laissait un empire, une fortune de plusieurs milliards, des biens immobiliers que son jeune frère et sa sœur se partagèrent selon son testament, tandis que la plupart des sociétés restèrent, liées par le mariage, au nom de sa femme. Gretchen Muller, une ancienne mannequin Lituanienne de vingt-six ans qui, sept années plus tôt, avait donné naissance à Eléonore.

Le couple avait vingt-deux ans d'écart. Jean Paul, jusqu'à ses quarante et un ans, ne s'était jamais marié. Il avait fallu qu'il tombe amoureux de cette jeune barmaid d'un Club des Champs Elysées, une sorte de top modèle de dix-huit années. Il l'avait épousée, désignée légataire universelle et aussitôt, une petite fille était née.

Cela aurait pu être aussi simple. Le mot bonheur, d'ailleurs, apparaissait dans le brouillard un peu comme ça. On ne savait trop d'où il provenait. Les images que revoyaient Eléonore étaient toutes autres. Entre ses un et sept ans, on l'avait entouré d'une armée de nourrices, elle ne voyait jamais sa mère, plus souvent son père. Il venait jouer avec elle dans sa chambre.

Tous les deux, assis sur le tapis, ils sortaient la boîte de Lego, les Playmobil, les Barbie et leur maison, leur garde-robe et animaux, puis jouaient pendant des heures. Cela avait débuté vers ses trois ans, jusqu'à ses cinq ou six ans. Jean Paul se débrouillait pour se libérer les mercredi après-midi, ou rentrait vers dix-sept heures. Il ne l'emmenait pas au parc, ce qu'il voulait, c'était jouer avec elle.

Comme pour s'évader, se vider la tête. Un des Playmobil avait la tenue du gardien de la Paix, avec sa petite matraque, son képi et son pistolet. C'était le héros de son père. Un méchant robot volait les petits chiens de Barbie, il apparaissait et réglait l'affaire. Chaque fois, la Barbie voulait donner des baisers au policier, ce qui faisait rougir Eléonore. Mais son père disait « Non, non, je suis incorruptible (il avait essayé de lui expliquer le mot) », et le petit bonhomme faisait une révérence en disant, « à votre service madame ».

Ces heures de jeu, seuls sur le grand tapis de sa chambre, produisait une chaleur dans la poitrine de la petite fille. Son père cherchait à s'approcher d'elle, lui donner des conseils. Il y avait beaucoup de trahisons, de vols, de coups par derrière dans leurs mises en scène. Une des Barbie avait plusieurs amoureux, se déguisant pour se rendre à ses rendez-vous, afin que cela reste secret. « Elle ne veut pas que cela se sache, parce qu'elle sait que les autres hommes seront malheureux. » « Tu dois te méfier de tout le monde ». « Même de tes proches. » « Les méchants portent des masques de gentillesse, ou de pouvoir. » Elle lui avait demandé, c'est quoi le pouvoir ? Et lui : « l'argent, la pire des choses. » Pourquoi ? « Elle nous pousse toujours plus loin, trop loin. L'argent ne guérit pas, au contraire, elle développe les maladies. »

- Tu es malade papa ?

Puis sa mère avait commencé à intervenir. Déjà, les rares fois où Eléonore les voyait ensemble, c'était des hurlements, des insultes, des pleurs. Lui, n'était plus le même. Dans ses jeux, le policier devenait sa bête noire. Eléonore ne comprenait plus. Son père l'insultait, lui faisait subir des choses horribles, un camion lui roulait sur la tête, la maison s'écroulait sur son dos. Les peluches le piétinaient. Une des Barbie aussi, était maltraitée. Son père disait ; « Elle a grandi, c'est devenu un monstre. » Sa mère, voyant qu'il s'emportait entraînait dans la chambre et hurlait. Eléonore se mettait à pleurer et crier à son tour. On appelait les nourrices et on l'envoyait prendre son bain.

La dernière année, elle ne le vit plus. Cela faisait suite à plusieurs événements. Une énième dispute, qui s'apparentait plus à une crise de nerfs de la part de sa mère. Celle-ci était venue la chercher dans la baignoire pour la rouler dans une serviette, accompagnée de Maria, la dame de maison, et l'emmener dans une voiture avec leur chauffeur. Elles avaient quitté la maison avant même de dîner. Eléonore avait vu, derrière la fenêtre éclairée du grand manoir où se trouvait le bureau de son père, l'ombre d'un homme immobile. De sa petite main, elle avait fait au revoir.

Ensuite, sa mère venait la chercher à l'école et la gardait auprès d'elle. Elles se retrouvaient souvent dans de luxueux bureaux, Eléonore devait attendre sur une banquette, sa mère parlait avec des hommes en costumes. Elle entendait ; « Il a une double vie ! » « Depuis des années, il trompe son monde. » et les hommes répondaient ; « il le sait, il va tout résoudre, bientôt. »

« L'héritage, les enfants ? »

« Personne ne saura, jamais. On s'en occupe, soyez patiente. »

Le ton était tendu, sa mère terrifiée, les mots s'ombraient de fatalité.

De l'autre côté de la porte entrouverte, Eléonore, cinq ou six ans, essayait de comprendre. Son père ne venait plus jouer avec elle. Il était devenu différent. Il s'éloignait, ne l'aimait plus. Pourquoi ? Sa double vie ? Comme Barbie qui sort avec Kent et l'homme grenouille sans qu'aucun des deux ne le sache ? Pour ne pas qu'ils soient malheureux ? La petite fille se mettait à pleurer. Son père avait d'autres enfants. Elle le savait, elle l'avait vu, une fois. Dans le bus pour se rendre à la piscine, la grande limousine était arrêtée à un feu rouge, par la fenêtre, Eléonore l'avait reconnue. Le chauffeur à l'avant, son père et une petite silhouette derrière.

Une autre fois, elle était descendue au garage, pour regarder dans la voiture. Il y avait un sac d'un magasin de jouets, avec des peluches, des livres, une boîte à musique. Ils étaient neufs mais pas emballés.

Les soirs suivants, elle attendait que son père vienne lui offrir les jouets. Peut-être avait-il oublié ? Sauf qu'une semaine plus tard, Eléonore retourna voir la limousine, le sac n'y était plus.

Le soir, seule avec ses propres jouets, elle regardait le petit policier en plastique et se mettait à haïr son père de toutes ses forces.

Même après sa mort, elle l'avait détesté. Sa mère s'en était rendue compte et cela sembla lui convenir. L'enfant avait bien tenté de poser des questions, mais cela fut vite résolu. Gretchen l'envoya dans une pension en Suisse. Eléonore y passa le restant de son enfance et une partie de son adolescence, jusqu'à ses dix-sept ans. Ensuite, on l'exila aux Etats Unis puis une année au Japon et, enfin, en Grande Bretagne.

Eléonore garda son petit Playmobil et, sans vraiment en connaître la raison, sans doute parce que celle-ci ne faisait que mentir, se mit à considérer sa mère comme un monstre.

Son père l'avait rejetée puis abandonnée, sa mère avait fait la même chose. Les deux l'avaient trahie. Sa mère toujours froide, hautaine, distante et toujours... terrifiée en présence de sa fille.

Eléonore a vingt-deux ans, sa mère est au tout début de sa quarantaine. La jeune fille sort de quatre semestres de spécialités dans le commerce et la gestion, dont la dernière à Londres. Sa mère veut l'envoyer à Yale, Oxford ou dans une de ces écoles de géopolitique et de sciences économique internationale.

Elles sont dans le restaurant d'un Palace, Avenue Georges V.

- Tu dois te préparer ma chérie. Je ne vais pas gérer cet empire seule toute ma vie. Crois-moi, ce n'est pas une partie de plaisir.

- Je ne gérerai rien du tout.

- Je vois. J'ai été un peu dure avec toi ces dernières années.

- Depuis la mort de papa.

- Ton père...

Gretchen a dit cela comme si elle découvrait une vérité. Eléonore enfonce le clou.

- Depuis mes sept ans, tu m'enfermes et tu diriges ma vie. C'est fini.

- Prends une année sabbatique, voyage, tu sais que nous avons des clubs de loisirs en Asie ?

- Je veux commencer à travailler, m'installer, fini les écoles, les chambres d'étudiantes.

- Oui, il est peut-être temps qu'on se retrouve toutes les deux. Je vais te prendre junior manager à mes côtés, tu pourrais diriger nos bureaux à New York, qu'est-ce que tu en dis ? J'ai un appartement trop grand sur la Cinquième et j'y passe la moitié de mon temps. Tu sais que depuis tes dix-huit ans, le groupe t'appartient pour moitié, cela serait normal de te présenter aux actionnaires et administrateurs.

- Je veux faire policière, ici à Paris.

- Pardon ?

- Dis-moi ce qui est arrivé à papa, parle-moi de sa double vie. Il avait d'autres enfants ?

Sa mère est devenue pâle, un bloc de marbre pur, presque transparent, cependant indestructible. De ses longs doigts manucurés, elle a replié sa serviette devant elle, puis murmuré ;

- Ses secrets sont partis avec lui et c'est beaucoup mieux ainsi.

- Tu ne me diras rien ?

- C'est pour ton bien, je te le promets.

Eléonore est surprise, sa mère continue de mentir mais des petites larmes grignotent ses yeux. Quelle souffrance a-t-elle endurée ?

- Dis-moi, par pitié.

Gretchen s'est redressée, énervée. Finis les sanglots.

- Cesse avec ça. Tu veux prendre une année ? Prends là. On en reparlera plus tard.

- Je ne veux pas une année, je veux une vie. Et on se reverra quand tu seras prête à parler, pas avant.

Elle s'était levée pour quitter le restaurant.

C'était six années plus tôt. Sa mère avait tenté de renouer le contact, surtout en période de Noël, mais rien à faire, les ponts étaient brisés. Pourtant, comme un minuteur émotionnel, les deux femmes savaient que le moment approchait. Elles allaient bientôt pouvoir s'expliquer.

Olivier ronchonnait de très vilaines phrases que sa chérie lui avait adressées avant son départ en fin d'après-midi, blessé d'être traité d'irresponsable (les femmes savent être cruelles – et justes), mais sa priorité, quel que soit le futur véhicule qui le mènerait lui et sa petite tribu à Mimizan l'été prochain, restait d'assurer son salaire et donc, de bien faire son travail. Il n'aimait pas voir Eléonore avec « la tête ailleurs ». Les deux garçons, Olivier avait l'habitude de leur humeur pouvant sauter d'un fou rire au mutisme d'un cachot, mais venant de sa protégée c'était différent, parce que nouveau et difficile à évaluer.

- Elé, tu prends la Tonfa.

Elle releva le visage, comme s'il venait de la réveiller.

- Pourquoi faire ? Béchir à la sienne.

Entendant son nom, le Brigadier se tourna vers eux, sans relâcher son attention des mouvements sur le grand parvis. Il se rendit compte, qu'effectivement, il avait sorti sa matraque de son étui pour l'avoir en main. Aussitôt, il pensa ; « Pas de conneries, te fais pas baiser une seconde fois. »

Olivier baissa un peu ses yeux, comme pour regarder sous le nez de la policière ;

- S'il te plait.

- Ok, alors, je vais aux constates.

Elle se pencha sous la banquette arrière, en ressortit avec l'arme et devança le groupe vers un des kiosques éteint au milieu du Parvis.

Tandis qu'Olivier refermait les portes, il ordonna ;

- Béchir, tu la couvres, Philippe réveille-toi.

Le gardien grommela un « oui, oui », la main posée sur son arme de service à la hanche, pour une fois. Il se colla à la suite de la jeune femme aux jambes élastiques et sûres.

La boutique de l'office du tourisme offrait un abri contre la pluie et la lumière des hauts lampadaires avec ses avancées de toit autour de sa petite structure en rez-de-chaussée. Plaqués sur son pourtour dans une obscurité profonde, une vingtaine de femmes, de filles, de garçons et de vieillards des rues attendaient que la nuit passe, essayant de dormir, de s'abrutir, discutant, certains gémissant doucement.

Eléonore était remontée comme un coucou, sa torche allumée commença à éclairer les visages de son jaune cru. Les rides y étaient plus profondes, la crasse comme une maladie sur la peau, l'odeur d'urine débordait dans votre estomac. Elle se pencha, retourna par l'épaule une personne enroulée dans un duvet. Son voisin, assis contre le mur, papillonna des yeux, les

trois ombres des policiers dressés sur leurs jambes tranchaient le monde lumineux de la ville au-delà.

- Des flics, putain, vous voulez quoi ?

Eléonore l'aveugla.

- On nous a signalé un viol, ici, au kiosque, t'as entendu quelque chose ?

- Quoi ? N'importe quoi, y'a rien eu !

Le type au duvet froissa son visage quand la torche s'y arrêta.

- Foutez-nous la paix, dit-il d'un ton las, avant de se retourner vers le mur.

Le gars assis désigna Philippe ;

- Hé, toi, t'as pas une clope ?

Eléonore était sur un autre groupe, il y avait du verre cassé, leurs couvertures trempées et tachées, trois jeunes entassés dessous. Ils n'avaient pas l'air en forme, tremblaient, des sacs à dos défraîchis collés entre leur dos et le kiosque.

- Putain, vous venez d'où ?

Cette fois, ça puait la vinasse.

Une fille aux cheveux blonds tressés de Dreadlocks lui répondit dans une langue de l'Est. Elle devait avoir vingt-deux, vingt-trois ans.

Derrière, Olivier demanda ;

- Alors ?

- C'est pas là, chais pas, on va faire le tour.

- C'était y'a une heure, laisse tomber.

- Non.

Elle rejoignit le coin du kiosque, continuant dans un mauvais travelling d'éclairer les corps, faisant se refléter des poings serrés, des yeux embrumés ou bien fermés dans des visages comprimés. Assis seul, un homme d'une quarantaine d'années tenait son chien entre ses jambes. Il fixait le bas de la Tour, caressant machinalement la nuque de son berger gris.

- Bonsoir monsieur, vous avez entendu une altercation, quelque chose ?

Ses beaux yeux verts ne cillèrent pas sous l'agression du faisceau lumineux, il portait des vêtements de qualité très sales, comme ses chaussures usées, une barbe grasseuse et ses dents étaient presque blanches.

- Oui, dit-il sans bouger son regard.

On se serait cru dans un film. Sa voix avait un ton lugubre qui glaça le sang de la policière.

- Oui, quoi ? C'était où ?

Il soupira longuement, secoua la tête, ferma les yeux, des larmes en coulèrent. Sa main droite lâcha le cou de son chien et le pouce dressé vers l'arrière, désigna l'autre côté du petit bâtiment.

- Là-bas, un ado, je crois.

Malgré ses larmes, sa voix gardait ce ton définitif qui ressemblait à la mort. Il s'allongea sur le côté, remonta sa veste sur son visage et se recroquevilla pour dormir. Le chien le renifla, puis poussa un petit gémissement, avant de s'allonger à ses côtés.

Eléonore se redressa, reprenant sa respiration, se tourna vers les trois collègues, indiqua l'endroit du faisceau de sa lampe.

- C'est par là.

Elle avait envie de se secouer, comme pour faire partir des puces de son corps.

Un garçon était allongé sur le ventre près d'un conteneur à poubelle, son pantalon défait sur la moitié des fesses, Eléonore tomba sur ses genoux pour le soulever et le retourner ;

- Hé petit, ça va ?

Le jeune devait avoir tout juste dix-huit ans, il était vêtu comme ses contemporains des universités, une coupe de cheveux récente, que faisait-il dans la rue ? Il ouvrit les yeux, eut un hoquet et se tourna pour vomir sur le sol. Bière et frites. La policière le prit par les épaules ;

- Viens, lève toi.

Puis l'emmena, recroquevillé, à l'écart des poubelles. Ses deux collègues étaient près d'elle, Olivier préférait rester entre eux et le véhicule. Il lança :

- J'appelle le SMUR.

- Oui, il est mal, c'est un gamin.

Béchir lui tendait un Kleenex, qu'elle attrapa pour essuyer la bouche du jeune. Son visage portait la marque de coups.

- Ca va, comment tu t'appelles ?

- Jean Charles, j'ai mal au cœur. On est où là ?

- Sur le parvis de la gare, on t'a agressé ?

- Agressé ? Mon blouson, mon cuir, il est où ?

Il sembla réaliser. Des images lui revenaient et ses yeux s'agrandirent d'effroi. Comme d'instinct, il se tata le ventre, vit son pantalon ouvert et fit une grimace en passant sa main dans le bas de son dos.

- Oh non ! Non ! Je... je ne me souviens pas.

Il était réellement terrifié, les larmes dévalant sur son visage.

- Tu étais avec quelqu'un ? Tu te souviens ?

- Je... je sais plus, j'étais dans la dèche, là-bas, je crois, à côté du cinéma, je faisais la manche. Oh non ! Non !

- T'as pris quelque chose ?

- Des cachets. Merde ! Merde ! Je... j'ai un trou. Je... vous croyez que, non ! Non !

Il n'était même pas certain d'avoir été violé et pourtant ; c'était déjà la chose la plus abominable du monde. Il était bouleversé, il hurlait et pleurait « Non ! » et cela bondissait sur Eléonore.

Une voix surgit de la pénombre sur sa droite.

- C'est ce gros porc d'allemand. Le gamin s'est endormi, il en a profité. Il l'a frappé.

Elle pivota sa lampe sur un couple, bonnet sur la tête, écharpe jusqu'au nez, protégé d'une bâche bleue. Impossible de leur donner un âge. C'était la femme qui parlait, malgré les airs inquiets de son compagnon.

- Il est où ? Cria presque Eléonore.

- Sous le porche, c'est sa place.

- Béchir, tu peux, s'il te plaît ?

Le brigadier allait se diriger vers l'entrée mais elle l'avait devancé, lui montrant le gamin. Béchir se pencha sur lui, demandant au couple ;

- Vous avez entendu ? Vu ?

Elle répondit d'une voix un peu dégoutée ;

- Vous allez nous emmener ?

- Philippe, va couvrir Elé, et dis au chef d'envoyer le car !

Il ronflait bruyamment, enroulé dans sa couverture sur un matelas nu. Des bouteilles, des sacs plastiques gonflés. La manche d'un blouson de cuir dépassait de sous la mousse au niveau de la tête. Elle le bouscula du bout de sa Tonfa.

- Hé, debout, c'est la police.

Son bras se tendit au maximum pour l'aveugler de sa lampe quand il ouvrit les yeux.

- Hein quoi, éteignez votre truc !

Son accent avait la texture des vieux films de guerre.

- T'as agressé le petit ?

- Qu'est-ce que tu me racontes, t'es qui d'abord ?

- La police, je t'ai dit, allez, debout, sors tes papiers.

Il se redressa. Catégorie poids-lourd, le regard mauvais, il scruta les alentours, repéra les autres flics, puis vit le jeune dans les bras de Béchir.

- Ah, lui, je lui ai payé un Kebab.

- Tu l'as violé et volé !

Elle faillit rajouter un « Pourquoi ? » malheureux, dans une sorte d'ouverture à la rédemption, comme si, quelque part, une excuse à tout cela existait. Elle savait pourtant, elle savait, mais son cœur idiot continuait d'espérer.

- Vous savez combien ça coute un...

C'était le ton qu'il utilisait, à la fois agressif et provocateur, le Diable lui-même serait moins frontal. Comment pouvait-on rajouter de la méchanceté à la méchanceté ? Habituellement écœurée, Eléonore voulait se mettre à niveau, pour une fois.

Elle le coupa, lui hurlant dessus.

- Putain, il l'a vomi ton Kébab !

Il était en train de se redresser, le bras d'Eléonore frappa très vite et fort, un peu comme on essaye de claquer un moustique - avec une peur panique qu'il ne s'échappe. La matraque cogna le genou et il tomba sur son matelas en étouffant un cri, elle continua, essayant de lui fendre la tête en criant : « espèce de fils de pute ! C'est un gosse ! » Elle frappait, frappait, la mâchoire contractée, des vagues de larmes couvrant ses yeux.

Elle entendit une voix dans le brouillard « Eléonore, arrête, arrête ! » Les bras de Philippe l'enserrèrent, bloquant ses mouvements et la tirèrent vers l'arrière. Elle se débattit, finit par lâcher la Tonfa et se retourna pour serrer le gros policier en pleurant. Olivier venait d'arriver, il alla passer les menottes à l'allemand dont les yeux ressemblaient à présent à des patates violettes.

- Tu bouges pas ou je te finis, t'as compris !

Il retourna sur ses deux collègues.

- Le car de Police Secours arrive, je vais arranger ça, ne t'inquiète pas, ça va ?

Philippe lui jeta un regard inquiet, faisant non de la tête. Eléonore confirma ;

- Non, ça va pas.

Ses yeux tombèrent sur Béchir, toujours assis sur le sol, le gamin prostré dans ses bras, pleurant toutes les larmes de son corps. Le Brigadier lui envoya un sourire de réconfort.

Elle répéta ; « Ca va pas. »

Olivier les enlaça, chuchotant ;

- On refile l'affaire au quart et je te ramène chez toi.

Eléonore renifla en faisant oui de la tête, puis elle se recula, les remerciant tous les deux du regard.

- Philippe, tu te souviens, tu m'as demandé ce que je faisais ici, pourquoi je voulais être flic ?

- Laisse tomber, je ne sais pas ce que tu veux dire mais...

- Non, mais, attends, je voulais ressembler au Playmobil.

Il écarquilla les yeux, Olivier pouffa sans le faire exprès. Ils dirent d'une seule voix ;

- Au Playmobil ?

Depuis six années, Eléonore avait décidé d'être gentille, bienveillante, de ne jamais trahir autrui. Au contraire, elle voulait aider les faibles, ceux qui avaient subi de vraies souffrances et pensait que cela fonctionnerait. En donnant de sa personne, de sa présence, de son amour. Aller farfouiller dans le brouillard des autres, les en sortir, les emmener ailleurs. Elle avait rencontré de vrais amis qui l'aidaient, lui ressemblaient, allaient dans la même direction. Cela avait pas mal marché durant tout ce temps avec, certes, de nombreuses désillusions mais celles-ci n'avaient jamais permis à ses tourments de remonter.

Puis Dietrich était apparue et, inconsciemment, à travers la force que cette enfant allait lui demander, Eléonore avait senti les risques, sa propre faiblesse cachée sous les muscles de son engagement.

Dietrich la sainte, le démon, le miroir, l'être abandonné.

Depuis sa chute en moto, Dietrich dormait comme la Belle au Bois dormant, elle leur filait entre les doigts. Eléonore et les autres avaient perdu leur super pouvoir, se retrouvant nus.

Plus seuls que jamais.

Elle avait senti venir le déséquilibre entre elle et ses deux amis, pour commencer, puis, de plus en plus, en son être intérieur, sachant que le scénario se reproduisait chez Yanis et Monique.

La tour qui tangué, la mèche qui flambe.

Tout s'écroulait.

Tout venait d'exploser !

Son brouillard revenait la hanter.

LE CONTE OUBLIÉ

Yanis ne faisait que conneries sur conneries. Il avait demandé un congé mais ne pouvait rester inactif. Il prenait la route et poussait les manettes comme s'il allait franchir le mur du son puis rentrait, insatisfait. Même sans sa moto, il était à deux cent à l'heure. Soulevant des dizaines de kilos de fonte, enchainant les séries de pompes, d'abdominaux, il courait matin et soir tel un forcené. C'était devenu une sorte de Rambo surexcité. Jamais fatigué, poussant ses efforts à la limite de l'arrêt cardiaque.

Avec le sport et son vice, son cœur battait à une vitesse hallucinante, alarmante, comme s'il désirait le faire éclater.

Jamais il n'avait ressenti tant de colère et de rage. Il connaissait son ennemi, serrait les poings, imaginait des violences, une vengeance. Sachant que cela n'arriverait pas, il enfilait ses baskets et partait s'essouffler sur les trottoirs de la ville, ou bien se jetait au sol pour se tuer dans l'effort.

Lorsqu'il venait à l'hôpital, la douleur se calmait d'un coup. Il redescendait, devenait amorphe. Lui, qui, d'habitude, ne pouvait rester plus de quatre heures sans se précipiter sur le coin d'une table, stagnait des nuits entières sur sa chaise face au lit de Dietrich. Totalement apaisé, comme hypnotisé, il essayait de regarder à travers son sommeil, les yeux écarquillés sur la blancheur de son couchage. Il se sentait bien parce que Dietrich dormait sans cris ni peur.

A quoi rêvait-elle ?

LE VERRE A MOITIÉ

Monique faisait des recherches, contactait des collègues, consultait des revues. Elle voulait comprendre cette histoire de sommeil. Des spécialistes disaient qu'il s'agissait du phénomène du « contrecoup ». Une énorme intensité émotionnelle, ou physique, ou les deux (c'était arrivé à des explorateurs de retour du Pôle Nord qui avaient frôlé la mort), durant une période délimitée pouvait être suivie, après un évènement comme l'arrêt de cette intensité, d'une profonde lassitude. Certes, elle s'éveillait, pour manger ou se laver, mais ses yeux restaient à demi-fermé, comme prêt à retourner aux pays des songes. Il lui arrivait de se rendormir, les fesses sur la cuvette des toilettes. Lorsqu'on lui parlait, elle ne vous entendait pas. Ils nommaient cela un état cataleptique. Une batterie de machines suivait ses constantes cardiaques, respiratoires, et même son activité cérébrale et le paradoxe montrait que Dietrich était plus en forme endormie qu'à demi-éveillée. Son souffle était beaucoup plus régulier, sa tension stable.

A la question, quand allait-elle se réveiller ?, les médecins restaient prudent. Et si l'inverse se produisait ? Mais pour les explorateurs ? demandait-elle. Cela avait duré une à deux semaines puis ils s'étaient rétablis progressivement. D'autres cas, qui suivaient le traumatisme d'une agression, d'une explosion ou d'un accident, s'étaient réveillés d'une manière différente, d'un coup. La fatigue était partie, envolée.

Monique se raccrochait à cette hypothèse et elle ne voulait pas la manquer. L'ennui, c'est que, comme jamais, elle scrutait le Facebook, l'Insta, de son amoureux caché. Son ordinateur ne la quittait plus, elle piquait des crises si la connexion wifi ne fonctionnait pas. Monique avait fini par se prendre un abonnement via une clé USB (qui marchait encore moins bien que la wifi de la cafétéria de l'hôpital).

Elle se relayait avec Yanis et Eléonore au chevet de la petite, un œil sur sa tablette, l'autre sur les écrans des machines. Lorsqu'on la réveillait, son souffle s'allégeait, sa tension variait légèrement, elle voulait partager un regard de lumière avec elle.

Dix jours passèrent et, petit à petit, le miracle sembla se produire. Les stimuli se modifiaient positivement, l'adolescente ouvrait un peu plus les yeux, un peu plus longtemps. Une fois, elle s'exprima, et même, un sourire éclaira son visage. Elle regardait Monique. La jeune femme avait appelé ses amis pour leur raconter, ils étaient fous de joie et d'excitation. Bon, la petite dormait à présent profondément, mais chacun voulait être là au prochain réveil.

Partager une bonne tranche de soleil, respirer un peu d'air du Mont Blanc, les trois savaient que leur équilibre en dépendait.

Monique venait tout juste de revenir de la salle d'attente d'où elle donnait ses coups de fils. Une dame se tenait dans la chambre. Vêtue d'un tailleur gris, les cheveux permanentés assortis, elle devait avoir soixante ans. En plus de son sac à main, une musette pendait à son épaule. Voyant la jeune femme, elle en sortit des feuillets, chaussa d'épaisses lunettes marron, puis lui tendit la main.

- Bonjour, vous êtes sa tutrice, Eléonore Muller ? Je me présente, Josiane Marty, de l'Aide à l'enfance.

Monique sentit sa gorge devenir toute sèche.

Elle serra les doigts mous de la femme.

- Bonjour, heu non, je suis une amie. Elle doit arriver, justement. C'est à quel sujet ?

- Cela tombe bien, nous devons signer quelques papiers. Nous allons reprendre la charge de l'enfant.

L'infirmière resta pétrifiée, les mots sonnaient comme un glas dans sa tête : « reprendre la charge. »

Ils allaient perdre Dietrich une seconde fois.

Monique alla les guetter dans le hall. Ils arrivèrent le visage plein de joie et d'espoir. Elle n'osa casser le rêve et participa aux embrassades. Yanis, dont le cerveau turbinait toujours un peu plus vite, remarqua :

- Tu es venu nous attendre en bas ?

- Il y a une dame du service de l'enfance, elle dit qu'ils vont reprendre Dietrich.

Elle planta son regard inquiet dans celui d'Eléonore, sachant que celle-ci détenait une sorte de pouvoir sur les administrations. Les deux femmes hésitaient, c'était la loi, d'une part, et si c'était pour son bien ? Eléonore tenta de la rassurer ;

- On va voir ce qu'elle a à dire.

A la façon dont la femme les dévisagea, Yanis et Eléonore comprirent qu'ils avaient une mine épouvantable. Mais Josiane ne sembla pas juger, manifestant simplement un peu de curiosité. Elle proposa d'aller discuter à la cafeteria. On voyait qu'elle connaissait ; et la situation, et les lieux. Elle avait compris que le trio marchait ensemble autour de la petite.

Lorsqu'ils furent attablés devant des gobelets de café, madame Marty sortit un dossier dont elle consulta les fiches avant de relever le nez sur le garçon.

- Vous êtes Yanis, c'est cela, Vous conduisez la moto ?

Les yeux creusés, ses molaires martyrisaient l'intérieur de ses joues, il acquiesça comme au tribunal. Elle avait pourtant pris soin de garder un ton neutre. Josiane laissa passer quelques secondes pour observer leur inquiétude, finit par pousser un long soupir.

- Je sais que ça ne va pas être facile de vous séparer d'elle. Vous pourrez venir la voir.

Eléonore ne comprenait pas.

- J'ai été désignée tutrice par le tribunal, il y a un mois. Qu'est-ce qui a changé ?

Josiane fit une moue désolée, regardant Yanis : c'était évident, ils avaient mis l'adolescente en danger. Aucun des trois n'avaient songé à ce type de conséquence.

- Ecoutez mademoiselle, il y a plusieurs choses. Expliqua-t-elle d'une voix patiente et compréhensive. D'une part, vous avez été désignée tutrice « volante », c'est à dire provisoire en attente d'une réunion des instances pour statuer sur une décision finale à votre rencontre ou un placement différent. Ce qui signifie que nous pouvons sans aucune justification, ni explication, reprendre la charge de Dietrich mais ce n'est pas ma manière de faire. Je sais les efforts que cela coûte et je vois bien votre engagement pour cette petite et l'attachement qui s'est créé. Il y a ensuite l'accident, la mise en danger, et là, même si vous aviez la justice, c'est à dire la tutelle complète pour vous, nous pourrions exercer notre droit de reprise. Et enfin, il y a son état clinique, qui nécessite des soins.

- Oh Mon Dieu !

Monique avait été la première à réagir, ne pouvant retenir ses larmes. Elle seule avait compris la signification des dernières paroles prononcées. Eléonore intervint ;

- Attendez, de quels soins parlez-vous ? Nous avons les meilleurs spécialistes ici.

- Mademoiselle Muller, j'ai entendu parler de votre incroyable pouvoir de persuasion. Vous avez effectivement choisi une clinique exceptionnelle pour aider Dietrich à se remettre de sa chute mais je ne vous parle pas, ici, de son état physique. D'après le compte rendu de l'accident, elle se serait laissée tomber de la moto à pleine vitesse. Cet enfant est en souffrance, en danger. Notre rôle c'est de la protéger.

Monique lâcha ;

- En la bourrant d'anxiolytiques.

Yanis avait enfin saisi. Un froid glacial pénétra ses os, il préféra fermer doucement ses poings en baissant la tête. Tout était de sa faute, la femme ne cessait de le répéter ; l'accident !

Josiane était gênée, elle se mordit la lèvre inférieure, étendit ses doigts vers ceux d'Eléonore, les referma.

- Ecoutez, je comprends que c'est difficile à accepter mais nous savons ce que nous faisons. Nous allons la transférer dans une de nos maisons de repos pour mineurs en danger. Elle sera avec d'autres jeunes, dans un établissement comme celui-ci. Elle pourra continuer de garder le lit. Surtout, toute une équipe de spécialistes, psychologues, médecins, psychiatres, éducateurs seront à ses côtés afin de trouver le meilleur traitement, le meilleur protocole.

Yanis grogna ;

- Un endroit fermé.

- Un endroit protégé, Yanis. Elle s'est mise en danger et ce n'était pas la première fois, non ?

Elle les fixait dans les yeux, à la fois bienveillante et combative. On ne pouvait nier qu'elle avait ses propres convictions.

- Je ne désire que son bien. Et cela commence par sa survie. Je suis désolée si cela vous paraît abrupte mais... laissez-moi vous expliquer. Je travaille avec des adolescents depuis plus de vingt ans. Je sais ce qu'a subi Dietrich lors de sa préadolescence, vous étiez là pour voir le traumatisme mais il y a les antécédents. Et pourtant, Dietrich n'est pas la plus mal lotie. Comment vous expliquer ? Par ses tentatives, ses actes violents, elle agit, elle fait des actions et pour nous, ce sont des signes forts pour s'en sortir, combattre. Dietrich n'est pas la seule, nous menons une sorte de guerre et il y a déjà eu beaucoup de pertes.

Monique remarqua, d'un ton mal assuré :

- Vous dites ça comme si c'était récent.

- C'est récent, ou plutôt, cela a été progressif, jusqu'à exploser avec les derniers événements que nous avons tous vécus. Beaucoup de pré-adolescents, garçons ou filles, pauvres ou riches, au passé meurtri ou non, souffrent de dépression lourde. Pour Dietrich, les circonstances de sa vie suffiraient à justifier un tel mal de vivre mais nous pensons qu'elle avait, comment dire, le germe quoiqu'il adienne. Elle vous a parlé de ses amies ? Ils sont comme un tribu. Des jeunes qui souffrent, nombreux sans en connaître la raison, ils se retrouvent entre eux et partagent leur incompréhension en buvant, se droguant, en s'écoutant, en tentant des expériences, quitte à ce que leur vie bascule. Nombreux, comme elle, sont poly toxicomanes, mais pas tous. Certains éprouvent le besoin de changer de nourriture, devenir vegan ou, carrément, de ne plus se nourrir, si ce n'est l'inverse : manger comme pour se gaver d'amour, d'attention, de considération, d'envie de prendre le temps, d'attendre, se gaver de tout ce qui leur manque. Parfois, ils peuvent être violents avec les autres, beaucoup avec eux-mêmes. Et il va y avoir ceux qui désirent changer de genre, de sexe, de peau. Ils éprouvent une réelle douleur dans leur corps, sous leur peau. Vous savez, ces expressions : mal dans sa peau, à fleur de peau, envie de s'arracher la peau, ils savent concrètement ce qu'elles veulent dire. Chacune de ces réactions a pour point commun une sorte d'autodestruction. Leur sensibilité est si pure et extrême qu'il suffit de très peu pour qu'ils soient réellement bouleversés. La plupart des jeunes qui se scarifient ont des proches qui les aiment, des parents, des tuteurs, des frères, des sœurs. Ils se font mal pour se punir, parce qu'ils savent qu'ils déçoivent ceux qui les aiment et cela les fait souffrir. Plus on les aime, plus ils se blessent, se sentent mal. Ce n'est pas du refus ou le fait qu'ils se disent qu'ils ne le méritent pas, c'est simplement morbide. Ils tendent avec tant de force vers le suicide qu'ils enragent d'avance de la souffrance qu'ils vont faire vivre à ceux qui les aiment. Cet amour, ils le détestent et pourtant, il sert de frein. C'est pour cela que je ne vous remercierai jamais assez pour ce que vous avez fait. Dans les Centres à l'Enfance, nous essayons de protéger nos personnels en leur interdisant de s'investir émotionnellement. Comme vous l'avez fait. Si vous saviez... comme c'est difficile de perdre un de nos enfants.

- Mais, vous en avez sauvé, tout de même ?, demanda Eléonore d'une voix qu'elle aurait voulu moins forte, moins étranglée.

- C'est très difficile. Ce phénomène est inexplicable, est-ce génétique, la fin d'un cycle, le ras-le-bol intime d'une génération à la fleur de la vie ? Car le malaise, la raison ultime, c'est la passerelle vers l'âge adulte, l'adieu à l'enfance, le changement de corps pour commencer, puis l'entrée vers le monde, la société, le « système ». Cette « passerelle » est devenue une véritable torture pour ces jeunes. Ils y opposent un déni que parfois même ils ne comprennent pas. C'est comme s'ils allaient pénétrer un monde glacial et hostile, sans aucune protection, qu'ils le savent et le refusent. Ils pourraient faire des efforts, aller se vêtir, s'armer, apprendre à chasser mais cela les horripilent. Ils veulent continuer de jouer, s'amuser, rester innocent. Attendre. Ce qui était considéré comme une faiblesse, il y a encore un siècle, nous le prenons

aujourd'hui très au sérieux et, aussi, avec respect. Je parle du droit à rester enfant. Je ne devrais pas aller si loin, mais si on élargit nos recherches, si on essaye de comprendre, le mal ne vient pas de la nature hostile, comme elle pouvait l'être pour des tribus indigènes il y a des centaines d'années, il ne vient pas, non plus, de la dureté de plus en plus marquée des efforts demandés pour se nourrir, se loger, non. Il provient du changement profond de l'humain envers son prochain. Regardez le monde du travail : avant, même un ouvrier pouvait prendre du plaisir, trouver des raisons de s'investir chaque jour, grâce à la communauté qui l'entourait, la solidarité. Aujourd'hui, on est isolé, seul, il n'y a plus personne pour apprécier votre caractère, partager des idées, des problèmes personnels. On met de la concurrence et de la peur de l'avenir dès le collège. Les gamins sont censés savoir ce qu'ils veulent faire « adulte » à partir de leurs quinze ans, ils ne vont plus choisir une faculté ou une école après le BAC mais vont être « recrutés », acceptés ou refusés, selon des critères remontant à leur enfance. Pour certains, c'est beaucoup trop tôt. Cette période est trop importante à leurs yeux pour qu'ils la consacrent à leur « avenir ». Ils en ressentent une véritable injustice et une incompréhension qui met en doute leur croyance envers ce fameux « avenir ». Devenir adulte leur paraît irrémédiable et sans aucune concession envers l'humain. La part d'enfance qui nous était autorisée avant, qui faisait ressortir des artistes, des aventuriers et des inventeurs, cette part s'amenuise et nos adolescents l'ont compris. Cela les effraie et les dégoûte. Le pire, c'est qu'ils en connaissent vraiment beaucoup sur ce qu'on pourrait être ou vivre à travers les séries et les jeux dont ils s'abreuvent à longueur de journée. Et voilà qu'en réalité, le monde qu'on leur impose d'intégrer est à des centaines de kilomètres de ce qu'il pourrait, ce qu'il devrait être à leurs yeux. Un monde où ils devront choisir de changer du tout au tout, devenir des monstres de cruauté, apprendre à écraser son prochain et le refusent. En faisant cela, ils passent pour des rêveurs dans un monde de prédateurs. Ils se placent en tant que proie, victime, en tant que parasite et c'est ce qui engendre leurs souffrances.

Monique était bouleversée.

- Qu'est-ce qu'on peut faire, alors ?

Josiane s'en rendit compte, elle s'était emportée sur la fin. Son discours n'était pas très protocolaire. Il résultait pourtant de centaines d'heures de discussion, d'écoute et d'observation de préadolescents que des parents inquiets lui avaient confiés. Nombreux, comme Dietrich, venaient pratiquement de la rue ou de milieux difficiles, déjà couverts de coups et de blessures ou, pire, ayant été abusé, torturé, humilié dans leur fragilité d'enfant mais d'autres n'avaient jamais vécu le moindre traumatisme. Cependant, c'étaient ceux dont la noirceur d'âme effrayait le plus. Dont le jusqu'aboutisme morbide, le désespoir, était indéniable. Et, souvent, les plus malheureux. Ils fondaient d'empathie et de culpabilité envers leurs amis qui avaient réellement souffert alors qu'ils se savaient, en vérité, beaucoup plus atteints par le mal.

Pourquoi avait-elle eu besoin, en cet instant précis, de déverser ce qu'elle gardait au fond d'elle depuis toujours ? C'est parce qu'elle ne rencontrait pas souvent des zigotos dans le genre d'Eléonore, Monique et Yanis. Elle tenta de redonner un peu de peps à cette horrible discussion.

- Pardon d'être aussi pessimiste, j'ai encore perdu un garçon dernièrement. Il y a des choses à faire, évidemment et cela fonctionne. Donner envie, de l'espoir, attendre, protéger... attendre.

- Attendre quoi.

- Le déclic. Il se produit presque toujours. Cela peut-être à dix-sept ans ou à quarante. Mais avant cela, nous devons protéger ces enfants, les empêcher de... Enfin, vous savez.

Cette fois, ce fut elle qui retint une larme.

Eléonore posa ses dix doigts sur sa bouche, comme pour bien réfléchir avant de laisser sortir les mots.

- Vous allez emmener Dietrich et la mettre sous cachets, c'est ça ?

- Oui, jusqu'à maintenant, elle a réussi à s'en passer. Mais, cette fois, c'est inévitable. J'ai vu son dossier, nous devons d'abord attendre qu'elle se réveille totalement, évidemment, mais, je suis désolée, une ambulance passera la prendre demain matin.

Une voix grinçante et moqueuse lâcha :

- Je suis pourtant réveillée Josiane, je suis réveillée.

Seule madame Marty eut l'impression que l'on venait d'ouvrir une porte sur les vents glacés de l'Arctique. Elle se tourna vers l'entrée de la cafeteria, le cœur serré d'angoisse. Les trois autres adultes, eux, fixaient Dietrich, ses cheveux de cirage luisant, ses grands yeux de lune noire de Dark Vador, ses pieds nus sur le carrelage, d'un air émerveillé et soulagé.

Elle les reconnut, agrandit ses yeux et sortit un sourire de son cœur. Dans la seconde qui suivit, elle s'écroula lourdement, tapant sa tête sur le chambranle, ouvrant sa pommette qui laissa fuir du sang. Yanis se précipita.

A nouveau inconsciente, elle avait son sourire d'illumineé sur les lèvres. Des infirmiers arrivaient, déroulant de la gaze, plaquant des compresses, poussant une civière. On la mena en salle d'urgence.

Les trois amis ne quittèrent pas la porte des soins des yeux, restant dans le couloir, on finit par les renvoyer en bas. Madame Marty attendait, patiente. Eléonore signa les documents, plus pour remercier Josiane de sa franchise envers eux qu'autre chose. Qu'elle les signe, ou pas, Dietrich partirait le lendemain pour le Nord de Paris.

Pour finir, les médecins préférèrent garder la petite dans le service des soins intensifs. Aucune visite ni présence autres que celles de professionnels de l'établissement n'y étaient permises. Eléonore, Yanis et Monique ne surent que faire. Ils ne pouvaient partir, ils avaient peur de ne plus la revoir mais c'était idiot. Josiane leur avait certifié qu'ils pourraient l'accompagner le lendemain jusqu'au centre.

Ils étaient si heureux : Dietrich s'était réveillée.

Ils allèrent dans sa chambre, préparer ses affaires. Monique sortit quelque chose de sa poche ;

- Je voulais lui apporter un cadeau, je ne savais pas quoi, puis j'ai pensé à ça.

Eléonore pencha la tête pour voir.

- C'est quoi ?

- Un double des clés de mon appartement. Je lui mets au fond du sac.

Les deux femmes restèrent un petit moment amusées, Monique avait compris.

- Toi aussi ?

- Oui, moi aussi, fit Eléonore en sortant un trousseau agrémenté d'une petite peluche rose. Désolé Yanis.

- J'ai beau être un garçon, je sais qu'elle adore mon appartement. Cela fait deux semaines que j'ai ce double dans la poche. Jamais je n'aurai osé le lui donner mais si vous permettez.

Ils souriaient tous les trois.

Comme pour s'excuser, ils dirent ;

- Au cas où elle fugerait.

Ils étaient soulagés, c'était le meilleur lien, la meilleure des choses qu'ils pouvaient lui laisser ; une porte ouverte.

« J'aimerais pouvoir enlever ce mur blanc et sale qui m'entoure. J'aimerais pouvoir enlever celui qui vous entoure. Vos secrets sont vos douleurs. Nous savons que la douleur est trop forte, elle nous empêche d'avoir envie, simplement d'avoir envie.

Pour moi, il n'y a pas de solution, ma mère a tué mon père et mon père a tué mon petit frère, qui me tuera moi ?

Il y a tant de beauté dans ces chansons, des souvenirs, des moments de vie, je les imagine et ne les vis pas.

Ma mère a eu une belle vie, moi j'essaye, mais je sais que tout est faux. Je ne suis pas dans le bon monde. Pas dans le moule, et même, je pourrai essayer, mais l'air que je respire n'est pas fait pour moi. Il m'étouffe. Ce qui est horrible, c'est que je sais déjà que ça ne partira pas, jamais. Je le sais. J'ai le choix de vie ou de mort, de souffrance ou de paix. Mon seul choix. Vous seuls le savez et essayez de m'empêcher de couler, alors que je désire m'envoler. Vous me faites douter en me donnant de la valeur.

En m'aimant, vous me faites encore plus de mal.

Je ne veux pas faire de mal aux autres, alors ne m'aimez pas.

Je suis coupable, toujours coupable. Faites-vous exprès de m'aimer ? Pour que je doute et souffre un peu plus ? Ma décision est prise depuis longtemps, je veux m'envoler. Non pas plonger, mais écartier les bras, pousser sur mes pieds et voler. Je trouverai un pont très grand, je trouverai un pont effrayant. Ou bien une falaise au-dessus de la mer. Je ne veux pas que l'on me retrouve écabouillée entre les galets d'une rivière. Le vent de l'Océan m'emportera au large, peut-être que je ferai du surf sur les vagues, mon visage embrassera l'eau froide, je n'aurai plus de peine, mon corps glissera dans l'eau noire, je deviendrai une sirène.

Je vous aime tous les trois, je vous promets, je serai heureuse. S'il vous plaît, soyez en persuadés. S'il vous plaît. Je vous fais confiance, sans cela, je mourrais deux fois.»

NOSTALGIE 80

Voilà, c'est fini

Trouve un autre rocher petite huitre perlée

Ne laisse pas trop couler de temps sous ton p'tit nez

Voilà, c'est fini

On va pas se dire au revoir comme sur le quai d'une gare

J'te dis seulement bonjour et fais gaffe à l'amour

Voilà, c'est fini

Je ne vois plus au loin que ta chevelure nuit

Même si je m'aperçois que c'est encore moi qui te suis.

EMY

Ce furent ensuite de longs mois de solitude, de déshérence, d'absence de l'âme.

La petite avait profité des transmissions entre les infirmières, vers sept heures du matin, pour retourner dans sa chambre et récupérer ses affaires. A sept heure et quinze minutes elle était dans la ville déserte, les rues froides et brumeuses de l'aube. C'était un mois gris, novembre, il y avait des épines dans ses pupilles. Dietrich a reniflé et s'en est allée.

Elle a erré un moment, but un café près de la gare Montparnasse, acheté des cigarettes.

Personne ne l'a plus revue.

Sur la petite table de nuit, une feuille de cahier déchirée, pliée en deux, bloquée par un verre d'eau à demi bu et notée ; « Pour EMY ».

Eléonore, Monique, Yanis.

Eléonore avait supplié sa mère d'agir, elle savait faire ce genre de chose. Gretchen était surprise et heureuse d'avoir de ses nouvelles mais comprit l'urgence dans le ton de sa fille. Elle préféra garder ses envies de négocier son amour pour plus tard et fit ce qu'elle savait faire. Elle donna des coups de téléphone. Ministère, cabinet de l'Elysée, cela suffit. En moins de vingt-quatre heures, une cellule de recherche se mit en place au siège de la PJ Parisienne, uniquement dédiée à Dietrich Minot. Un officier de liaison transmettait les comptes rendus à Eléonore par des appels et des messages. Elle ne cessait de le recontacter. Ils envoyèrent des enquêteurs au Centre pour l'Enfance, chez des amies de la petite, ses anciens tuteurs et tuteurs, certains poussèrent le zèle à harceler Yanis. Eléonore leur ordonna de se concentrer sur une fugue, au pire, un enlèvement, une séquestration par le genre d'homme qu'elles avait vu au U-Boot.

Ils finirent par retracer son parcours grâce aux caméras de surveillance des villes et au pistage de son portable. On la voyait à la gare Montparnasse monter dans un train. Quatre heures plus tard, elle traversait la petite gare d'Etretat. On la filma entrer dans une boutique de souvenirs, en ressortir. La vendeuse indiqua que la petite avait acheté une carte des sentiers longeant les falaises, elle semblait avoir beaucoup d'argent (Eléonore avait glissé 1000 euros en espèce dans une poche de son sac). On pouvait contempler l'adolescente ressortir de la boutique, traverser la place.

Ensuite, sur le coin d'un plan large, on l'apercevait assise, la carte dépliée sur ses genoux à un arrêt de bus menant vers les falaises. En agrandissant, elle devenait une tache noire floutée, ses cheveux huileux penchés sur son visage, puis le car arrivait, la cachait comme pour un tour de magie, et repartait, laissant sa place vide.

C'était la toute dernière image, prise à 16H17. Son portable cessa de biper à six kilomètres de là, sur le front de mer, une heure plus tard. La cellule de recherche envoya des hommes arpenter le vent et la bruyère, bien que plus de deux journées se soient écoulées. Eléonore appela sa mère. La gendarmerie locale, la Police Nationale, la Municipale, plus de cinquante hommes organisèrent des recherches sur les bords des falaises comme sur et sous la mer.

Les trois amis s'étaient rendus à Etretat. Trois jours après la « disparition ». Ils restèrent presque une semaine. On ne retrouva rien, ni téléphone, ni sac, non plus une seule image, que cela soit devant la gare ou dans d'autres villes aux alentours. Eléonore ne cessait de se repasser le film de Dietrich assise à son arrêt de car. Elle aurait tant voulu qu'elle lève son visage vers elle, qu'elle leur fasse un signe.

Il y avait autre chose... qui les avait empêchés de quitter Etretat. Plus vous arpentiez les bords de falaises, plus vous vous rendiez compte de l'énergie vitale, quasiment sidérale, qui bouleversait ces lieux. Avec le vent, la puissance de l'Océan, la beauté des herbes couchées, la hauteur et la magnificence des falaises, on ne pouvait songer à se tuer. C'était lyriquement impossible.

Pas en cet endroit du monde.

Dietrich avait une âme sensible, la violence et la pureté des éléments vous interdisait de songer à défier la vie, on sentait que le vent allait vous repousser vers la terre. De quel droit allait-on refuser le cadeau de la planète ? De la vie ?

Malheureusement, il y eut des moments où le doute creusa leur cœur. Ils se rendirent au bord d'une de ces falaises au crépuscule, un soir étrange où le vent ne soufflait plus de la mer, mais de la terre. Il vous poussait dans le dos que c'en était dangereux et grisant. On se sentait prêt à voler. Autre chose - que la beauté des rouges et violets qui palpitaient sur l'horizon, du bleu royal de la nuit qui se déployait - c'était la douceur de l'air. Le vent qui vous poussait était pratiquement chaud, suave. Un peu comme du sable glissant sur votre peau. En ouvrant ses mains, on pouvait le saisir, en écartant les bras, on pouvait le laisser vous porter. On dit que l'air chaud soulève les montgolfières.

Dietrich aurait bien pu s'envoler.

Ils rentrèrent à Paris, mutiques et gris. Prirent encore quelques nouvelles les uns des autres, est-ce que la cellule de recherche avait trouvé autre chose, ne pouvaient-ils éplucher les caméras des gares du monde entier ? La cellule finit par être dissoute, tel un sucre dans un thé devenu froid, un rapport complet envoyé à Gretchen qui en informa Eléonore.

La traversée du désert débuta.

Les trois avaient repris leur travail, un peu comme des robots.

Chaque nuit, avant de s'endormir, des larmes incendiaient leurs yeux.

Leurs propres tourments ne les concernaient plus, c'était toujours ça. Comment peut-on angosser pour soi-même ? S'en vouloir de ne pas avoir été ce qu'on désirait, quand on était incapable de sauver un enfant ?

C'était presque une (triste) libération. Yanis s'en fourrait plein les narines, dépérissait, Monique s'empiffrait, elle n'ouvrait plus son ordinateur mais son frigo, Eléonore se foutait de son passé et, pire que tout, les trois ne s'appelaient plus. Pourquoi faire ?

Ils avaient tant de peine.

Quand on est triste à ce point parce qu'on a perdu un être d'amour, une personne à laquelle on tenait plus que tout au monde, un proche qu'on aimait de tout son cœur, quand on est à ce point bouleversé à ne pouvoir cesser de pleurer, on est si malheureux... C'est tellement difficile. On se moque de tout le reste.

La petite méchanceté ordinaire, les gens haineux, les grincheux les ordres cruels, l'humanité qui fout le camp, la quête du profit, cela nous traverse comme de la wifi. Elles sont là, ces ondes pleines de phrases et de fracas, d'images, d'invectives et de convictions écornées, d'une sagesse criminelle et d'une philosophie éclair - qui pourtant n'apporte ni feu ni tremblements, elles font tourner le monde, toutes ces basses horreurs, mais on ne les voit pas. On est tellement meurtri dans notre rabachage de « pourquoi ? ». De regrets.

On est anéanti. Et cynique ; comme le monde est différent, comme les problèmes, les angoisses deviennent futiles, comme les gens sont idiots, mesquins, petits, minuscules, crottés mais lourds et accrochés au sol de la terre comme des restes de nourritures ou de cigarettes sur la moquette d'une chambre d'adolescent. Comme cet adolescent, nous ne les voyons même pas, les écrasons de nos pieds nus en nous levant le matin, le sourire d'une copine, les paroles d'une chanson entendue la veille ou, simplement, l'envie d'en griller une au coin de notre esprit - sur le bord de la fenêtre en maudissant le froid.

Mais qu'ils profitent des gens qu'ils aiment, tout de suite, vite ! Au lieu de pinailler, de faire le mal et de jalouser.

La mère d'Eléonore essaya de la contacter. Elle sentait sa fille au bord du désastre et, ce qui était terrible, s'en savait totalement exclue.

Elle avait peur. Tout le monde, les collègues, amis, famille, de ces trois-là avaient peur. Mais pas eux. Ils naviguaient dans le mauvais sens, du haut vers le bas, sans s'en rendre compte, sans « s'en faire ». Et, si vous tentiez de les approcher, ils mordaient.

Un mauvais souffle avait couché leur flamme, leur monde avait perdu ses couleurs.

Les feux bleus s'étaient tus.

Quatre interminables mois passèrent. Josiane tentait d'avoir des nouvelles de ces trois drôles de jeunes gens. Elle était très inquiète.

En quatre mois, leur façon de vivre avait changé du tout au tout. Aucun d'eux n'avait l'énergie d'antan. L'envie. S'occuper des autres, pourquoi faire ? Souffrir ? Une enfant était morte ! Notre enfant ! Comment survivre à ça ?

Ils n'avaient plus 27 et 28 ans, ils étaient au bout de leur vie, qu'elle passe, qu'elle file au plus vite qu'on en finisse ! A force, ils ne voulaient même plus se voir, la peur, la douleur et la haine se mélangeaient en un injuste rejet.

Un jour, Yanis envoya un message aux deux filles ; « j'aimerais qu'on la retrouve. » Était-ce pour en finir une bonne fois ? Ne plus avoir de doute ? Parlait-il de son corps ?

Comme ils le craignaient, s'en doutaient, cela fut pris avec peur et colère. Si on retrouve son corps, on perd un tout petit espoir, c'est ce que tu veux ? Ou bien, tu es encore plus monstrueux ? Hein ? C'est ça ? Tu nous parles de quoi ? De la retrouver « elle » ? Vivante ?

Ils étaient furieux mais, ce soir-là, ils s'endormirent tous trois différemment. Au matin, ils se rendirent compte que c'était trop de souffrance. Non, décidément, à quoi bon se revoir ? Pour partager un espoir ? Ils n'avaient fait que ça, à l'époque, lorsqu'ils s'occupaient de la petite.

Etant donné qu'ils travaillaient en horaires décalés, ils ne virent pas les week-ends arriver, les lundi repartir, les semaines s'enfuyaient comme des souffles d'air aspirés dans des trous de serrures. Il n'y avait que les températures, la consistance de la nuit et la couleur parfois prenante du ciel pour leur signifier le lourd roulement de l'univers autour de cette petite planète qu'était Paris.

Les mois se cassaient la gueule sans crier gare. Ils laissaient leur corps s'agiter, une boîte de silence au bout des bras. Cette grande chose rectangulaire qu'ils avaient fini par découvrir un matin, couchée sur leur corps, encore allongés dans les draps du lit. Ils pouvaient la porter sur leur tête, la tirer derrière eux et même s'asseoir dessus pour se reposer. Le tout était qu'elle reste sous leurs doigts, qu'elle ne glisse pas pour se rompre, ou fondre brutalement à

travers le sol, qu'ils puissent la regarder. Ce qui était difficile parce que la boîte était transparente. Pourtant, ses limites apparaissaient clairement sous la paume, ses rudes et planes parois, ses angles tranchants et ils pouvaient sentir sa lourde masse.

Petit à petit, chacun apprivoisa la boîte, la transforma. Pour Yanis, c'était un cube empli de cris stridents qu'il fallait secouer afin de les faire cesser. Monique la voyait ronde, elle pouvait la serrer mollement dans ses bras, s'y accrocher et rebondir avec contre les vrais murs. Quand à Eléonore, elle réussissait à la faire rapetisser, la fourrer dans la poche, au creux de sa main.

Il arrivait qu'elle leur échappe. Qu'elle disparaisse et réapparaisse par surprise. Elle était soudainement coincée dans leur gorge, gonflant à l'intérieur de leurs yeux, ils se retrouvaient à étouffer, être aveuglé et, le pire, c'était lorsque ce silence pénétrait leurs oreilles. L'intérieur de la grande boîte se mettait à vibrer d'une absence terrible et douloureuse, là-aussi, prenait de l'ampleur, elle voulait tout déchirer.

Les trois jeunes gens laissaient passer la tempête, un tsunami de verre brisé, puis se secouaient, faisant jaillir au dehors la grande boîte rectangulaire pour s'en saisir des bras et la garder debout contre soi, comme on embrasserait un cercueil.

Une année entière passa mais, en vérité, rien ne passa.

NOSTALGIE 80

Mes chers parents je pars
Je vous aime mais je pars
Vous n'aurez plus d'enfant
Ce soir
Je ne m'enfuis pas je vole
Comprenez bien, je vole
Sans fumée sans alcool
Je vole, je vole

SAINTE CASCADE

Un jour, la terre se détacha du ciel. Elle se mit à chuter comme un tableau décroché d'un clou. Nul ne s'en rendit compte mis à part nos trois jeunes bleus.

Leurs pieds décollèrent du sol, ils étaient projetés vers le haut, à moins que cela soit ce qui était en dessous qui partait très vite dans l'autre sens. L'apesanteur les retint, jouant son rôle d'élastique qui fait que plus on saute, plus on redescend.

Ils se retrouvèrent le cul sur une chaise, la grande boîte de silence venait d'exploser, leurs yeux de se laver, ils voyaient leurs meubles, la moquette et le parquet, les photos au mur, ils voyaient leur appartement comme jamais.

Eléonore portait son uniforme - elle était censée se changer au poste afin de ne pas se faire « repérer » dans son quartier mais elle s'en foutait. Depuis peu, elle rentrait vite pour allumer sa télé sur des chaînes d'infos. Des débats politiques, de société, elle dévorait les

visages des yeux, s'emplissait du brouhaha des convictions, des controverses, elle ne savait pas pourquoi, toutes ces voix la réchauffaient.

Elle se tenait dans l'entrée, sa grosse boîte de silence entre les mains, cherchant un endroit où la poser quand celle-ci lui échappa. Elle eut très peur mais il n'y eut pas de bruit de vaisselle cassée, pas de pointe dans le cœur ou contre ses tympans, la boîte n'était pas partie pour revenir trouser son estomac ou brûler le dessous de sa langue, Eléonore ne savait plus où se trouvait cette fichue boîte mais c'était comme pour son uniforme.

Soudain, elle s'en foutait.

Tous les tiroirs étaient ouverts, vidés, les tapis roulés, des meubles tirés. Des cadres avaient été décrochés. Elle se retourna, vérifia qu'elle avait bel et bien tourné sa clé, que sa porte ne portait pas de coups, sa serrure de griffures, puis regarda à nouveau son appartement, une chaleur de forge faisant monter les larmes de son ventre à son visage, elle dut frotter ses yeux afin d'en calmer les picotements.

Elle avança, regarda le désastre, comme c'était merveilleux ! Il semblait qu'une sorte de rongeur, ou plutôt d'animal à griffe, se soit déchaîné contre les murs et le sol. La tapisserie partait en lambeaux, le canapé avait été retourné, dépouillé, on n'avait pas seulement fouillé. Ou alors, la personne cherchait une chose qui était dans les cloisons, à l'intérieur même des meubles, du sol, sous la peau de cet endroit.

Eléonore était folle de joie car elle savait que c'était Dietrich. Elle respirait à plein poumons, avança jusqu'à sa chaîne stéréo. Encore allumée. On avait laissé le lecteur cassette ouvert. Qui écoutait des cassettes ? Elle pivota sur elle-même essayant d'attraper des restes de musique, La, La, La, on a Yellow Submarine ! Puis, d'abord négligemment et, de plus en plus, frénétiquement, se mit à fouiller à son tour. Tout était irrationnel, sa joie et ce qu'elle faisait mais elle sentait la présence de Dietrich dans son dos, sa voix qui l'encourageait. La gamine en profitait pour répéter, « je vous ai bien eus, je vous ai bien eus. » Eléonore respirait son air, entendait sa musique, effectuait les mêmes gestes. Seul un morceau de l'espace-temps s'était décalé, pensait-elle, si on pouvait les superposer, y revenir, le faire avancer, ou reculer le mien, on se retrouverait toutes les deux à faire les mêmes choses.

Il lui fallait aussi se mettre dans la tête de la petite.

Eléonore se souvenait de tout, il n'y avait rien d'irrationnel. Souvent, lorsque Dietrich restait à l'appartement, elle cherchait, humait, sentant que quelque chose s'y imprégnait. Eléonore l'avait vue palper les pierres, coller son oreille contre la moquette.

Comme lors de sa première visite à elle, enfant.

Elle eut une illumination, plutôt deux en même temps. D'abord, une terrible envie de voir ses amis, de partager sa joie de ce qu'elle venait de découvrir et, surtout, partager sa joie de partager avec eux. Elle allait leur envoyer un message ! En second, c'était à la chambre, près du lit, dessous, c'était là que se trouvait le mystère. Elle grimpa, se positionna à quatre pattes et explora. Tout le tour du lit rond était fondu dans le sol de pierre. La matière semblait en bois, il n'y avait aucune ouverture. Sous le matelas, une grande planche, là aussi vissée, collée, comme soudée. Pourtant, dessous, on imaginait une grande cavité, un puit immense. Elle y plaqua sa joue. Entendit battre son cœur. Il lui fallait défoncer cette cloison. Elle bascula de l'autre côté, contre le mur de pierre. Assise sur le sommier martelé, elle posa ses pieds à terre.

Ce fut comme dans ces dessins animés où le personnage se met à givrer des orteils jusqu'aux cheveux. Cela monta si fort qu'Eléonore en eut les oreilles bouchées, les yeux carbonisés, la gorge écrabouillée. Elle ne respirait plus, son cœur faisait BAM BAM BAM ! Elle était pétrifiée de froid.

Sous ses semelles - la moquette avait été soulevée, décollée, se trouvait une grande trappe de bois. Fermée, la poignée de fer rabattue dans une encoche, on y avait glissé un bout de papier. Elle se pencha, ramassa la feuille de cahier. Qu'est-ce qu'elle tremblait !

Son cœur fondit de chaleur et gonfla de terreur à la fois lorsqu'elle déchiffra la phrase : « On va survivre !!! »

Joie et horreur !

Dietrich avait enfin pris sa décision, tout en la prévenant.

Eléonore savait.

Elle avait toujours su.

Elle s'enferma le visage à deux mains. Eut l'impression de contenir un flot de larmes entre ses doigts. Se leva, sortit son téléphone et envoya un message.

« Maman, viens tout de suite, 17 rue d'Aboukir. »

Le SMS fut peut-être transmis à Dubaï, New York ou Londres mais il n'y eut pas dix secondes avant la réponse.

« Ma chérie, quitte cet endroit. J'arrive, donne moi deux minutes. Pour te dire quand »

Les deux minutes passèrent, Eléonore lisait le message en répondant non de la voix et de la tête, « non, non, je t'attends ici. »

« J'ai un vol dans deux heures, je serai à Paris demain matin, à six heures, je t'appellerai. »

« Viens directement, s'il te plaît. Je t'aime. »

Evidemment.

Eléonore comprenait tant de choses, comment ne pas lui confier, enfin, cet amour ?

« Comme tu voudras. Je suis tellement désolée. Je t'aime, tu le sais, je t'aime. »

Elle se leva, grimpa sur le sommier, traversa la chambre et descendit jusqu'à la partie salon. Elle regarda la chaîne hifi, dommage que Dietrich ne m'ait pas laissé une cassette. Elle se pelotonna sur le canapé, là où la petite passait ses journées. Eléonore savait que le temps allait filer à présent, que, malgré les poignards dans son cœur d'enfant, elle pourrait sourire encore des heures durant.

Parce que Dietrich était vivante, quelque part, là, dehors et... On allait survivre !!!, avec trois points d'exclamation !

Ces trois points changeaient toute la portée du verbe actif « survivre. » Il ne s'agissait pas de se nourrir chichement, s'accrocher aux aiguilles du temps, résister aux intempéries, aux coups et blessures que le monde assenait.

On parlait ici de casser le mur, traverser le brouillard, passer de l'autre côté. Survivre à cette putain d'épreuve et ensuite, simplement – simplement – vivre.

Elle se remit debout le téléphone serré dans sa main. Oui, que le démon passe son chemin. Ensuite, il y avait tant à faire. Appeler ses amis, leur annoncer cette magnifique nouvelle. Réparer, recoudre, se relier à nouveaux. Elle grimpa les trois marches, fit le tour du lit, se baissa, tira la trappe. Le dessous du battant était insonorisé, couvert de mousse matelassé, tout comme le plafond bas.

Un escalier descendait.

Une lumière chaude éclairait le bas, elle descendit quelque marche et vit une agréable pièce ronde aux murs de pierre. Des meurtrières vitrées, tout autour, laissaient entrer les lampadaires de la ville. Le sol était couvert d'épais tapis orientaux tirant vers le grenat. Elle passa la dernière marche, regarda la commode, les trois lits aux matelas recouverts de plastique.

Le visage défait, le corps déchiqueté, elle fit quelques pas pour pousser la porte d'une salle de bains contenant aussi des toilettes puis revint dans la « chambre ». Il y avait ce gros coffre en osier. Elle savait ce qu'il contenait.

Elle pensait : « ne réfléchis pas, n'y pense même pas. »

Elle ouvrit la malle, regarda les poupées, les peluches, se pencha et commença à les palper. Elle le trouva, un petit ourson beige avec une présence de plastique à l'intérieure. Eléonore enleva le scratch dans le dos et sortit le petit haut-parleur, éteint, la pile était morte. Pourtant des enfants en avaient écouté la mélodie des années plus tôt, tout comme elle.

Ses sœurs et ses frères de douleur.

La musique de son enfance était, en fait, le disque d'abominables souffrances.

Il y a longtemps, dans cette grande pièce où les placages de bois roux sur les murs faisaient comme des flammes sous les lampes du bureau, son père discutait avec des hommes graves en costume. Les traits d'une ville en feu sur le visage, il serrait un journal dans son poing. Eléonore était venue l'embrasser accompagnée de sa nounou, avant de rejoindre son lit. Il venait tout juste de dire ; « Je n'irai pas à cette convocation, ne vous inquiétez pas. Mais vous, de votre côté, faites ce qu'il faut. » Puis il l'avait aperçu et, pour la première fois, elle avait vu son père se décomposer de peur. Sa main avait froissé le journal en boule pour le jeter dans une corbeille.

Le lendemain, Eléonore était revenue déplier le journal. Des lettres en gras titraient : « L'OM en passe de gagner le titre ». Il y avait aussi : « Brigitte Bardot reçue par le Président du Guatemala », « Rumeur de scandale pédophile chez des dirigeants du CAC 40 ». Et, en bas, dans le coin droit ; « Avec les éditions du Midi, faites publier votre livre. »

Le lendemain, son père se tirait une balle de pistolet à travers la tête.

Des hommes étaient venus nettoyer ses tiroirs.

Et sa poubelle.

Le choc de sa mort avait été si violent pour l'enfant qu'elle en avait oublié ces grosses lettres noires, d'autant qu'à l'époque, la plupart des mots, des événements et des noms lui étaient totalement inconnus.

Elle avait préféré se raconter sa propre histoire.

Aujourd'hui, elle se souvenait.

Sur ses joues, des filets d'eau salés s'écoulaient, comme le sang d'une veine que l'on vient de piquer. C'était pourtant une cité entière, des millions de buildings, un continent dans son ensemble qui était en train de s'écrouler, le monde entier et le mal qui y grouillait, toute l'horreur des hommes qui la recouvraient

PASSE TON CHEMIN

« Elle est passée chez moi. Elle est vivante. »

Message non lu.

Yanis avait changé de Brigade, il ne voulait plus tourner dans Paris. L'aube tardait à venir, un ciel orageux avait remplacé la nuit, une pluie fine et grisée perlait le pare-brise du gros camion rouge. Sur le périphérique, les embouteillages formaient une file de carapaces luisantes accrochées les unes aux autres par la glue soyeuse des feux arrières. Sous ce plafond

de mousse noire, les lampadaires éteints donnaient des airs de fin du monde. Ils revenaient d'un feu d'entrepôt dans l'Oise sur lequel ils avaient été appelés en renfort. Une nuit entière à déverser et se couvrir d'eau glacée, d'une fumée âcre et caverneuse que le vent tournant envoyait agripper les hommes, couvrir leur masque à oxygène de suie noire et le plastique de leur parka d'une boue sanguinolente.

Entouré de quatre collègues épuisés qui puaien le plastique brûlé, Yanis regardait passer les façades derrière la vitre mouillée. Ils venaient d'entrer Porte d'Orléans, la caserne n'était plus qu'à une dizaine de minutes, ils pourraient se changer et se laver, rentrer chez eux pour la plupart. Leurs grosses bottes désanglées baignaient dans une mare noirâtre, ils étaient vidés. De force, d'envie, d'imagination et - pour Yanis cela comptait - d'angoisses.

Son esprit flottait doucement au rythme des cahots, il trouvait que tout était triste et beau. Tellement sombre. Cela gênait les salariés qui croisaient les clochards et ravissait les écoliers qui marchaient le nez sur le ciel, en quête de quelque chose de nouveau ou d'extraordinaire, d'un éclair blanc de colère ou d'une pluie dense et subite comme une cascade d'Acquaboulevard. Son téléphone avait bipé, cela faisait un quart d'heure. Il y jeta un œil, sentit une chaleur monter en lui, une envie de pisser et, en même temps, d'embrasser quelqu'un. Il regarda ses copains, l'œil humide, souriant bêtement. Ils le lui rendirent, un peu plus goguenards ou surpris, trop crevés pour sortir des mots de leur bouche.

Eléonore avait rajouté toute une série de smileys sous sa phrase, du fêtard au joyeux, avec les mains en prière et celui au clin d'œil. Yanis les ressentit tous comme s'il s'agissait de vraies personnes. Il devait répondre. Il était paralysé.

Puis, il réalisa : « Elle est passé chez moi. »

Il cria au chauffeur :

- Marc, arrête-toi, vite, faut que je descende !

- Hein ? Mais... on est presque'arrivé. Tu vas où ?

- Chez moi ! Faut que je rentre chez moi.

Marc était au feu rouge, il se retourna vers les autres qui haussèrent les épaules de leur grosse parka. Yanis fit glisser la porte coulissante et sauta à terre. Il se mit à courir dans ses bottes ouvertes vers la station de métro.

AUX DUNES !

La clé vira dans une suite de claquements, la porte frotta vers l'avant, les grosses bottes humides marchèrent jusqu'au salon. La fenêtre du chien assis était ouverte, une chaise plantée dessous. Il observa chaque détail en laissant tomber sa lourde veste sur le plancher. La parka toucha le sol et des kilos d'appréhension, de douleurs et de peurs suivirent. Une peau abimée, rougie de coups, gonflée et durcie se détachait lentement de ses épaules, son abdomen, du dessus de ses cuisses, du haut de son dos. Libérait ses mains, son visage, desserrait son cœur et sa nuque, il aurait pu se mettre à flotter comme un cosmonaute. Il avait besoin de s'asseoir.

Un bol était posé sur la table de bois, une feuille de cahier déchiré coincée dessous. Dietrich s'était servi un café instantané. Il savait qu'elle était vivante. C'était le plus difficile, cette conviction.

Les tiroirs ouverts, le matelas retourné, Yanis soupira, elle était venue pour une raison précise. Il manquait une chaise à la table. Il trembla légèrement, se mordit la lèvre inférieure en poussant ses bottes hors de ses pieds.

En chaussettes mouillées, il se rendit dans la salle de bain, vit la deuxième chaise devant le lavabo. Grimpa dessus et plongea son regard dans la cour intérieure que formait le dessus de son armoire à pharmacie, la coke n'y était plus.

Ses dents se contractèrent un peu plus sur cette maudite lèvre inférieure mais c'étaient des larmes qui perçaient de ses yeux. Il redescendit, chercha du regard si quelque chose pouvait encore être sauvé et retourna dans la pièce principale.

Malgré la terreur, il continuait de se sentir léger. Il refaisait le parcours de Dietrich. C'était comme s'il la voyait. Il monta sur la chaise pour regarder à travers la fenêtre ouverte, le ciel gris coula sur sa tête, ses cheveux étaient encore mouillés. Tout comme les plaques de zinc et d'ardoise qui s'étaient étalées de l'autre côté de la rue, jusqu'à apercevoir le bloc d'onyx de la Tour Montparnasse. Plus près, sur la pente du toit mouillé jusque dans la gouttière, des amas de pâte grisâtre s'étaient accrochés dans les encoignures, Dietrich avait vidé le sac comme on jette les cendres d'un proche.

La bruine chuintait dans ses oreilles, peignait son visage de fines gouttelettes. C'était comme du Champagne ; de l'imaginer secouer le bras en chantant une de ses chansons débiles. Il fit oui de la tête en souriant et redescendit dans son antre pour retourner se poser sur sa chaise.

Il se mit à avoir froid, c'était l'heure de sa renifle. Yanis haussa les épaules, pensant ; « Cela va être difficile, ou pas ? » Il s'en foutait. Il allait en baver, c'était certain, mais c'était la volonté de Dietrich. Il tendit le bras, sa main fit glisser la feuille de cahier de sous le bol. Une phrase y était inscrite ; « On va survivre ! »

Il se mit à rire.

Son fournisseur et ami Pedro lui avait confié la garde de 800 grammes de cocaïne presque pure pour une période indéterminée. Il y en avait pour 50 000 balles. Jetés sur les toits de Paris. Une partie était censée assurer sa propre consommation, à raison d'un gramme par jour, vu la pureté du produit. Presque dix ans d'accoutumance, sans compter qu'il avait augmenté ses prises depuis la disparition de la petite. Oh oui, la descente allait être terrible.

Pedro allait être furieux.

« Merde Dietrich, je vais me faire casser les genoux ! »

Il commençait à couler du nez mais cela allait, il était si heureux. Enfin, il allait sortir de cette merde ! Le déclic qu'il attendait, le choc ou bien la révélation, quel que soit son nom, venait de se produire.

La vraie raison n'existait pas, seul le moment comptait : il devait arriver. La raison, c'était comme pour son commencement, sa première prise, sa première plongée dans le toboggan de la toxicomanie, dans la rage de se détruire, de se changer, de se cacher des autres. Les traumatismes de supermarché Discount, tout le monde en avait. Il avait perdu sa sœur jumelle à vingt-cinq ans, suicide, mais il n'était pas le seul à avoir pris des claques. Pourtant, il avait plongé, sa solitude solidement ancrée à la main, histoire d'aller plus vite et plus profond.

Une façon de fuir. De ne pas affronter.

Yoko l'avait aimé si fort, et il avait résisté, grâce à cette merde. Lui, qui ne voulait plus jamais aimer personne.

Pour ne plus jamais mourir.

Mais il avait eu tort, c'était écrit sur le mot de Dietrich. Il s'était menti et servi de la coke pour se cacher et fuir. Comme un de ces êtres ignobles et mesquins qui polluent les vies. Il avait fait du mal à Yoko en cherchant à se faire détester. Elle voyait mais ne comprenait pas. Et ne disait rien.

Tout le monde savait et ne disait rien. Et lui, savait que tout le monde savait. Et il ne disait rien.

Les hommes et les femmes sont des nœuds de cravate. Simples et compliqués. Des boules de paradoxes que l'on secoue avant de regarder en dessous la formule qui y apparaît, pour la secouer à nouveau. Ils rêvent de vivre seuls et sont si heureux d'être entourés. Ils veulent gagner de l'argent plus que tout, mais aussi, plus que tout, faire des tas de petites choses inutiles qui brûlent du temps, ce fameux temps qui pourrait ramener de l'argent. Ils adorent la ville et rêvent de campagne. Et inversement. Ils envient des gens qu'ils admirent, ils admirent des gens auxquels ils ne voudraient jamais ressembler. Ils voudraient voyager et rester sous la

couette, se serrer contre l'autre et s'étaler en étoile de mer dans le lit, dévorer un cassoulet et grignoter un biscuit pour canaris, boire du Champagne et ne pas être bourré, courir sans se fatiguer, avoir le corps fourbu sans avoir à courir. Dormir et ne pas trop dormir. Se lever, rester coucher. Rêver, agir pour de vrai. Renverser les choses et s'excuser et recommencer. Continuer.

Avoir l'impression de ne pas être assis avec les bonnes personnes à la bonne table au restaurant (et pire, de toujours choisir le mauvais plat sur la carte), de ne pas être dans la bonne voiture dans la file du péage, dans la bonne tente au camping, couché près de la bonne personne, de ne pas serrer la bonne main au moment de dire d'accord. Pourquoi ne fais-je pas partie de telle ou telle famille ? Pourquoi ai-je cette vie-là et pas celle d'un autre ?

Lorsque que l'on cesse d'être indécis, d'être regardé de travers parce qu'on ne sait jamais ce que l'on veut ; « on n'a pas de conviction. », parce qu'on n'est pas fiable, on commence à s'accrocher à des habitudes, on s'impose des règles, on met une veste qui nous gratte l'amour propre parce que c'est la veste de circonstance, lorsqu'on commence à ne plus s'agiter pour rien, s'amuser, après coup, des basculements que l'on produit, c'est qu'on est mort.

La vie est courte, peuplée de chausse-trappes. Elle est aussi longue et multiple. Ceux qui en sont conscients ne seront pas en paix mais ils seront vivants.

Quelque part, tout était écrit, préparé, il attendait ce moment depuis si longtemps. Restait une inconnue.

Il sortit son téléphone et composa un numéro. Yoko répondit au bout de deux sonneries.

- Yanis ? Tu vas bien ?

Elle n'avait pu retenir ses sentiments, son inquiétude pour lui.

- Oui, tu es toujours à Rio ?

- Evidemment, tu veux passer me voir ?

- Oui.

- Et bien...

- Yoko, je t'ai menti.

Un vent de mélancolie passa en chacun d'eux, il se consuma durant une longue minute.

- Je sais, répondit-elle.

- Non tu ne sais pas. Tu as essayé de m'aider quand j'ai plongé, mais ce n'était pas possible. Parce que, ce plongeur, ces conneries que je commençais à faire, c'était à cause de toi.

- J'ai fini par le comprendre. Et maintenant ?

- Maintenant, je suis dans un état lamentable, je vais être malade durant des semaines, je vais puer, me faire dessus, vomir sur tes tapis, enfin... Ah, il y a autre chose, je vais devoir me cacher, parce que je dois de l'argent, beaucoup d'argent à des gens qui ne plaisaient pas.

- Tu vas... tu vas arrêter ? Tu as déjà commencé ?

- Oui, et même si tu dis : non, ne viens pas, même si on me casse les deux jambes, je n'en reprendrai plus jamais. C'est terminé.

- C'est terminé...

Un nouveau voile de silence que Yanis finit par traverser ;

- Yoko, je t'aime, je t'ai toujours aimée.

Il l'entendit éclater en sanglot, là-bas, à l'autre bout du monde. Elle réussit à lui dire ;

- Viens à Rio, viens, je vais t'aider.

- Merci.

- Après, tu... Tu resteras ?

- Yoko, je t'aime. Je vais vendre ma moto et t'acheter une bague de fiançailles.

TROIS COLOMBES

Monique était en chemin, quand elle reçut le message de Yanis.

« Elle est passée chez Eléonore et chez moi. Elle est vivante et elle fait éclater nos secrets comme les bulles de Malabar. Attends-toi à t'en prendre plein le visage. »

Sa première réaction fut de penser aux secrets. Ainsi, chacun reconnaissait en avoir. Yanis, c'était inscrit sur son visage, en même temps de ne jamais en parler, pour ne pas le tuer. Eléonore avait eu son enfance avalée par un ogre, probablement son père. Quant à moi...

Elle eut terriblement peur. Grimpa les étages pour ne pas avoir à attendre l'ascenseur, tourna la clé et se rendit au petit bureau dans le salon. Comme après une descente de police, tout était retourné, vidé, jeté, éparpillé, un ouragan de Dietrich était passé par là.

L'ordinateur était ouvert.

Sans ôter sa doudoune, elle s'assit et cliqua sur la barre espace. L'écran envoya sa lumière dans un clin d'œil rectangulaire sur la page Facebook de Sébastien. L'application Messenger comme un parchemin déroulé s'affichait sur le côté droit. Des dizaines de bulles racontaient une conversation.

Elle eut envie de vomir et de fuir. Sa doudoune la faisait transpirer tant elle se serrait dedans de froid. Ses yeux filmaient les mots, prenant un temps pour les traduire et encore un autre pour les digérer. Mon Dieu Dietrich, tu es complètement folle !

Elle mourrait d'envie de sourire mais éclata en sanglot. Elle était toute vilaine avec sa bouche tordue, son nez qui coulait dans son visage froissé par le chagrin. Ce qui arrivait était trop horrible, injuste. Des gens allaient souffrir. « Il » allait souffrir. Pourtant, le film dans ses yeux lui disait que non. Elle ouvrit sa doudoune afin d'éviter que son cœur ne finisse par prendre feu.

Attrapa un mouchoir, se mit à barrir dedans et s'essuya la figure. Elle poussa un soupir gros comme une maison puis, elle commença à lire.

« Hello Sébastien. J'adore tes vidéos de skate. Je m'appelle Dietrich, j'ai 16 ans et toi 12, c'est ça. »

« Treize ans dans trois mois. Monique c'est ton pseudo ? »

L'infirmière avait ouvert son compte Facebook sous son propre nom tout en se faisant passer pour une adolescente un peu ronde qui ne publiait que des clips à la mode. Elle avait piqué sa photo de lycéenne sur un de ces sites où les jeunes racontent leur voyage à l'étranger, il s'agissait d'une américaine. Il y avait une chance sur douze millions pour que la vraie personne de la photo tombe un jour sur ce site. D'autant que le cliché datait d'une quinzaine d'année.

« Nan, attends, je t'envoie ma photo. Je suis sur le FB de ta mère, là. »

« T'as mis un t à la place du m. »

« Alors ? »

« Ah ouais, t'es dans le style got, t'as un skate ? »

« Nan, et je me suis pas trompé de lettre, je parlais bien de Ta mère. »

« MDR, elle est dans la cuisine là. Attends, je lui demande si elle a ouvert un FB en louce. Elle me dit que non. T'as fumé quoi ? »

« Je connais pas trop ton histoire, je vois juste que t'habites Epinal, ça doit geler par là-bas. Je m'appelle Dietrich et ta vraie mère, elle m'a sauvée la vie. »

A cet instant de lecture, Monique eut une grosse bouffée de larmes heureuses.

« Ma vraie mère ? Attends. »
« J'attends. »
« Je suis monté dans ma chambre. Mes parents m'ont dit qu'elle avait refusé de donner son nom. Quand elle m'a laissé. »
« Tu sais que t'as été adopté ? »
« Depuis que j'ai six ans, je crois. Mais à l'institut où ils m'ont pris, y'avait pas moyen d'avoir le nom et le prénom de mes vrais parents. »
« Parce que ta mère t'a eu toute seule. Tu sais, aujourd'hui, elle a 27 ans. »
« Elle m'a eu à 15 ans ? »
« Oui, j'ai fouillé partout chez elle, y'a pas une photo d'un mec. »
« Merde. »
« Ouais merde. »
« Elle se sert de ce FB pour me suivre. Comment elle m'a retrouvé ? »
« Chais pas. En tous cas, c'est son vrai prénom, Monique, mais pas sa photo. »
« Et son nom de famille ? »
« Elle m'a sauvé la vie. Elle t'aime et elle souffre parce qu'elle ne veut pas se manifester. Je crois qu'elle a honte ou peur de te décevoir. Je la connais, elle doit avoir peur de te faire du mal. C'est une fille géniale, tu sais elle peut t'apporter beaucoup. Elle s'appelle Monique Desouza, elle habite 243 Boulevard du Montparnasse à Paris, troisième étage, porte de droite. Elle rentre tard, elle vit seule. Si tu pouvais venir la voir un jour. Je veux dire tout de suite. »
« Bien sûr je veux la voir. Bien sûr. Merci Dietrich. »
« Tu chiales ? »
« Tu seras là ? »
« Je peux pas rester, c'est leur bonheur, je veux pas le gâcher. »
« Leur bonheur ? »
« Je t'expliquerai un jour. Tu vas venir ? »
« Il faut que je la prévienne ? »
« Surtout pas, je t'ai dit, elle a peur, elle va s'enfuir. »
« Attends. »
« J'attends. »
« Ma mère est Ok, on part maintenant. On sera sur Paris dans trois heures, vers vingt heures, t'es sure qu'elle sera là ? »
« Sure et certaine, elle a des manies de mamie. Le mercredi, elle finit sa journée à vingt heure, peut-être plus tard, mais tu l'attendras ? »
« Je l'attendrai. »
« Je te file son 06. Par contre, j'ai pas de photo, ce sera la surprise. »

Monique regarda son téléphone, pas de message, il était vingt et une heure trente. Le gamin avait changé d'avis, ou alors, ses parents ne voulaient plus l'accompagner ? Elle était terrorisée, enleva sa doudoune, se précipita aux toilettes, passa dans la salle de bain, se coiffa, frotta du déodorant sous ses bras. Revint dans le salon, remit sa doudoune. Elle ne pouvait pas rester. Elle se sentait comme un braqueur qui vient d'être dénoncé et qui sait que les flics arrivent. Que faire ? Fuir ? Elle venait de remarquer la feuille de cahier qui dépassait de sous son PC. Elle s'approcha, la tira délicatement. « On va survivre !!! »

C'était comme un doigt d'honneur, un gros poing dans la gueule au père de son petit copain qui l'avait violé dans son garage, alors qu'il devait la ramener chez elle. Treize ans plus tôt dans ce petit village des Corbières où elle et sa famille était des étrangers. Et de fervents catholiques. Ils avaient déménagé en banlieue parisienne où son père avait trouvé du travail sur les chantiers. Ses parents avaient refusé l'avortement, tout comme ils avaient refusé de garder l'enfant, même si la mère de Monique en avait été malheureuse tout le restant de sa vie. Son père avait trop peur du scandale sur sa fille. Il la voulait propre et pure, il avait trop peur qu'elle souffre, qu'on la blesse à nouveau. Il l'aimait trop. L'enfant avait été confié à une institution catholique, le secret étouffé.

Plus personne dans la famille n'en avait parlé depuis.
Seule Monique, depuis trois ans, avait voulu savoir ce que son fils était devenu. Elle aussi, l'aimait trop.

Monique enleva sa doudoune en soupirant comme un immeuble, cette fois-ci. Elle pensa à sa mère et son père dans leur petit appartement de banlieue, cela s'effiloçait en larmes sur son visage, entrant par les bords de son sourire dans sa bouche.

La sonnette se mit à retentir.

NOSTALGIE 80

Ça me déplairait pas que tu m'embrasses
Na na na
Mais faut saisir ta chance avant qu'elle passe
Na na na
Si tu cherches un truc pour briser la glace
Banana banana
Banana nananana

C'est le dessert que sert
L'abominable homme des neiges
A l'abominable enfant teenage
Un amour de dessert

Bananana, bananana,

Banana Split !!!

Les cerises confites sont des lipsticks
Nanana
Qui laissent des marques rouges sur l'antarctique
Nanana
Et pour le faire fondre une tactique
Banana banana
Banana nananana

C'est le dessert que sert
L'abominable homme des neiges
A l'abominable enfant teenage
Un amour de dessert

Bananana, bananana,

Banana Split !!!

Baisers givrés sur les montagnes blanches
Nanana
On dirait que les choses se déclenchent

Nanana
La chantilly s'écroule en avalanche
Banana banana
Banana nananana

C'est le dessert que sert
L'abominable homme des neiges
A l'abominable enfant teenage
Un amour de dessert

Bananana, bananana,

Banana Split !!!

FIN